



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

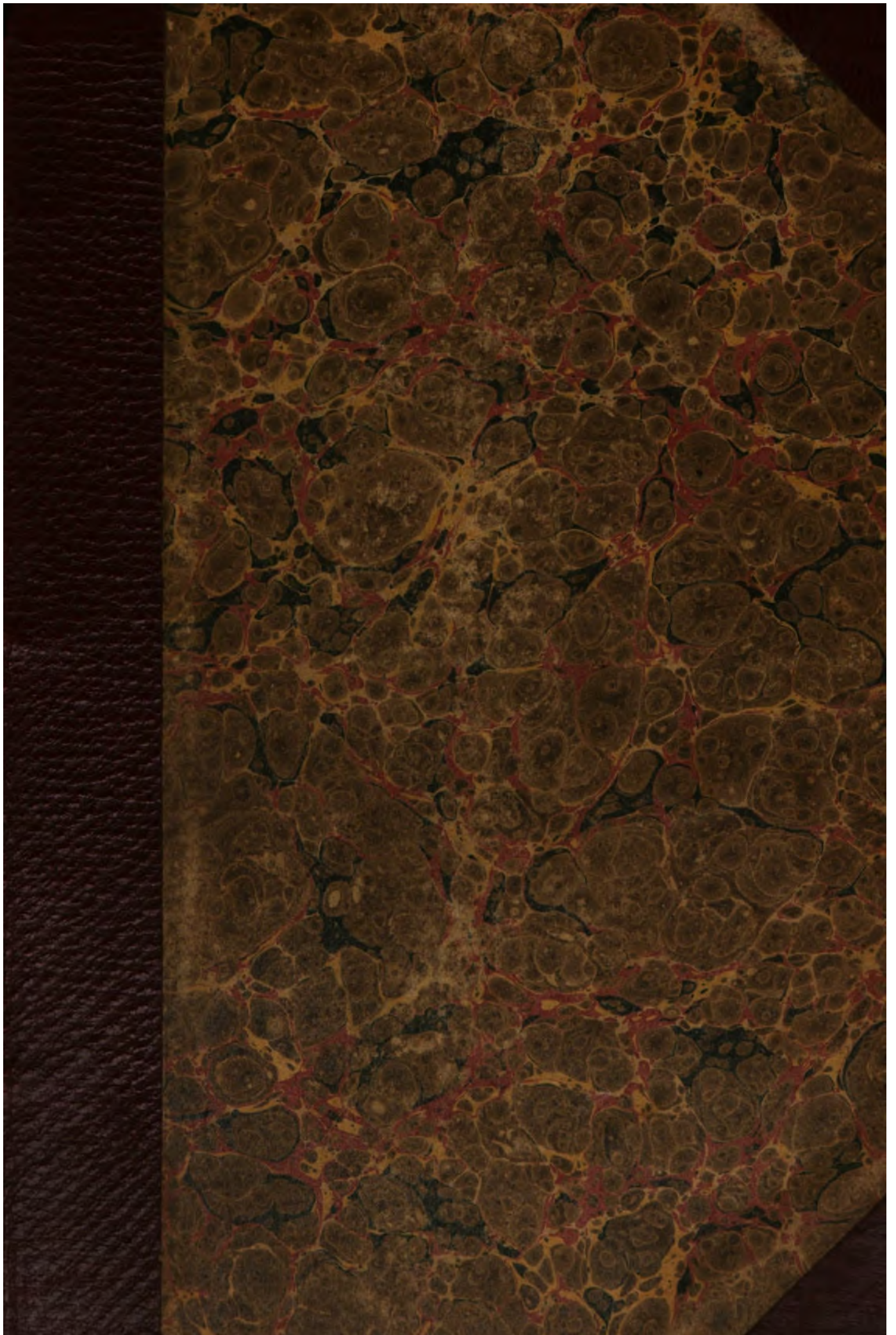
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

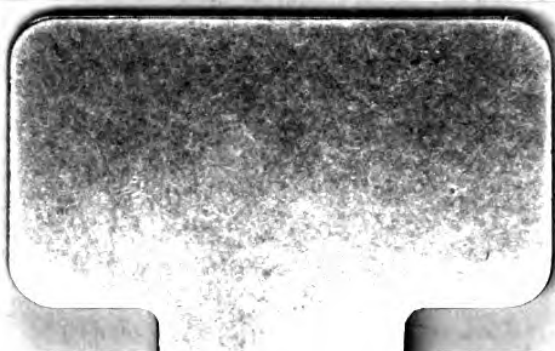
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

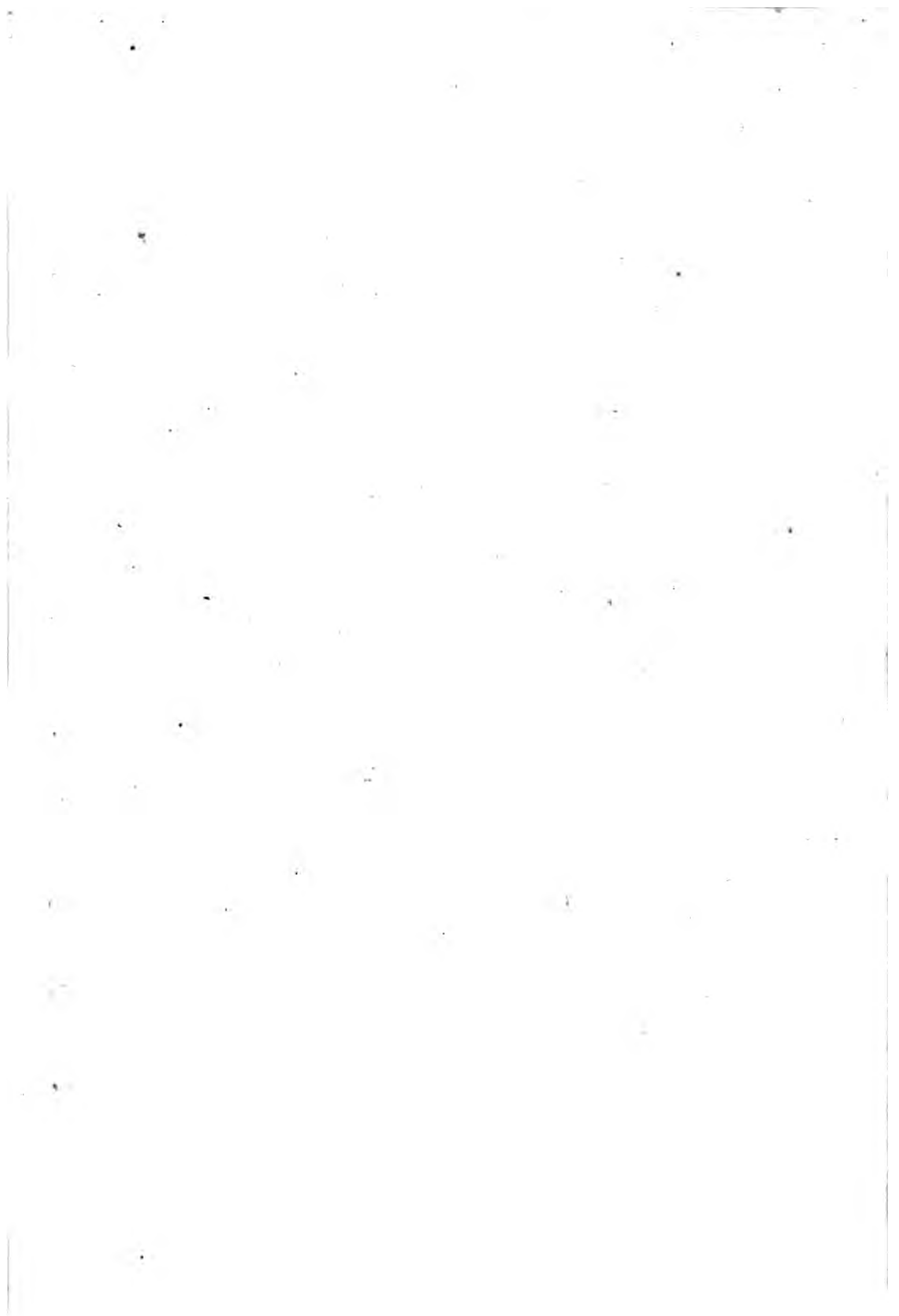


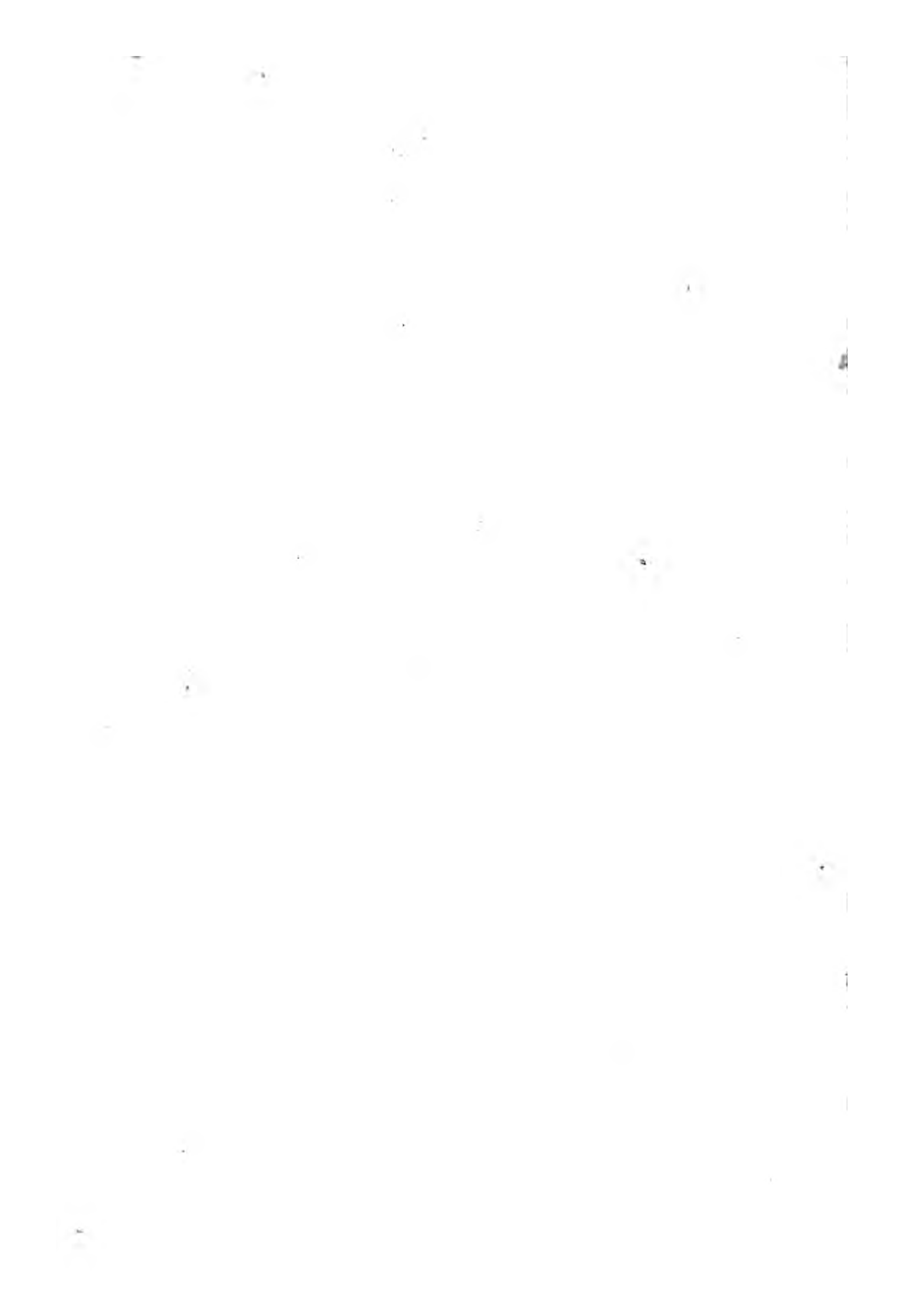
Vet. Fr. III A 57











LE  
**MÉDECIN DU PÉCQ**

PAR

**Léon Gozlan.**

—  
TOME TROISIÈME.



**Bruxelles.**

**MELINE, GANS ET COMPAGNIE.**

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—  
1859





## XXXII

Pendant dix jours la maison de santé fut livrée aux gens de justice. Ils verbalisèrent sans relache et dans tous les coins ; le grenier ne fut pas moins compromis que la cave ; ils mesurèrent la hauteur des murs , comptèrent et recomptèrent les marches de tous les escaliers ; ils appelèrent les domestiques , les pensionnaires , les palefreniers à déposer. Si les aboiements se traduisaient , ils auraient obligé les chiens à dire ce qu'ils savaient sur le grand événement. De

Fourneuf était heureux comme le poisson dans l'eau. On n'imagine pas tous les noms d'hommes auxquels il attribua tour à tour la tentative nocturne ; sa liste de proscription n'était jamais close. Était-il de toute impossibilité d'y conserver un nom trop hasardeusement écrit, il le remplaçait par un autre encore plus extraordinaire. Tout calcul fait, si le criminel présumé était trop illustre, la passion justifiait alors l'indignité de l'action. Quand on a vu des rois épouser des bergères, on a pu compter un plus grand nombre de bergères abusées par les rois. Si le coupable était trop obscur, l'excès d'amour l'ennoblissait. Et que d'ingénieux commentaires ! que d'aigres répliques ! que de vénéneuses personnalités provoquait, l'ironie aux poings, de Fourneuf, maître du tournoi ! On assemblerait un concile afin de décider quel est l'objet le plus flatteur au goût des vieilles dames pensionnaires d'une maison de santé, que le concile ne trouverait rien de plus attrayant pour elles, de plus aromatisé, de plus frangipané qu'une tentative comme celle dont M<sup>lle</sup> de Touralbe avait été victime. Aussi M<sup>me</sup> Musquette négligeait-elle, tant elle pressait cette savoureuse catastrophe, de tracer sa grande raie au milieu des cheveux, ce dont elle était fière pour-

tant comme certaines villes le sont d'une route royale. M<sup>lle</sup> de Beaupréau ne rêvait plus, c'est tout dire; et l'une et l'autre auraient peut-être mis de côté leur conquête de l'Inde, l'intéressant Lejeune, si depuis l'événement Lejeune, plus intéressant que jamais, n'eût été forcé de garder le lit par suite de sa course en simple caleçon dans la ville de Saint-Germain, pendant la nuit.

Au-dessus de ces rumeurs, dont la fumée ternirait infailliblement le lustre de la maison de santé, planait l'esprit méditatif de M<sup>me</sup> Dalzonne. Quelle que fût l'issue de cette affaire, elle ne se dissimulait pas combien il en résulterait de conséquences fâcheuses pour elle, dont le nom allait s'accoler à une publicité de scandale. Elle en souffrait en silence, n'osait ni recourir aux encouragements de M<sup>me</sup> Pingray, d'une impénétrabilité de fer dans son opinion sur l'événement, ni à Calveyrac, avec lequel elle n'avait plus depuis quelques mois que de simples rapports de convenance. Quel conseil aurait-elle attendu d'Abel, réduit par elle à ne s'occuper que de lui-même et à compter les jours qui le séparaient du complet rétablissement de sa santé? Instruite par le passé, et par un passé fort peu éloigné, elle redoutait de le

déplacer de nouveau, de le distraire par d'autres pensées. Elle l'épargnait maintenant avec une sorte de respect, comme une idole dont le soleil aurait dévoré l'éclat la seule fois qu'on l'aurait dépouillée de ses voiles. Comment la risquer encore? il faudrait manquer de foi et d'amour. Et puis, prononcer encore devant Abel ce nom de *Touralbe*, déjà jeté comme un poignard entre elle et lui! Ce nom provoquerait des larmes; elle en verserait à coup sûr au souvenir de celles qu'elle avait répandues. Ce n'était ni à propos ni prudent.

Au surplus, quelles lumières, quelles consolations obtenir du docteur, de M<sup>m</sup><sup>o</sup> Pingray et d'Abel, dans une affaire dont il n'était au pouvoir de personne d'arrêter l'inflexible cours? Elle n'avait qu'à gémir sur le hasard qui avait amené M<sup>l</sup><sup>le</sup> de Touralbe chez elle; et encore regardait-elle sa plainte comme peu généreuse si elle songeait que M<sup>l</sup><sup>le</sup> de Touralbe n'avait pas quitté le lit depuis la fatale scène, et qu'elle ne reparaitrait jamais dans le monde sans répondre par une pénible rougeur à d'insolentes curiosités.

Calveyrac avait fait comme le lion qui entend crier un léopard derrière lui tandis qu'il est occupé à tenir une proie encore vivante :

il retourne la tête, il élargit les griffes. Le lion est double : il a tué, il tue ; on verra ensuite.

Mais c'est à l'homme qu'on devrait comparer le lion fort, le lion redoutable, s'il en est un de comparable à l'homme dans l'univers. Où l'homme prend-il tant d'énergie pour ployer et briser en lui tout ce qu'il y a de chênes et de rochers ? de quel point de la terre s'élance-t-il pour aller si loin ? et à quelle barrière s'attache-t-il pour s'arrêter à temps ?

Calveyrac avait pris envers Bergeronnette l'engagement terrible, obtenu par les larmes, scellé sous le ciel par le serment, de tuer en elle le déshonneur qu'elle portait. L'engagement avait été rempli. La chimie a des poisons certains, la botanique ses plantes mystérieuses, jaunes et pâles, qui croissent à l'ombre et entre les pierres disjointes des vieux cloîtres. La science les nomme, la justice les sait ; mais la pensée qui les conseille est frappée de mort par la loi, et la faute qui y a recours s'éteint dans les cachots. Ceci est arrêté, écrit ; c'est la loi.

Cependant Calveyrac avait pressé Bergeronnette dans ses bras et lui avait dit : — Bois, pauvre enfant, et sois sauvée ! Elle avait bu. Il avait ajouté : — Repose-toi deux jours : après

ces deux jours tu seras encore Bergeronnette, la blanche perle de Fromainville. — Et c'était fait.

Le docteur était maintenant accoudé sur son action. Il y pesait et la regardait jusqu'au fond, car la solitude évoque l'examen. Les hommes forts du siècle, qui jugent, qui scrutent sans cesse, qui divisent le monde en atomes et publient que Dieu n'est qu'un courant électrique, retournent un beau jour l'arme contre eux-mêmes, et les juges sont jugés. D'une main ils se saisissent et de l'autre ils se défendent : la lutte devient terrible, bouffonne parfois entre l'homme et l'homme. C'est l'instant où les rois qu'on nomme justes se souviennent d'avoir fait verser du poison, celui où le saint prêtre rejette sa robe et se prend à rire dans la glace de la comédie qu'il joue, celui où le plus honnête des commerçants récapitule quelques-uns des moyens qui l'ont enrichi ; car il y a dans la vie de l'homme le plus irréprochable un fait secret, connu de lui seul, qui lui est commun avec quelque scélérat, dont le seul désavantage est de l'avoir été trop longtemps.

Pourtant, et ceci est à considérer, beaucoup de vertus et de vices appartiennent en propre à la profession qu'on a embrassée. Un juge in-

tègre n'est que le locataire de la vertu qu'on nomme justice : il est juste par robe. Voyez-le sans toge , vous ne direz pas : Voilà un bon juge. Avec un général lâche et vingt mille soldats lâches on peut former une brave armée , parce que la bravoure est presque une vertu d'uniforme. Ainsi les professions sociales se composent de tant de parties nobles et de tant de parties viles qu'il faut accepter. Faire un choix, n'est-ce pas demander à l'arc-en-ciel la couleur verte sans le concours des rayons jaunes et bleus ?

Ceci était dans les raisons qui roulaient dans la tête de Calveyrac lorsqu'il songeait à la moralité d'un fait dont les suites n'étaient plus discutables.

Il s'arrêta au milieu de ces réflexions pour se rendre chez Abel , depuis quelques jours atteint d'un retour de langueur. Dans sa lente guérison , son malade l'alarmait parfois par des signes de rechute, qui, sans lasser son zèle, désespéraient sa science aux prises avec une des cures les plus paradoxales de la médecine.

Les croisées de l'appartement d'Abel avaient été ouvertes pour faciliter le passage à un peu de fraîcheur, car la chaleur de la soirée était accablante ; il pleuvait des flammes ; à l'horizon



zon le ciel était cerclé de lames rouges ; les deux bougies allumées sur la console de la pièce, où le docteur entra sans bruit, manquaient d'air pour brûler.

S'étant assis près du lit d'Abel, le docteur remarqua qu'il murmurait des paroles voilées sous un demi-sommeil produit par l'excessive chaleur, et que, dans son abattement, il l'avait pourtant vu entrer. C'est un de ces mille phénomènes placés entre le sommeil et la veille, et communs chez les personnes parvenues aux limites de la maladie et de la guérison.

Abel disait :

— Ce jeune prêtre est-il parti ? Je m'en veux d'avoir maltraité ce prêtre.

— De qui parlez-vous ? demanda le docteur d'une voix assez élevée pour éveiller Abel.

— Vous êtes là, docteur ! Je parlais en rêvant, n'est-ce pas ? J'ai été éveillé, je crois, par l'une de vos réponses.

— Vous en vouliez beaucoup à un prêtre dans votre rêve.

— Je le consultais sur une maladie que vous n'avez pas l'habitude de guérir.

— Si je connaissais ce prêtre je le remercieraï de m'avoir suppléé. Étiez-vous satisfait de l'ordonnance ?

— Pas trop, puisque je l'accusais de m'avoir mis au lit.

— Dans le cas où je n'aurais pas l'adresse de vous le faire quitter, la clientèle du prêtre n'aurait rien à reprocher à celle du médecin.

— C'était peut-être ma faute : je m'étais emporté contre lui.

— Je suis de votre avis : que de fois, mon ami, ne vous ai-je pas recommandé, pour guérir vite et pour toujours, de fuir vos passions comme un assassin qui vous poursuivrait !

— Mais il ne s'agit que d'un rêve, docteur ; je ne me suis mis en colère contre personne.

— Alors je vous demande pardon du reproche, mon ami. ConteZ-moi cependant votre rêve jusqu'au bout.

— Ce prêtre, reprit alors Abel avec un peu plus d'émotion qu'on n'en éprouve à raconter un simple rêve, me refusait un éclaircissement qui n'eût compromis personne.

— Il y a de singulières délicatesses ; mais ce prêtre sans doute ne voyait pas la chose comme vous.

— Comment l'aurait-il vue ? Que désirais-je savoir ? l'opinion d'une personne que je connais autant que lui.

— Un peu moins, mon ami, interrompit le docteur, puisque vous alliez chez ce prêtre afin de mieux la connaître.

— Il a refusé de me confier ce que cette personne lui avait dit ; et moi , qui lui avais offert pour qu'il parlât des encensoirs d'argent, des bannières, un orgue, je l'ai traité avec mépris. L'emportement m'a rendu malade : ma poitrine est échauffée, ma tête brûlante.

— A mon tour vous ferai-je remarquer que vous me rapportez un rêve ?

— Sans doute ! sans doute ! se reprit Abel.

— N'en ayez pas souvent ainsi ; car, si le fait est une illusion, les conséquences en sont réelles : vous avez un peu de fièvre.

Tous deux se turent. Calveyrac précipita quelques morceaux de sucre dans un verre d'eau. Tandis qu'il les faisait fondre avec lenteur il songeait qu'Abel lui révélait maintenant la cause de son indisposition sous la forme complaisante d'un rêve.

Il faisait un peu plus d'air, mais la chaleur n'était pas moins énervante. Un petit vent sans fraîcheur, en écartant les rideaux, couchait de claires masses de cheveux sur le front de Calveyrac et dévoilait sa vieillesse anticipée. Les rides du front, des lèvres, et celles que creuse

le sourire à l'angle des paupières, déplorable protestation de nos infirmités permanentes contre nos joies passagères, tiraillaient son visage, presque aussi fatigué dans cette soirée que celui d'Abel.

— Je pars, je suis décidé à partir, reprit Abel sans transition.

— Vous partez ! D'où vient tout à coup cette résolution ?

— Oui, je quitterai Saint-Germain.

— Ce n'est pas pour toujours, Abel ?

— Peut-être.

Abel soupira.

— Vous souffrez de quelque chagrin nouveau. Désirez-vous que je me retire ?

— Non, je vous en prie : j'ai besoin de ne pas être seul. Restez, continuez, docteur ; vous disiez...

— Que votre départ nous attristerait, mon ami : on vous aime comme un fils ici.

— Vous peut-être vous m'aimez sincèrement et sans tyrannie ; mais que suis-je pour les autres ? (je ne parle pas de madame Dalzonne) un étranger. Quand ceux dont le hasard m'a fait le compagnon ne me verront plus, ils auront tout juste assez de bienveillance pour dire : C'était un original, un fou.

Quelqu'un l'a profondément blessé : il se plaint de tout le monde, pensa le docteur.

— Ne croyez pas cela, mon ami : votre souvenir restera dans ce pays ; il n'est pas de pauvre qui ne répandra des larmes sur le seuil de votre porte fermée. Et nous, mon ami, quand le jour sera venu de nous séparer, nous nous répéterons avec amertume que nous avons perdu un ami, un frère.

J'aime mieux pour lui cette peine vraie, car elle a une origine et il va me la découvrir de lui-même, ajouta le docteur dans sa réflexion, qu'une douleur vague, imaginaire, enfantée par le délire du cerveau. Plus j'y pense, plus une conviction s'établit en moi : pourquoi l'accident arrivé à M<sup>lle</sup> de Touralbe n'aurait-il pas éveillé l'amour que je lui ai toujours supposé pour elle ? J'ai le doigt sur la vérité.

— Depuis longtemps, docteur, vous avez fouillé dans tous les replis de mon existence ; une fréquentation intime ne vous a rien laissé ignorer sur ma naissance, ma famille, mes malheurs : quelle honte aurais-je à vous mettre de moitié dans l'aveu d'un sentiment qui m'occupe, m'aide à vivre, m'opprime souvent de mille joies nouvelles, de mille peines confuses aussi, qui se trahirait un jour avec vous, et

qu'alors votre amitié me reprocherait d'avoir caché.

— Abel, répondit le docteur, je suis trop satisfait, croyez-le bien, des nombreuses marques de franchise que vous m'avez données pour en souhaiter de nouvelles; mais si en déposant une confiance de plus en moi vous espérez vous alléger, hâtez ce moment; parlez, mon ami; je vous écoute.

— Docteur, ma passion est un bonheur et une souffrance; car je ne sais si je suis aimé. J'ai des doutes en surprenant sur le visage dont les traits m'ont surpris comme un miracle, la première fois que je les aperçus, des ombres de tristesse qui l'obscurcissent et ne me laissent plus rien voir. Je n'ai osé renverser ce mur élevé entre elle et moi, de peur de trouver de l'autre côté quelques-unes de ces déceptions dont il vaut mieux ignorer l'existence pour le repos de la vie; et malgré moi cependant je m'approche toujours de l'obstacle. C'est qu'il est mortel pour le bonheur de sentir des larmes vous tomber sur la main quand vous la tendez à la main qui ne fuit pas, de distinguer l'amertume d'un soupir dans le souffle qui passe à travers les paroles aimées. Comment ne pas supposer alors que la femme dont on a fait sa vie

ne se sent ni assez pure ni assez libre pour vous payer de tant d'amour? Ses scrupules, qui prouvent sans doute la probité de sa conscience, vous accusent, vous, d'être venu trop tard; et ce sont vos larmes qu'elle verse, ce sont vos soupirs qu'elle exhale. En se taisant elle croit vous épargner une douleur qu'elle redouble par son silence.

— Tenez, interrompit le docteur, qui remarquait qu'Abel se perdait un peu dans le lyrique parce qu'il n'osait pas être dans le vrai, tenez, si vous voulez dire que la femme que vous aimez a eu un amant avant vous ou a aimé avant de vous connaître, je ne vous contredirai pas avec acharnement, rien n'est plus commun dans un monde comme le nôtre; mais ne réduisez pas à une cause unique les milliers de contrariétés morales qui font dévier d'une ligne correcte et franche le cours des passions. Qu'elles sont mêlées, diverses, nuancées, selon les âges, selon les rangs, selon les mœurs! elles sont les sœurs jumelles des maladies. J'ignore si vous n'avez pas fixé votre attachement sur une de ces femmes inquiètes dans leur imagination, où tout ce qui s'y réfléchit s'y déforme sous un certain faux jour poétique. Les femmes de ce caractère dépaysent, elles trompent de

même qu'elles se trompent de la meilleure foi du monde. En elles le livre a tué l'homme, l'expression la réalité; elles regrettent en vous des qualités d'un ordre tout à fait en dehors des choses terrestres. La musique, qui est trop descendue dans l'éducation, la poésie, qui ne doit y être admise qu'avec une excessive réserve, et par-dessus tout une organisation portée à fatiguer les nerfs, ont produit ces aberrations, qui ne sont pas incorrigibles : le bon sens du mari les dompte si la faiblesse de l'amant en a d'abord souffert.

— Mais, docteur, celle que j'aime est un enfant à qui le monde est inconnu; son éducation est à peine ébauchée, c'est une fille des champs. Vous la connaissez depuis plus longtemps que moi.

— Abel, interrompit le docteur avec l'impatience la plus vive et frappé au front d'un coup de sinistre lumière, Abel, mais la fille de Bergerin vous aime; elle vous aime, vous dis-je! elle me l'a dit.

Les deux bras passés autour du cou du docteur, Abel l'embrassait et le remerciait; ses joues pâles se fardèrent d'une teinte rosée.

— Docteur, pourquoi n'êtes-vous pas un de ces hommes qu'on remercie en les enrichissant?



votre délicatesse me désole ! Blâmez-moi , j'y consens , mais ne m'empêchez pas de céder au cri de ma reconnaissance. Vous n'êtes pas riche , docteur , tant mieux ! Acceptez de ma main une fortune toute faite. Pourquoi me refuseriez-vous ? Cette fortune , ne la tiendrez-vous pas tôt ou tard , par vos services , de la générosité lente de la foule ? pourquoi ne pas la recevoir tout entière de moi ? Est-ce que je ne vaudrais pas la foule ?

— Nous parlerons de cela plus tard , répondit Calveyrac moins étonné encore d'apprendre qu'Abel aimait Bergeronnette qu'épouvanté en ce moment du désastreux moyen qu'il avait pris pour sauver l'honneur de celle-ci. — Qu'ai-je fait ! cria-t-il dans sa conscience , dont le trouble ne montait pas jusqu'à son visage , obligé de répéter la joie de celui d'Abel ; qu'ai-je fait !... J'ai bien fait peut-être , se répondit Calveyrac à une seconde et vive ondulation de la même pensée : qui m'assure qu'Abel n'a pas rencontré juste en attribuant à une faute d'autrefois les impénétrables regrets manifestés par Bergeronnette ? La faute n'était pas d'autrefois : voilà où était la seule erreur d'Abel ; la faute était présente , à côté , vivante , là , obscure , mystérieuse. Si elle lui eût été imputable , pourquoi la lui

aurait-on cachée? Elle revient à celui que mes doutes ont accusé dans l'île d'Herblay et dont j'ai lu le nom derrière des larmes. Donc je n'ai pas à me repentir.

Bergeronnette sauvée, l'abbé Vincent mis à l'abri de l'infamie, arraché aux huées de l'opinion, Abel retrem pant sa santé dans un amour libre désormais d'une affligeante incertitude, voilà le fruit de mon œuvre. Où est le crime? Le crime eût été dans la conduite contraire. Je suis tranquille.

La tranquillité du docteur ressemblait à toutes les satisfactions purement philosophiques : plus on se les prouve, moins elles sont démontrées. S'il se fût reconnu coupable, il n'aurait pas été plus silencieux.

— Mais si Bergeronnette m'aime, ainsi que vous me l'assurez, docteur, pourquoi ces longs soupirs dont elle accompagne chacune de ses paroles quand nous sommes ensemble chez elle ou quand nous nous promenons dans la campagne? Voilà ce que vous ne m'avez pas dit, mon ami.

— Quand vous la reverrez, Abel, vous la trouverez changée à votre égard ; j'en ai la certitude. Je ne vous promets pas qu'elle sera redevenue la rieuse paysanne d'autrefois : la nature fait

tout à coup sérieuses les plus joyeuses jeunes filles de de la veille ; mais sa gravité charmante vous plaira sans vous attrister. Elle aussi avait sa peine, que j'ai calmée : visions de quinze ans qu'elle a sans doute aussi confiées à l'abbé Vincent, auprès duquel, vous me l'avez appris, vous avez été moins heureux qu'avec moi. Les prêtres ne sont pas si indulgents que nous.

— Vous êtes meilleurs, vous autres. Mais n'est-ce pas, mon ami, poursuit Abel, que Bergeronnette mérite d'être ainsi aimée ?

— Quand je ne serais pas de votre avis, Abel, vous ne changeriez pas pour cela d'opinion.

— Vous avez du goût, docteur, et surtout du sang-froid, vous que n'agitent plus des passions semblables.

— C'est une délicieuse enfant, affirma Calveyrac, glissant sur l'allusion qui lui était personnelle. Elle est votre ouvrage, Abel.

— Je lui ai inspiré le goût des arts ; elle écrit, elle dessine ; j'en ai fait une musicienne. Cœur d'ange ! Docteur, je l'aime ; vous m'avez dit qu'elle m'aimait : eh bien, par moments, quand mon démon se tait, je crois que c'est là le meilleur de la vie, aimer, être aimé. Pourquoi n'aimez-vous pas, vous, docteur ?

— Qui m'aimerait? Je suis trop vieux.

— C'est que vous n'avez d'attention que pour la science. Docteur, vous êtes un sage.

Triste, Calveyrac eut pour lui-même, à ces paroles d'Abel, un sourire de pitié : *vous n'avez d'attention que pour la science!*

Le docteur se sentait mal à l'aise : il prit congé d'Abel, qui n'avait jamais été aussi léger d'esprit.

— Vous m'avez promis d'accepter, lui dit celui-ci en lui tendant la main.

— D'accepter quoi, mon ami?

— D'être riche.

— Vous ne savez donc pas que cela m'est défendu par les lois?



## XXXIII

Lejeune avait pris une part si exagérée à la crise nocturne dont la maison serait longtemps émue qu'il tomba dans un état alarmant de maladie. A la violente secousse d'une nuit de terreur avait succédé chez lui un délabrement général. Trop faible pour être emporté d'assaut par la maladie, il s'en allait en s'évaporant à vue d'œil; semblable aux vins vieux trop longtemps ménagés, il disparaissait en fumée pour avoir été une seule fois remué avec im-

prudence. Le bouchon avait cédé à une dernière fermentation : il ne restait rien au fond de la bouteille.

Quand Lejeune était fatigué de se répéter à haute voix les torts dont il s'était rendu coupable envers sa santé, quand il s'était assez reproché sous toutes les formes sa sortie nocturne en simple caleçon de flanelle, il prenait alors mentalement Champeaux à partie et il l'accusait d'être l'auteur principal de ses maux. Qu'avaient de commun Champeaux et sa maladie ? Rien : mais il se soulageait en accablant Champeaux ; ce nom répondait à tout. Une seule pensée restait saine et vivace au-dessus des morts partielles qui s'opéraient dans Lejeune, c'était la pensée de ne pas mourir.

Hourdon, aux soins duquel il avait été remis, mesura, à sa première visite, le peu de succès promis à sa tâche.

Si Lejeune avait eu le choix, il aurait préféré être traité par Calveyrac ; mais les convenances ne permettaient pas d'exclure ainsi au gré des malades ceux des médecins de la maison à qui revenait le droit de les soigner.

La vue de Hourdon, on l'avouait, n'avait rien de rassurant ; on se sentait plus mal en sa présence. C'était l'effet de ce magnétisme répul-

sif dont ne comprennent pas encore la portée les médecins modernes, obstinés à nier la vertu attractive d'un visage riant, d'une mise agréable, d'une parole amie sur l'esprit des malades, dont les organes, surexcités par la diète ou toute autre cause, acquièrent une subtilité de perception pleine d'inquiétude.

Affrontant une opinion qu'il pressentait défavorable pour lui, Lejeune se hâta de dire, avec volubilité et à plusieurs reprises, dès que Hourdon se fut assis près du lit :

— Je suis mieux, je vais beaucoup mieux, ce ne sera rien.

— Nous allons voir cela, répondit pesamment Hourdon en promenant sa main poilue sur la poitrine de Lejeune et en lui tâtant ensuite le pouls, gestes qu'accompagna un mouvement dédaigneux des lèvres.

— N'est-ce pas, monsieur Hourdon, que je vais mieux et que ce ne sera rien ?

— Si c'est votre opinion, je la respecte.

— Ne serait-ce pas la vôtre, monsieur Hourdon ?

— Pas tout à fait.

— Éprouverais-je par hasard un retour de ma fameuse maladie ?

— De quelle maladie parlez-vous ?



— Eh ! de celle que je cherche depuis si longtemps et dont je n'ai jamais su le nom.

— Celle-là ou une autre , peu importe.

— Il m'eût été bien doux cependant, monsieur Hourdon , de savoir à quoi m'en tenir.

— On n'a pas toutes les satisfactions dans ce monde.

— J'en suis persuadé , monsieur Hourdon. Je me fais une philosophie.

— En avez-vous beaucoup de philosophie, monsieur Lejeune ?

— Une , comme je vous disais.

— Si elle est digne de ce nom, vous envisagez certainement sans crainte ce moment dont le vulgaire s'effraye.

— Que prétendez-vous dire ?

— Rien qu'un homme comme vous n'ait le courage d'entendre.

Les yeux de Lejeune se retirèrent dans leurs coquilles desséchées, son cœur se crispa, il eut froid jusqu'aux ongles.

— Au bout du compte , qu'est-ce que la mort, monsieur Lejeune ? moins que rien.

— Ce monsieur Champeaux est un fier misérable de m'avoir mis là !

— La mort est moins que rien, comme je vous le répète. Convenons d'abord qu'on meurt

plus ou moins. Est-ce que vous n'avez pas toujours été mort pour Constantinople, pour Rome, pour le Mexique, où vous n'êtes jamais allé? n'êtes-vous pas mort pour la maison voisine, où vous n'avez pas pénétré davantage? A sincèrement parler, vous ne vivez depuis des années que pour votre cabinet. Ainsi donc vous ne mourrez qu'infiniment peu.

Le jeune croyait avoir de Fourneuf à son côté. Quel langage rassurant !

— Beaucoup ou peu, il est dans votre pensée que j'ai peu à vivre, osa-t-il dire d'un ton navré.

— Je ne vous traiterai pas en femmelette, monsieur Lejeune, il faut franchir le pas. Il n'y a plus d'huile dans la lampe, les engrenages sont rouillés, la machine a fait son temps.

Ce plat matérialisme, professé avec la trivialité la plus prosaïque du monde, arrachait, lambeaux par lambeaux, la vie au malheureux Lejeune, dont l'état n'était que trop réellement désespéré.

— Maintenant, reprit Hourdon, que vous n'ignorez plus votre situation, mettez-vous en mesure, je vous le conseille, de régler vos intérêts particuliers. Avez-vous des parents ?

— Aucun.

— C'est plus tôt fait.

— Quoique je ne pensasse pas mourir encore, j'avais mis ordre à mes affaires.

— Très-bien ! votre conduite est à imiter. Puisse votre exemple servir à monsieur de Fourneuf !

— Est-ce que lui aussi s'en irait ? demanda Lejeune, ravi de savoir qu'il ne partait pas seul de ce monde.

— Il s'en ira tout comme un autre malgré son esprit. Il n'en croit rien ; depuis que j'exerce cependant je n'ai pas encore vu l'esprit sauver quelqu'un de la mort.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria le moribond , j'ai pourtant suivi à la lettre toutes les ordonnances des médecins de Montpellier pour mes obstructions de rate, dont je ne me ressentais plus, et les vôtres aussi , monsieur Hourdon , pour mes douleurs lombaires, qui m'avaient enfin quitté. Mourir quand j'allais mieux , quand il ne me restait plus qu'à connaître le nom de ma grande maladie ! C'est cruel !

— De quoi vous plaignez-vous ? vous mourez guéri... Mais j'entends à la porte madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau qui accourent sans doute vous offrir leurs soins : désirez-vous qu'elles entrent ?

— Oui, répondit Lejeune, qui ne pouvait que

se réjouir de tout ce qui lui serait une diversion aux funèbres propos dont il avait été assassiné sans défense par le cynique Hourdon.

Ces deux dames entrèrent, l'une et l'autre avec la figure la plus étrangement composée du monde. M<sup>lle</sup> de Beaupréau avait étendu, comme dans ses jours de mauvais rêves, un bandeau blanc de jaconas sur son front, et M<sup>me</sup> Musquette ressemblait par l'exagération de son visage, tiré hors de toute mesure, à un singe qui a bu du vinaigre.

M<sup>me</sup> Musquette se plaça à la droite du lit du vieux garçon, M<sup>lle</sup> de Beaupréau à gauche, dans la ruelle.

Toute espérance fleurie de mariage s'étant flétrie en elles du moment où elles avaient prévu la fin prochaine de Lejeune, elles avaient tacitement et à la même heure songé à couvrir leur échec : c'était au testament à réparer la défaite du mariage. Lejeune était célibataire, il était très-riche, et il allait mourir !

Ces dames s'étaient rencontrées toutes deux à la porte du malade, où une petite scène s'était passée.

M<sup>me</sup> Musquette aurait dit :

— Je croyais que monsieur Lejeune désirait m'entretenir seule, puisqu'il m'a fait demander.

— J'ai eu la même pensée en vous voyant, car il m'a fait demander aussi.

— C'est possible, avait repris d'un ton aigre M<sup>me</sup> Musquette, mais il ne vous a indiqué, je présume, aucune heure pour vous recevoir.

— Qu'est-ce que cela fait ? avait été la réplique de M<sup>lle</sup> de Beaupréau. Puisqu'il a souhaité de me voir, je viens.

— Il aurait pu n'avoir à vous parler que dans la journée, ma chère mademoiselle de Beaupréau. Croyez-vous que nous ne dérangerons pas ses projets en nous présentant toutes deux à la fois ? Les malades n'ont pas trop de leur attention.

— Je vous en dirai autant, madame Musquette.

— Moi c'est différent ; je prévois ce qu'il a à me confier.

— C'est ce que je prévois aussi.

— En ce cas, l'événement décidera entre nous, se seraient-elles dit en assiégeant ensemble le lit du malade.

Une fois assises aux deux versants opposés de la couverture, chacune d'elles s'empara d'une main de Lejeune et garda un silence contrit.

Vieilles pintades ! pensa Hourdon, qui leur lança en dessous son regard fauve. On sait pour-

quoi elles viennent. J'ai bien envie de les faire damner en ne quittant pas la place. Mais ce serait voler un quart d'heure de bon à ce pauvre Lejeune, qui n'en a plus tant à sa disposition. Elles l'ont ensorcelé.

Hourdon n'était pas méchant : il laissa le champ libre à M<sup>me</sup> Musquette et à M<sup>lle</sup> de Beaupréau. Après avoir encore consulté le pouls de Lejeune il se leva pour sortir. La même moue de mépris qu'il avait déjà faite renversa sa lèvre inférieure sur son menton.

Les deux vieilles filles restèrent.

Immobile sur son oreiller et au fond de son bonnet de coton, Lejeune dirigeait sa vue oblique tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre ; trajet d'affection au bout duquel il rencontrait deux visages , ou plutôt deux grimaces chiffonnées d'une fausse sensibilité qu'il prenait pour vraie ; expression menteuse , accompagnée de faux cheveux, d'un bandeau en jaconas , et de couleurs de betterave poussées à force de frottements à la peau ; car les deux vieilles filles, et la qualification convenait autant à l'une qu'à l'autre bien que M<sup>me</sup> Musquette eût des prétentions au veuvage , n'avaient pas renoncé , dans leurs calculs, à paraître intéressantes sous leur tristesse.

— Votre teint est plus animé qu'hier, dit enfin l'une d'elles.

— Il vous semble, madame Musquette ?

— Vous avez l'œil bon.

— Vous trouvez, mademoiselle de Beaupréau ?

— Votre peau n'est pas non plus aussi brûlante.

M<sup>me</sup> Musquette pressa tendrement la main du vieux garçon.

— Elle est douce comme un velours.

Lejeune éprouva la même étreinte de l'autre côté du lit.

— Et si vous saviez pourtant, mes bonnes amies !

— Quoi donc ?

— Monsieur Hourdon m'a déclaré que je n'en relèverai pas.

— Il a osé dire cela !

— Oui, mes bonnes amies !

— L'ignorant ! Et vous l'avez cru ?

— Que voulez-vous ? vous n'étiez pas là.

— En vérité on se demande pourquoi madame Dalzonne garde un si brutal personnage dans sa maison ! Mais il ne sait rien de rien.

— Rien de rien, répéta M<sup>lle</sup> de Beaupréau, jusqu'ici reléguée au rang d'écho, mais d'écho

passionné, dans cette lutte, comme il arrive d'ailleurs à toutes les personnes grasses en collision d'intérêt avec les maigres.

— Ce n'est plus aujourd'hui qu'un médecin de poules, de chèvres, de hannetons. Il a été assez bon dans son temps, quand il était jeune; et encore on ne vous dit pas tous ceux qu'il a tués. Oh! le vilain homme! Quelle différence avec monsieur Calveyrac!

— Quelle différence! murmura le moribond, qui courait le grand galop à cheval sur la fièvre depuis que les deux vieilles filles essayaient de lui persuader qu'il était rose, sain et frais.

— Croiriez-vous qu'il a abordé les questions les plus décisives!

— Vraiment! s'écrièrent-elles sans trop comprendre encore, mais craignant de voir la parole s'éteindre sur les lèvres de l'agonisant; les plus décisives! Il a peut-être parlé de prêtre, de confession? Vous n'avez pas de bien lourds péchés sur la conscience, cher monsieur Lejeune. En cela on suit son inspiration.

— Vous devriez supposer, interrompit le malade d'une voix affaiblie, que monsieur Hourdon n'a pas assez de religion pour se mêler du salut des autres; mais il m'a demandé, ce qui est aussi concluant, si j'avais mis mes affaires de



famille en ordre, si j'avais eu le soin, en d'autres termes, de dresser mon testament.

M<sup>me</sup> Musquette et M<sup>lle</sup> de Beaupréau se regardèrent à la fin de cette dernière phrase, mais avec la parfaite conviction que Lejeune ne fixait en ce moment sa vue ni sur l'une ni sur l'autre. Elles imitèrent ces vaisseaux ennemis qui contractent une minute d'alliance pour passer sans se dénoncer sous la batterie d'une troisième puissance suspecte.

Que faut-il faire? eurent-elles l'air de se demander dans cette lueur de complicité : blâmer de nouveau Hourdon? et alors encourager le malade à mourir sans tester, résolution ruineuse, insensée, extravagante; ou bien être de l'avis de Hourdon, et, dans ce cas, semer de nouveau l'épouvante dans le cœur de Lejeune? Ce fut à M<sup>me</sup> Musquette qu'échut la parole, que ne lui disputa pas M<sup>lle</sup> de Beaupréau. Il s'agissait de trancher le nœud : qu'importait le bras?

— N'eussiez-vous pas été, cher monsieur Lejeune, aussi peu en danger de mourir, le conseil de monsieur Hourdon n'eût pas moins été inconvenant. On ne se charge jamais, quand on n'a pas mission de le faire, de ces interventions délicates, dangereuses, inhumaines, s'il faut les caractériser sévèrement. Elles sont d'ail-

leurs presque toujours inutiles. Oui, très-inutiles ! insista M<sup>me</sup> Musquette en joignant aux charmes de l'éloquence la grâce des petits soins. Ses doigts, tandis qu'elle parlait, donnaient une inclinaison coquette au bonnet de coton de Lejeune.

Ceci, pensa alors M<sup>lle</sup> de Baupréau, passe les termes du traité. Que madame Musquette éclaircisse la question du testament, très-bien ; mais je ne souffrirai pas qu'elle enjôle le vieillard à son profit. Le moment est suprême !

Raisonnant trop juste pour reculer devant sa pressante logique, M<sup>lle</sup> de Baupréau releva sur le front de Lejeune le gros pli du bonnet de coton si délicieusement incliné par M<sup>me</sup> Musquette, qui à son tour, renversée des prétentions qu'on lui opposait, se rejeta en frémissant sur sa période interrompue.

— Oui, elles sont très-inutiles ces interventions. Comment supposer qu'un homme soigneux de l'avenir de sa fortune, jaloux de ne pas laisser gaspiller après lui des biens loyalement acquis, qu'un homme d'honneur oublie de prendre des précautions commandées par la simple prudence et le devoir ? On ne suppose pas chez un homme, même ordinaire, sans insulter à son intelligence, un semblable oubli. C'est

pousser trop loin un prétendu zèle pour ce qui le touche que de l'effrayer par une recommandation de cette espèce.

Le sourire jaune du moribond exprima combien il partageait cette opinion de M<sup>me</sup> Musquette qu'on ne saurait trop apporter de réserve dans ces sortes de questions adressées à un malade, tout en laissant voir qu'elles étaient parfaitement inutiles à son égard. Ce sourire approbateur, un des derniers de Lejeune dans ce monde, était un assentiment philosophique et un suffrage personnel.

Triomphante du succès de ses paroles, tantôt indignées et tantôt mielleuses, M<sup>me</sup> Musquette s'abandonna à la familiarité du geste, et revint une seconde fois à ce bienheureux bonnet de coton où, à son vif dépit, M<sup>lle</sup> de Beaupréau avait imprimé son contact.

Elle enleva une des grosses épingles noires de sa coiffure et l'employa à réduire le tour du bonnet de coton, d'une circonférence réellement trop étendue pour la tête de Lejeune.

C'était un nouveau défi porté à M<sup>lle</sup> de Beaupréau. Celle-ci, d'un mouvement inspiré, arracha alors le ruban de sa ceinture, et, le fixant au sommet, elle le coula le long des joues du malade jusqu'à son menton, où il prit sous un

nœud adroit la forme d'une rose de mai.

Nouvel échec pour M<sup>me</sup> Musquette , et échec irréparable , car , à moins d'y poser une couronne , il n'y avait plus rien à mettre sur ce bonnet de coton.

Après tout , pensa M<sup>me</sup> Musquette , mon amour-propre serait ici blessé si j'étais femme de chambre. Que voulais-je d'abord connaître ? si monsieur Lejeune avait écrit un testament. J'en suis sûre maintenant : toutes les séductions du monde n'en changeront ni le fond ni l'esprit. Il me reste à savoir dans quel endroit il a été déposé , pour qu'après la mort de Lejeune il ne disparaisse pas , ainsi que cela n'arrive que trop souvent. A quel détour recourir pour extraire quelques paroles d'éclaircissement du fond de sa bouche , resserrée de plus en plus par l'agonie ? Car il va mourir , et sa fortune est si belle , si vaste ! il ne sait pas ce qu'il possède : des pâturages dans la Beauce , des vignobles dans le Dauphiné , et dix-sept moulins en Belgique ; dix-sept moulins ! Si cette insupportable mademoiselle de Beaupréau pouvait s'en aller ! Est-ce qu'elle ne s'en ira pas ? Que fait-elle ici ? Je lui arracherais volontiers les yeux !

— Mademoiselle de Beaupréau , dit-elle d'une voix charmante , ne fera-t-elle pas aujourd'hui

sa promenade d'habitude au jardin ? Le temps est si beau !

— Il n'y a pas encore assez d'ombre dans les allées. Je garde ce plaisir pour le soir.

— Le hâle gâte les teints délicats , en effet.

— Ce n'est point la crainte d'altérer mon teint qui me fait retarder l'heure de ma promenade.

— Je croyais , reprit M<sup>me</sup> Musquette repoussée avec perte. Je pensais aussi que le grand air vous soulagerait : vous paraissez souffrir ; vous n'avez pas bon visage ce matin. Un peu de repos sous les marronniers vous aurait remise bien vite.

— Jamais je ne me suis mieux portée , répondit M<sup>lle</sup> de Beaupréau. Je me sens de force à veiller quinze jours auprès du lit de monsieur Lejeune s'il le faut.

Décidément, pensa M<sup>me</sup> Musquette, elle restera. L'odieuse personne ! que je la déteste !

Lejeune poussa un bâillement sinistre.

— Ah ! mon Dieu ! il va mourir ! Acceptons le fléau de cette présence, et parlons ! sachons tout !

— Notre bon ami , comment vous trouvez-vous ?

Soulevant sa paupière morte et entre-bâillant une bouche affaissée, Lejeune répondit :

— Beaucoup mieux.

— Vous avez raison : beaucoup , infiniment mieux. Sans ce fâcheux monsieur Hourdon qui est venu vous parler de testament, vous auriez été sur vos deux jambes demain. Est-ce que cela le regarde ce testament ? Curieuse impertinence ! Encore un peu , il vous eût demandé s'il était dressé selon les règles et dans quel endroit vous l'aviez mis. Les sottes gens !

Je comprends à présent, se dit M<sup>lle</sup> de Beaupréau, pourquoi madame Musquette tenait tant à m'écarter.

Depuis que Lejeune s'était trouvé beaucoup mieux il s'éteignait à vue d'œil : son souffle était court et haletant ; son nez s'amincissait, et il avait comme de petits miroirs aux tempes. C'était la mort.

— Qu'est-ce que cela lui faisait à ce monsieur Hourdon , recommença à dire avec une impitoyable, une persévérante, une désespérée obstination M<sup>me</sup> Musquette , presque couchée sur le corps de Lejeune et prête à repousser d'un bras sec et dur comme du fer toute tentative de M<sup>lle</sup> de Beaupréau, si elle avait essayé de lui disputer la dernière parole qu'elle épiait.

Lejeune ne dit aucune parole ; mais, devant ce qu'on voulait de lui, ou ne le devinant

pas , mais abasourdi, asphyxié de ce bourdonnement , de ce glas au milieu duquel il distinguait par intervalles ce mot *testament* , *testament* , il tordit son bras , le glissa derrière l'oreiller, et le ramena avec un pli scellé de plusieurs cachets.

— Le testament !

M<sup>me</sup> Musquette s'en empare, le coule dans le corsage de sa robe et le retient sous sa main, qu'il eût fallu couper si l'on eût cherché à la détacher de sa proie.

Fuyant le lit de Lejeune , abandonnant leur cher ami comme s'il eût eu la peste , les deux vieilles filles se rendent dans une partie retirée de la maison.

Le cachet est brisé , le testament ouvert ; voici ce que M<sup>me</sup> Musquette, dont le regard est dévorant, et M<sup>lle</sup> de Beaupréau y lisent :

« Je ne laisse rien sur la terre, car je n'y possédais rien, si ce n'est l'estime des gens de bien. Je prie mes bonnes amies, madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau , de me faire inhumer avec quelque pompe. »

— Inhumer avec quelque pompe ! Vieux libertin ! s'écria M<sup>me</sup> Musquette en jetant le testament de Lejeune aux pieds de M<sup>lle</sup> de Beaupréau.

— Comme il nous a jouées !, murmura M<sup>lle</sup> de Beaupréau, avec ses pâturages et ses dix-sept moulins, nous qui avons eu tant de soins de lui !

La même déconvenue rapprochait déjà les deux vieilles filles profondément confuses de leurs misérables disputes.

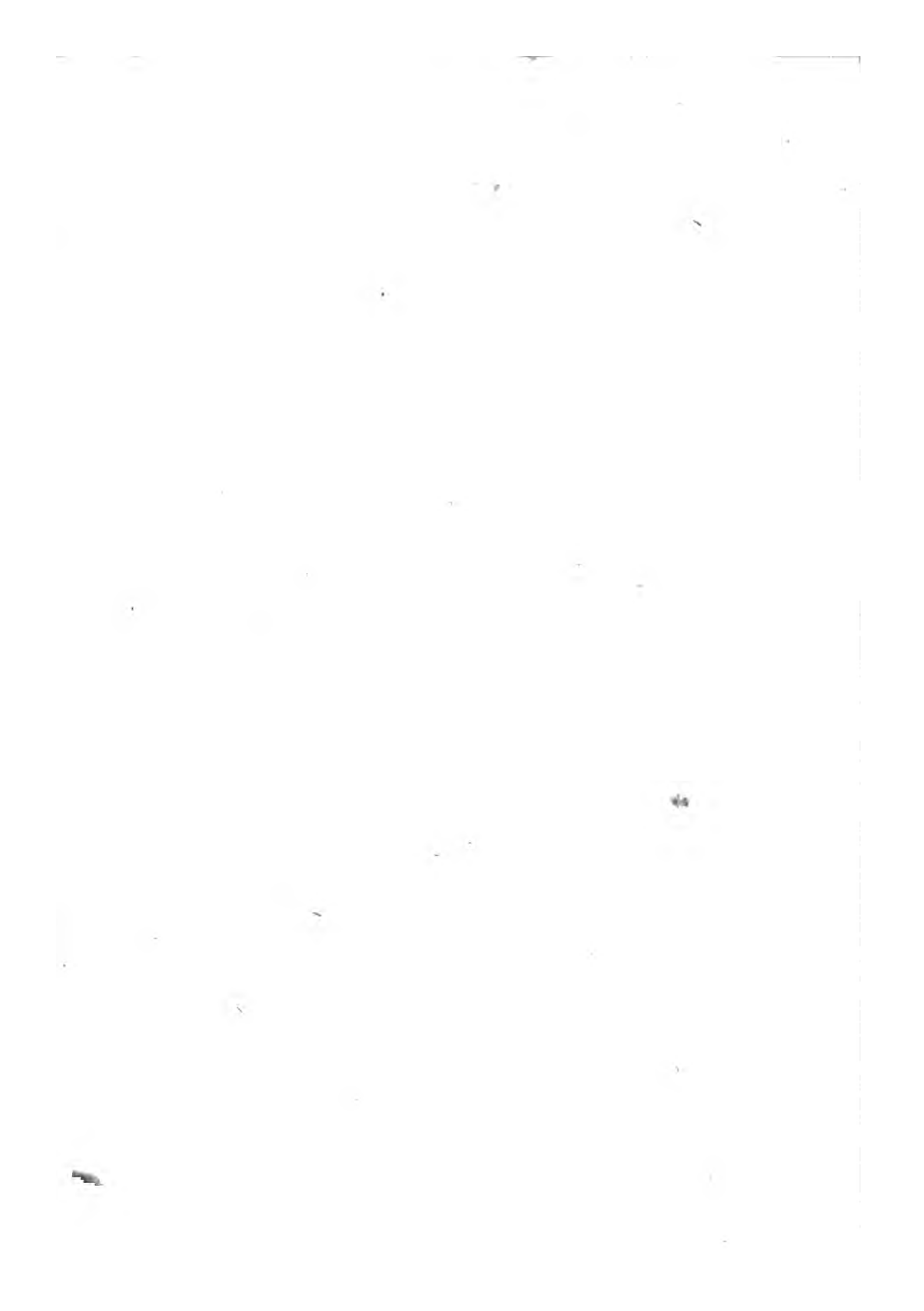
— Ah ! dit encore en soupirant M<sup>lle</sup> de Beaupréau, ce n'est pas monsieur Cabassol qui se fût ainsi conduit !

Ce nom de Cabassol parut tout à coup comme un arc-en-ciel au-dessus des nuages.

Que de futures consolations il y avait maintenant dans ce Cabassol si méprisé du vivant de Lejeune !

Car Lejeune était mort.





## XXXIV

Il y a des tempêtes pour les lacs oubliés comme pour les grandes mers ; il y a des révolutions furieuses dans les maisons obscures aussi bien que dans les royaumes. Si ce n'est pas un trône qui s'écroule , si ce n'est pas un empereur emporté dans les plis de son manteau au delà des mers, c'est un toit domestique qui s'affaisse , c'est une existence paisible tout à coup compromise, égarée dans une voie qu'on croyait d'une éternelle sécurité et qui s'évanouit dans l'intervalle d'une nuit d'été , entre

le lever et le coucher de l'étoile. A voir, au milieu de sa ceinture de verdure, la maison du Pecq, il y a quelques jours seulement, eût-on prévu les coups de foudre dont elle était menacée derrière le nuage ? Quand il y a tant à faire dans les grandes villes, pourquoi le malheur s'était-il mis en marche vers cette habitation peuplée, sinon de justes (où sont les justes ?), mais de gens inoffensifs exclus la plupart des joies bruyantes, des pensées envieuses, venus là moins pour bien vivre que pour mourir doucement ?

Un crêpe enveloppait la maison du Pecq. En quelques jours un sinistre événement l'avait frappée de déshonneur et de tristesse, et une mort regrettable avait été la suite de cette perturbation, tout entière encore sous l'épais manteau de la justice.

Le foyer de tant de souffrances intérieures, c'était M<sup>me</sup> Dalzonne. Au fond de son affliction apparente, celle qu'on supposait unique et dont la date remontait à la nuit de juillet, il y avait encore, à des couches plus éloignées, des douleurs irritantes, infatigables à réclamer la priorité. Elles les creusait avec le fer de la réflexion, et s'y abîmait. C'est en descendant ainsi en elle-même que M<sup>me</sup> Dalzonne, après avoir découvert

à son tour , et à des marques dont le docteur avait si difficilement interprété la signification, la situation de Bergeronnette-cinq-heures , résolut qu'il était temps de ne pas laisser se prolonger entre celle-ci et Abel l'habitude de se rencontrer à la ferme de Fromainville. Quoique , selon elle , Abel n'eût jamais attaché la moindre attention à la petite fermière , et qu'il n'allât chez elle que parce que la ferme était le terme accoutumé, la limite pittoresque de ses courses dans la forêt, il pouvait arriver par une trahison spontanée des sens, puisque la menace , ce qu'ignorait du reste M<sup>me</sup> Dalzonne , s'en était déjà produite à Fromainville , qu'elle et lui se reconnussent, à certains élans, à certaines inflexions de voix, pour être le couple mystérieux de la chambre bleue. Des énigmes plus compliquées s'étaient dénouées au hasard. Le hasard n'était pas même ici nécessaire : quelle fraternité puissante , active à des distances qui effrayent, ne s'établit-il pas entre la main qui est restée toute une nuit dans la main, entre la joue ardente qui s'est posée dans l'ombre sur la joue ? Deux corps s'aimantent ainsi pour longtemps. Lorsque le caprice n'a pas amené ces hymens conclus dans le silence, l'époux et l'épouse de la nuit se soupçonneront,

quelque part qu'ils se rencontrent ; et au battement de leur poitrine , à leur frémissement , à une inquiétude d'oiseau dans tout leur être , ils iront , ils courront l'un vers l'autre comme la paille à l'ambre , et ils s'écrieront : Me voici !

Afin que ceci ne soit pas , se dit M<sup>me</sup> Dalzonne , le plus sûr est de les empêcher d'être jamais en présence , et surtout seul à seul. Entre tous les moyens d'obtenir ce résultat , elle crut que le meilleur était celui auquel elle s'arrêta. Elle ordonna à un domestique d'aller à Fromainville dire à Bergeronnette-cinq-heures qu'elle était demandée à la maison de santé.

Quelques heures après Abel se présenta chez M<sup>me</sup> Dalzonne d'un air étonné , pour lui apprendre qu'à une demi-lieue du Pecq , dans une allée du bois du Vesinet , il avait vu Bianca , la demoiselle de compagnie de M<sup>lle</sup> de Touralbe , et Champeaux. M<sup>me</sup> Dalzonne fut persuadée qu'Abel s'était trompé : Champeaux se cachait ; il ne se montrerait pas en plein jour si près de Saint-Germain en Laye , d'où il était parti parce qu'il n'y pouvait faire un pas sans être aussitôt entouré des hommes de la police. En outre il suffisait qu'Abel eût prétendu l'avoir surpris en tête à tête avec Bianca pour que l'erreur fût avérée : il n'y avait rien de commun entre elle

et lui. De tous les pensionnaires de la maison, portés à courtiser la beauté de la Florentine Bianca, Champeaux avait été le plus réservé dans ses propos. Abel ne céda pas aux raisons fort spécieuses de M<sup>me</sup> Dalzonne. Lui-même avait d'abord douté du fait ; mais, ayant parcouru à petits pas une étroite contre-allée, parallèle à l'allée plus grande où étaient Bianca et Champeaux, il s'était assez rapproché d'eux pour les reconnaître ; même il avait remarqué que la robe de Bianca était noire, contre sa mauvaise habitude de n'en porter que d'éclatantes en couleurs. Particulièrement à cause de cette circonstance M<sup>me</sup> Dalzonne se disposait à nier une nouvelle fois la rencontre d'Abel, car jamais Bianca n'avait été vue en robe noire depuis son arrivée à Saint-Germain, lorsque, à une certaine ombre qui passait entre ses rideaux et les arbres du jardin, elle se souleva à demi du fond de son fauteuil. Elle regarda pendant quelques minutes en face d'elle dans la direction du pont du Pecq. Elle dit ensuite à Abel qu'elle voyait en effet s'acheminer vers la montée du Pecq une personne vêtue d'une robe noire, et dont la démarche avait quelque ressemblance avec celle de Bianca. M<sup>me</sup> Dalzonne redoubla d'attention.

— C'est Bianca, c'est elle , c'est Bianca ! dit-elle à Abel. Reste à savoir si c'est réellement avec Champeaux qu'elle se promenait dans le bois du Vesinet, ajouta M<sup>me</sup> Dalzonne , dont les doutes faiblissaient cependant.

Bianca sonnait à la grille de la maison de santé.

Quelque grand que fût le degré de liberté établi dans l'échange de leurs pensées, M<sup>me</sup> Dalzonne et Abel tirèrent peu de conclusions de la singularité d'un fait où tant d'autres n'auraient pas manqué d'entrevoir une intrigue facile à caractériser.

Il était dans leur manière indulgente et supérieure, ainsi que cela se rencontre presque toujours chez les esprits distingués , de ne pas faire de l'amitié aux dépens d'autrui. Ils restaient au point où les choses les trouvaient , afin de n'avoir pas à revenir d'un jugement hasardé. A moins que leur intérêt ne fût compromis dans une question, ils ne sortaient pas de ce cercle révérencieux. Toute la place du mal qu'ils ne pensaient pas des autres, ils la remplissaient avec le bien qu'ils pensaient d'eux-mêmes. M<sup>me</sup> Dalzonne et Abel ne s'étaient occupés de Bianca et du républicain Champeaux au sujet de la rencontre dans le bois que parce que ce der-

nier les avait intéressés par son existence tourmentée, et qu'il avait quitté la maison à cause de persécutions nouvelles. Agités aussi par la catastrophe qui avait emporté Lejeune, ils palpitaient d'attention au moindre bruit ; ils ressemblaient à des gens fort excusables de se prendre de quelque curiosité à une émeute le lendemain d'une révolution.

Sous le premier prétexte qu'elle imagina M<sup>me</sup> Dalzonne renvoya Abel dans son appartement : le moment n'était pas loin où Bergeronnette arriverait.

Que les positions étaient changées depuis un an pour ces deux femmes ! l'une attendait l'autre maintenant dans son salon tandis qu'elle la recevait autrefois comme une petite fille sans importance. Elles avaient à se voir sans témoins aujourd'hui ; les circonstances les rendaient presque égales : elles avaient en commun des idées et des répugnances ; l'éducation leur avait donné un même langage ; une passion les rapprochait et elles se sentaient en tout assez semblables l'une à l'autre pour ne reconnaître entre elles que la différence de l'âge ; et encore la plus jeune s'élevait-elle moralement, par la fatalité de l'amour et du malheur, à la solennité des années.



La porte du salon s'ouvrit, et se referma sur Bergeronnette-cinq-heures.

Après l'avoir embrassée M<sup>me</sup> Dalzonne la fit asseoir près d'elle dans un fauteuil. Elle céda à une convenable absence d'esprit en ne la reléguant pas sur un tabouret au-dessous d'elle.

Tandis que M<sup>me</sup> Dalzonne tenait dans sa main celle de la fille de Bergerin elle eut le temps, qu'elle prolongea du reste à son gré, de remarquer l'altération du beau visage qui la regardait avec deux grands yeux pleins de langueur confuse et de maturité souffrante. Dans cet examen, qui n'était pas sans oppression pour l'une et pour l'autre, M<sup>me</sup> Dalzonne aspira toute la joie de son succès. La jeunesse n'avait pas trahi son espoir : n'étaient-ce pas des preuves de réussite que cette transformation de la jeune fille, encore en fleur hier, en femme éclosée maintenant, que ces mains toutes blanches du sang qu'elles n'avaient plus et sillonnées du rameau lilas des veines, que cette haleine insuffisante pour fournir un aliment vital à deux êtres ? Combien d'autres signes son expérience ne lui fit-elle pas remarquer, et tous accusateurs de la jeune maternité de Bergeronnette !

Elle abandonna lentement la main de Bergeronnette et elle lui dit, non sans quelque embarras dans la voix :

— Je t'ai toujours tendrement aimée, Bergeronnette ; tu n'en doutes pas ?

— Non, madame.

C'était la première fois que la fille de Bergerin employait le titre de *madame* en parlant à sa marraine.

— J'ai été pour toi une seconde mère.

Tant de sainteté réside dans ce nom de mère que M<sup>me</sup> Dalzonne, en s'en autorisant, plia sous le poids de l'usurpation ; elle comprit trop tard qu'elle avait dépassé le but. Il ne lui était pas permis, comme à tout autre, d'être impunément sacrilège : elle s'arrêta pour se reprendre. Bergeronnette écoutait.

— J'ai du moins été pour toi une vraie amie.

— Ne voulez-vous plus l'être, madame ? lui demanda naïvement Bergeronnette.

— Qui te fait croire cela ?

— Rien ; mais, à vous entendre...

— Écoute-moi jusqu'au bout.

Comme M<sup>me</sup> Dalzonne était déjà gênée !

— Je vous écoute bien, madame.

— Flattée des dispositions, des goûts que tu montrais pour l'étude, je t'ai détachée peu à peu

des travaux rudes de la ferme , et je t'ai donné des maîtres, comme si tu eusses été la fille d'un de nos riches bourgeois de Saint-Germain. Tu m'as prouvé que j'avais bien agi. J'ai fait plus : je n'ai pas craint , t'ayant reconnue raisonnable et peu ambitieuse, de t'élever, par une mise analogue à ta nouvelle éducation, à un rang au-dessus de celui que tu occupais auparavant. J'ai encore eu lieu de me louer. En te voyant si docile , si instruite et si bien à ta place dans ton élévation , il n'y a eu qu'une personne dont la fierté se soit éveillée : c'est moi.

— Je ne puis croire pour cela que je sois quitte envers vous , madame. Avec le temps j'espère vous offrir une reconnaissance plus réelle.

L'affection froide dont chaque parole de ces deux femmes était empreinte venait de ce que l'une, M<sup>me</sup> Dalzonne, rappelait le passé moins pour s'en applaudir que pour arriver à une conséquence de sa générosité, et que l'autre présentait qu'on allait en exiger le prix.

— En attendant , Bergeronnette, que ton avenir soit arrêté entre ton père et moi , j'ai résolu de te faire apprendre un état dans les ressources duquel tu pusses trouver un jour une existence honnête si tu te mariais avec un

homme pauvre ou si ton mari venait à mourir jeune.

Il y avait de l'acier dans le regard de M<sup>me</sup> Dalzonne, posé comme une lame sur le front de la fille de Bergerin.

— Il est bien entendu avant tout que cet état te conviendra. J'ai reconnu en toi du penchant pour la broderie et les ouvrages en linge fin. J'ai à Paris une amie, lingère au Marais, une personne douce, jeune encore, et par conséquent indulgente pour les vivacités de la jeunesse : tu serais chez elle comme un enfant de la maison. Mon amie a deux filles : tu partagerais avec elles les plaisirs qu'elle leur permet quand elle est satisfaite de leur conduite dans la semaine. Tu penses peut-être aux frais de ton apprentissage : je m'en charge. Aime-moi, et je n'aurai pas encore assez fait pour toi.

— Ce que vous me proposez là, répondit Bergeronnette, me conviendrait beaucoup, et ajouterait encore à tout ce que je vous dois, si depuis quelque temps je n'avais décidé en moi de ne jamais quitter Fromainville.

— Mais ne désirais-tu pas autrefois entrer en apprentissage à Paris, lorsque tu étais vraiment trop jeune pour être placée ? Et maintenant...

— J'ai changé d'idée.

— Songe que ton père n'a plus besoin de toi à la ferme.

— Je ne lui suis pas cependant tout à fait inutile.

— Soit ; mais ton père sera le premier à comprendre la nécessité de se passer de toi pendant quelques années.

— Pendant quelques années ! répéta Bergeronnette.

— C'est donc beaucoup ? Mettons deux ans, reprit M<sup>me</sup> Dalzonne d'un ton doux, mais étonné comme celui d'une personne qui s'aperçoit qu'elle fait des concessions.

— Deux ans !

— Tu trouves que c'est encore long ? mais c'est le moins ; c'est indispensable.

Combien je suis fâchée de vous contrarier ! mais c'est impossible.

— Quoi impossible ? deux ans ? Et combien de temps veux-tu rester à Paris ?

— Je désire ne pas quitter Fromainville.

— Tu n'es pas raisonnable, dit M<sup>me</sup> Dalzonne, dont le sourire n'était plus bienveillant.

Elle cessa même de sourire.

— Quelles sont enfin tes raisons pour t'opposer à un projet si avantageux ?

— Je sens que je mourrais si je quittais le pays.

— On ne meurt pas pour si peu. Il est mal , crois-moi , Bergeronnette , de mettre ainsi ses goûts, ses caprices à la place des devoirs.

— Mais rien ne m'impose le devoir , il me semble , d'abandonner Fromainville pour entrer en apprentissage à Paris. Nous vivrons toujours bien , mon père et moi, des produits de la ferme , maintenant surtout qu'avec l'aide de monsieur Abel nous l'avons agrandie et qu'elle rapporte beaucoup.

— Ne faut-il pas que tu aies un état ?

— Je serai fermière comme ma mère.

A cette réponse si juste M<sup>me</sup> Dalzonne regretta que Bergeronnette, en goûtant aux douceurs d'une vie cultivée , n'eût pas pris sa première condition en mépris , regret aussitôt condamné que conçu. Elle voulait triompher et non corrompre ; elle ne souffrait que trop déjà.

— Je t'aurais su gré , reprit-elle sèchement d'avoir accepté tout de suite ma proposition si sensée. J'admets que tu n'aies pas besoin d'un état pour vivre ; mais moi je désire avoir en toi une ouvrière excellente à placer à la tête de la lingerie de ma maison. C'est une charge de confiance , un emploi difficile : j'ai pensé à toi ; et maintenant je suis sûre de ton consentement.

— Si vous ne l'exigez pas , répondit Berge-

ronnette , j'oserai encore vous le refuser.

— Je l'exige !

Le mot partit comme une balle des lèvres de M<sup>me</sup> Dalzonne.

— Vous êtes une ingrate , continua-t-elle , vous n'êtes qu'une ingrate ! vous avez perdu tout souvenir de mes sacrifices pour vous à tous les âges de votre vie , depuis votre naissance ! Votre layette d'enfant , c'est moi qui l'ai payée ; votre robe de communiant , qui l'a achetée ? et , entre votre naissance et votre communion , qui vous a presque constamment nourrie , vêtue , élevée ? dites ! car votre père ou vous , n'est-ce pas la même chose ? Vous n'êtes qu'une ingrate , vous dis-je ! Ne me parlez pas !

— Ne m'accusez pas ainsi ! s'écria Bergeronnette renversée par cette scène si au-dessus de son inexpérience. Que vous ai-je fait ? ai-je des torts ? C'est donc bien grave , que vous me parlez avec tant de colère et que vous pleurez ! Oh ! ne croyez pas que je sois ingrate ! Je pourrais vous dire la couleur de toutes les robes que vous m'avez données , car ce que je n'ai pas su par moi , ma mère me l'a appris et je l'ai retenu : vos bienfaits étaient dans mon cœur , où je les gardais ; et quand j'ai su écrire je les ai écrits ; ils sont là , madame : lisez.

Bergeronnette tendit un petit livret écrit de sa main.

— Lisez , je vous en prie : « Aujourd'hui ,  
« avoir reçu vingt francs de ma marraine pour  
« du pain ; aujourd'hui dix francs, qui ont servi  
« à payer le boucher ; aujourd'hui cent francs  
« pour le propriétaire de la ferme ; aujourd'hui  
« avoir reçu de ma bonne marraine un corset  
« en velours... » Mais lisez , et voyez si je mé-  
rite le nom d'ingrate ! C'est que vous m'avez ap-  
pelée ingrate , vous l'avez dit ! Et moi qui ré-  
pète chaque jour dans ma prière : Mon Dieu ,  
ayez pitié de l'âme de ma mère , et conservez-  
moi ma marraine sur la terre !... Je vous dois  
tout , c'est vrai ; mais apprenez-moi comment  
je puis m'acquitter , et je suis prête. Voulez-  
vous que je devienne votre domestique ? je le  
serai. Je ne suis pas fière , vous l'avez avoué  
aussi : dès demain je ne saurai plus rien de ce  
que les maîtres m'ont enseigné. Donnez-moi un  
tablier , placez-moi à la cuisine , et je travail-  
lerai jusqu'à ce que vous me disiez : Assez. Mais  
ne m'appellez pas ingrate !

Quel effort extraordinaire il fallut à M<sup>me</sup> Dal-  
zonne pour qu'elle ne cédât pas au déborda-  
ment de ses larmes ! Elle sentait ses bras et son  
cœur aller vers Bergeronnette ; elle penchait



sur cette enfant, à qui elle causait tant de douleur en l'aimant cependant d'un amour de mère, d'une amitié d'amie. Mais la rivale fut de fer, elle résista; elle grandit même sur les débris rassemblés autour d'elle par sa pitié d'un moment. Elle était comme un homme blessé d'un coup de hache dans le combat : par la puissance de la volonté il retient, en se fronçant les chairs, les lèvres de la blessure; le sang ne coule pas; l'os est pourtant brisé. Étouffée, M<sup>me</sup> Dalzonne dit à Bergeronnette, dont le mouchoir cachait les yeux :

— Pour ne pas croire à ton ingratitude je suis obligée, Bergeronnette, de croire à ta dissimulation. Sans cause connue, ta désobéissance se change en une obstination dure, inintelligente, et si honteuse qu'elle ne vaut pas la colère dont je tremble encore; si elle a une cause, tu me l'as cachée. Elle en a une, j'engagerais ma tête au défi. Que me parles-tu de l'ennui que tu crains d'éprouver à Paris? Mensonge! ce n'est pas cela. Je sais, moi, ce qui t'attache à Fro-mainville.

Bergeronnette ne découvrait pas son visage.

— Causons comme deux amies. Veux-tu? Ne nous cachons rien; c'est le mieux pour s'entendre. Je parlerai d'abord pour toi si tu as

peur de commencer. Je te devinerai ; j'essayerai de te deviner, à condition cependant que tu ne m'abandonneras pas en chemin. Mon idée est que tu n'as tant d'éloignement pour le simple séjour d'un an à Paris que parce que tu as des raisons de ton âge et dont tu me fais un mystère.

Par son mouchoir, dont les palpitations s'arrêtèrent, Bergeronnette fournit à M<sup>me</sup> Dalzonne l'occasion de remarquer qu'elle était attentivement écoutée.

La voix de celle-ci s'adoucit alors, ou plutôt elle s'aiguisa. Fine, glissante, souple, elle chercha à pénétrer davantage.

— Que ne me confiais-tu tout de suite, reprit-elle, ce grand motif qui te lie ici ? Puisque je l'ai trouvé, dis-le.

— Que je dise quoi ?

— Est-ce qu'entre tous les jeunes gens qui vont chez ton père ou que tu rencontres chez ta tante, tu n'en as pas distingué un ? ne regretterais-tu pas de ne plus le voir en quittant Fromainville ? Le mal n'est pas grand à cela. Pour ton repos j'eusse souhaité en toi moins de précocité dans une première affection, toujours pleine d'exigences, et tu l'éprouves toi-même aux contrariétés dont tu es agitée ; mais il n'y

a plus à revenir sur ce qui s'est fait sans le conseil de personne ; je ne te blâme pas. Est-ce que tout le monde n'a pas eu ton âge ? Je te comprends parce que je suis franche, et je t'excuse tout en te reprochant un peu d'avoir manqué de confiance avec moi. Le reproche ne se renouvellera plus ; j'ai trop bonne opinion de ta sincérité. Aussi n'abuserai-je pas, mon amie, de l'avantage que j'ai pris sur ton injuste circonspection, pour t'adresser quelques questions qu'aurait mérité de subir une personne moins loyale que toi. Je n'aurais pas hésité à lui demander si le jeune homme aimé convenait sous les rapports de l'âge, de la position, de la famille : je ne t'interrogerai point là-dessus ; car, si tu te taisais, c'est que tu ne voudrais pas mentir.

— Ah ! non, je ne voudrais pas mentir !

— J'en étais sûre, mon amie. Je te connais bien : tu ne me réponds pas parce qu'il y a déjà de la douleur dans ton amour.

— Une affreuse douleur !

— Pauvre Bergeronnette ! Parle, parle-moi ! allége ton cœur ! parle-moi ! Qui aimes-tu ? quel est cet homme ?

— Et quel est celui de la chambre bleue ? répondit Bergeronnette qui ne cachait plus son visage.

C'était à M<sup>me</sup> Dalzonne à demeurer interdite.

— Oui, quel est celui de la chambre bleue ?

— Tu ne m'as pas répondu, Bergeronnette.

— Je répondrai après vous.

Il n'y avait ni de l'audace ni de la colère dans l'accent de Bergeronnette, mais de la détermination.

— Quel rapport vois-tu, reprit M<sup>me</sup> Dalzonne dont le calme s'évanouissait en posant le pied au bord de cet abîme de questions, quel rapport y a-t-il entre l'homme dont je ne te demande plus même de savoir le nom et la chambre bleue ?

— Je ne le sais pas ; dites-moi seulement quel est cet homme.

La question était nettement posée, la voix brève.

— Si je ne le savais pas...

— Vous le savez ! et, je le répète, je ne vous dirai le nom de l'un que quand vous m'aurez appris le nom de l'autre.

— C'est donc une condition que tu me poses ? demanda M<sup>me</sup> Dalzonne sous sa décoloration.

— Je veux connaître le nom de cet homme, reedit Bergeronnette peu soucieuse d'entrer dans l'argumentation autrement que par la ligne inflexible de son idée.

— Pourquoi ? insista M<sup>me</sup> Dalzonne, ne s'apercevant pas qu'elle tombait malgré elle sous le joug d'une voix plus impérieuse que la sienne.

— Pourquoi, demandez-vous ? Parce que je n'ai jamais pu sans rougir, sans mourir de honte écouter les paroles aimantes de l'homme dont vous me demandez le nom. J'ignorais au commencement la cause de ma confusion : d'autres me l'ont dévoilée. J'ai vécu vite ; mon intelligence s'est agrandie par le malheur ; j'ai tout su. Vous m'avez déshonorée, c'est le mot ; oui, déshonorée ! je suis déshonorée par vous ! On m'a engagée à vivre : j'ai obéi ; mais quels tourments que ma vie ! quel désespoir ! Avilie dans toute l'innocence de mon âme, ma main se glace, ma vue se détourne quand la main de celui que j'aime m'effleure et quand son regard s'attache sur moi. Je n'ai que des remords à lui offrir en échange de douces protestations, de graves promesses. Ma position est fautive, elle est affreuse, car je ne l'ai pas méritée. Il vient toujours plein d'espérances et il s'en va désolé ; je lui suis une dure énigme. Il est convaincu que je l'aime autant qu'il m'aime, et il ne comprend pas mes souffrantes réserves, mes réticences trahies par mes soupirs. Que pense-t-il de moi ? Ainsi, pour

une faute que je n'ai pas commise, je fais le malheur de celui dont je chéris la vie, la bonté, la tendresse, l'estime. A la fin il se lassera de ce mystère, c'est ma crainte; et je le perdrai parce que je n'aurai pas parlé! Est-ce que ces choses-là se disent? me demanderez-vous encore pourquoi je tiens à savoir le nom de l'homme qui m'a mise où je suis, celui par qui je ne serai jamais qu'une fille avilie ou qu'une femme menteuse, heureuse peut-être, infâme à coup sûr?

— S'il était mort...

— Il ne l'est pas. Comme vous avez peu de pitié! ajouta Bergeronnette. Vous m'êtes moins d'hésitation, savez-vous? quand vous résolûtes de me conduire dans la chambre bleue pendant la nuit, et quand vous fermâtes la porte sur moi! Et pourquoi cela? que vous avais-je fait? Je suis votre enfant, me dites-vous encore; toujours ce nom sur vos lèvres! Est-ce que les mères ont l'habitude d'agir ainsi avec leurs filles? Oh! je ne l'oublierai jamais, vous m'avez déshabillée vous-même, vous m'avez prise par la main; vous trembliez, vous soupiriez, vous frémisiez, c'est vrai, mais vous étiez donc folle? Vous étiez horriblement pâle, vous me faisiez peur, vous étiez... vous étiez comme dans ce

moment. Est-ce que ma mère vous aurait fait tort en quelque chose ? Et moi qui ne savais rien !... Tenez, je ne vous le pardonnerai jamais, jamais ! Combien cet homme vous a-t-il donné d'argent pour cela ?

Ce dernier mot était un soufflet et une malediction. M<sup>me</sup> Dalzonne glissa du canapé sur le tapis ; elle n'eut que les genoux de Bergeronnette pour s'appuyer.

— A quoi te servirait maintenant ce nom ? murmura-t-elle. Le mal en serait-il moins consommé ? Ignore-le toujours !... Tu ne m'as pas épargnée !... Savais-je ce que je faisais ?... Oui, j'étais folle ! j'étais ivre ! ma raison n'y fut pour rien. S'il fallait traverser une plaine de feu pour aller chercher la réparation qui t'est due, je la traverserais... Comme tu m'as parlé ! comme tu me regardes ! Pardonne-moi ce que je vais te dire, mais si une dot de cent mille francs effaçait un jour cette tache, tu l'aurais, tu aurais davantage !

— Vous m'avez donc vendue ? répéta impitoyablement Bergeronnette.

— Ne dis pas cela !... Mais je le mérite ! c'est vrai.

— Je ne veux rien. Ce nom seulement !

— Eh bien, je promets de te le dire.

— Quand ? dites-moi quand , car je me méfie de vous. Pour celui de l'homme qui m'aime, vous ne le saurez pas , je vous en préviens , moi qui ne mens pas. Quand ? répondez-moi !

— Ton mal n'a qu'un remède , répliqua M<sup>me</sup> Dalzonne au bout de ses forces , mais évitant encore de répondre, un seul ! et c'est le temps.

— Vous savez aussi cela sans qu'on vous l'ait dit ! Vos yeux vous l'ont appris ; ma pâleur, le changement de mes traits ont levé tous vos doutes. Comptiez-vous aussi sur cela ? Ah ! vous y comptiez !

M<sup>me</sup> Dalzonne baissa encore une fois la tête.

— Voyons , continua Bergeronnette avec la même rapidité, dans combien de temps me promettez-vous de me nommer l'homme à qui vous m'avez livrée ?

— Ne te l'ai-je pas fait comprendre, toi qui me traites si indignement ? Le jour où ton malheur ne sera plus qu'un souvenir, le jour enfin où tu auras été mère , je prononcerai ce nom tout bas.

— Vous ne me le direz pas ! car je vous connais maintenant. Pourquoi ce délai ? pourquoi me condamner à attendre six mois ?

— Il le faut.



— Mais vous mettez donc des conditions à toutes les réparations ? Dans votre repentir, s'il était sincère, ne devriez-vous pas être heureuse des occasions qui vous sont offertes d'être un peu juste après vous être montrée si coupable ? A votre place, plus que je n'ai rougi de ma honte je rougirais de tant balancer à dire à une malheureuse fille abusée le nom de celui qui lui a volé dans l'ombre sa réputation et son bonheur.

— Mais je ne refuse pas de le nommer. Attends, t'ai-je dit, attends encore un peu.

— Que j'attende que je sois mère, n'est-ce pas, allez-vous me répéter ! Eh bien ! soyez confondue dans votre maudite joie : je ne serai pas mère !

M<sup>me</sup> Dalzonne crut avoir mal entendu ; c'est ce qu'exprimaient son regard fixe, sa figure béante.

— Non ! je ne serai pas mère, car je ne le suis pas.

L'étonnement avait fait lever M<sup>me</sup> Dalzonne ; elle avait compris.

— Oui, regardez-moi bien ! La pâleur est encore sur mon visage, mais la honte n'est plus en moi.

Quelle sombre terreur, mêlé à un découragement

ment profond, s'empara de M<sup>me</sup> Dalzonne quand elle eut la persuasion d'avoir parfaitement saisi le sens des paroles de Bergeronnette ! qui continua ainsi :

— J'ai bu un poison froid qui rend l'honneur. J'ai souffert, j'ai souffert avec délices ! Pendant quelques heures d'angoisses je me suis traînée jusqu'aux pieds de la mort ; j'en suis revenue, et me voilà. Oh ! grâces vous soient rendues, mon Dieu, qui n'avez exigé de moi que ces tortures de quelques heures, si peu comparables aux souffrances que j'ai endurées depuis le moment où j'ai connu l'état dans lequel m'avait jetée celle qui m'appelait son enfant ! Oui, grâces vous soient rendues, à vous aussi, qui, après Dieu, serez toujours ma reconnaissance et ma vénération !

— Calveyrac ! as-tu dit ? C'est lui, c'est le docteur Calveyrac qui t'a empoisonnée !

— Qui m'a sauvée !... Mais mon Dieu ! qu'ai je dit ? J'avais juré de ne jamais faire connaître que c'était lui qui m'avait délivrée de ma honte. Le cri de ma reconnaissance m'aura trahie. On le tuerait, m'a-t-il dit, si l'on savait cela.

— Sors ! laisse-moi ! sors ! cria M<sup>me</sup> Dalzonne sous le coup de tant de surprises, de la dernière surtout, la plus foudroyante.

— Oh ! jurez-moi de ne jamais révéler ni ce fait ni le nom du docteur, madame !

— Laisse-moi seule, te dis-je !

— Prenez garde, madame ! prenez garde ! Si vous parlez, je dirai, moi, que c'est vous qui m'avez conseillé ce moyen. Pour le sauver je vous ferais condamner, vous !

— Sors ! dit une dernière fois M<sup>me</sup> Dalzonne, qui tira violemment le cordon de la sonnette dès que Bergeronnette-cinq-heures fut partie.

## XXXV

C'est le docteur Calveyrac que M<sup>me</sup> Dalzonne fait demander chez elle à l'instant même.

Dans le court intervalle d'attente elle ne songea à se remettre ni de la confusion de ses idées ni du bouleversement de ses traits. Le regard avec lequel elle avait accompagné Bergeronnette-cinq-heures resta fixé à la porte pour la voir se rouvrir.

Calveyrac entra. Prompt à descendre, il avait encore sa robe de chambre en soie bleue et ses

pantoufles de travail. M<sup>me</sup> Dalzonne n'entendit pas une seule syllabe des excuses qu'il bégaya pour expliquer le négligé de sa toilette. Il était là : c'était suffisant.

Essoufflée comme après une longue course, elle lui dit d'une voix hachée :

— Si je ne me trompe, monsieur Calveyrac, je ne vous ai accueilli chez moi qu'à titre de médecin de l'établissement.

Le mot *accueilli* était dur : M<sup>me</sup> Dalzonne chercha à le remplacer aussitôt par un terme plus convenable. Calveyrac la retint par un signe qui la dispensait d'une rectification ; elle continua :

— Mais rien que comme médecin. Vous avez des appointements pour remplir votre charge, de même que chacun ici a les siens. Je ne crois pas que personne, dans aucune occasion, ait empiété sur vos droits ; moi-même, la première, je les respecte ; je trouverais singulier qu'on contrevînt à vos avis : pourquoi donc vous mêler de certaines affaires où vos conseils n'étaient nullement nécessaires ?

— Il y a entre nous une erreur, répondit Calveyrac surpris de ce début.

— Il n'y a pas d'erreur, monsieur Calveyrac.

— Puisque vous le jugez ainsi, madame...

Bondissant sur chacune de ses récriminations avant de s'arrêter à la principale, M<sup>me</sup> Dalzonne, d'un visage contracté par le dédain, reprit :

— Je commence à comprendre les abus qui se commettent dans votre profession, toute respectable et digne que le monde la juge. Le monde ne vous connaît pas. Vous êtes plus que le frère de la sœur, plus que le mari de la femme, plus que le confesseur de la pénitente. Je n'y avais jamais autant pensé qu'aujourd'hui. D'où vous vient ce droit? qui est sûr que vous n'en abusez pas? Disposer de l'honneur des femmes qui vous disent, et à l'exclusion de tous, leurs passions par leurs fautes, quelle puissance! Par monsieur Hourdon j'avais appris combien les médecins livrent sans crainte, en nous dégradant, les secrets de nos corps et de nos âmes, quand ni la religion ni le respect humain ne retiennent leur langue; mais je croyais le docteur Hourdon une exception: il est la règle. De plus jeunes, de plus habiles vont encore plus loin sous les apparences d'une réserve au piège de laquelle on se prend: ils agissent; ils ne révèlent pas, ils font. La licence cynique des vieux n'est que l'histoire des actions commises par les jeunes. Oui, vous êtes la tyrannie

la plus hypocrite que la société ait à redouter ! vous faites naître, vous faites vivre, vous faites mourir ; et l'on ne sait pas en vérité pourquoi vous êtes bons quand la fantaisie vous vient de l'être ; car la plupart d'entre vous ne croient à rien, à aucune idée future. On sait encore moins pourquoi vous n'êtes pas toujours corrupteurs des femmes, spoliateurs des familles, car vous marchez dans l'impunité absolue ; il faut un hasard extraordinaire pour qu'on vous soupçonne, un hasard presque impossible pour qu'on vous accuse. Un de ces hasards m'a favorisée d'une découverte singulière et qui vous touche de près, monsieur Ca veyrac !

— Moi !

— Vous.

— Parlez vite, madame, car mon amour-propre souffre étrangement à vous entendre.

— Je ne prétends pas dire, reprit M<sup>me</sup> Dalzonne, que vous soyez un de ces médecins débauchés qui touchent cinq francs par visite pour fasciner les jeunes femmes : vous vous observez davantage. Vous vous souviendriez et de la dignité de votre mission, bien, comme je vous l'ai dit, qu'elle me soit démontrée assez fragile, et de votre estime personnelle, parce que vous avez été soldat avant d'être docteur,

au moment de compromettre une de nos jeunes fermières , vous eût-elle autorisé par son désespoir à rejeter sur elle la première pensée d'une faute.

Quelque épaisse que soit l'obscurité d'un souterrain , on finit , quand on a assez regardé autour de soi , par s'aventurer et marcher. Calveyrac fut poussé à répondre à M<sup>me</sup> Dalzonne :

— Ces attaques générales contre ma profession renferment-elles de l'intention de m'accuser individuellement d'un abus dont , à mon insu , je serais coupable ? Je vous abandonne la profession , et vous prie de m'éclaircir une question à laquelle je suis intéressé. Le mot de *séduction* a paru jaillir de votre colère : serait-ce d'une séduction que vous m'accuseriez ? Je suis dans l'âge où l'on se trompe , continua Calveyrac douloureusement peiné , mais depuis longtemps j'ai passé l'âge où l'on trompe. Peut-être auriez-vous raison de dédaigner le sang-froid que j'oppose à votre emportement si vous n'étiez convaincue au fond qu'un malentendu , qu'un faux rapport a seul attiré sur moi une accusation aussi grave que celle dont je pressens la portée.

— J'ai vu ce que je dis ; Bergeronnette sort d'ici à l'instant.

— Bergeronnette !



— Oui, Bergeronnette !

Pendant quelques minutes Calveyrac et madame Dalzonne se transpercèrent de leurs regards. De peur de livrer passage à leurs pensées ils retinrent leur respiration. Le pressentiment du docteur lui glaça le visage ; il eut comme du vent dans les cheveux. Point de colère, point de sentiments déguisés, pas même l'étonnement sur la figure du docteur, à côté de la figure volcanisée de M<sup>me</sup> Dalzonne, mais l'imbécillité de la peur.

— Vos traits me disent que vous m'avez enfin comprise. Vous plaisantiez en feignant de croire que je vous accusais de séduction ; vous êtes trop honnête homme pour séduire : vous faites mieux, vous tuez. Bergeronnette sort d'ici, vous dis-je : elle a parlé, je sais tout. Quelle odieuse action ! Et vous avez cru que cette jeune fille laisserait mourir dans son sein son secret avec son enfant ! Où voyageait donc ce bon sens exquis dont on vous loue ? Vous avez joué votre vie sur une feuille de rose ! Étrange confiance ! ne pas supposer que la première personne un peu adroite qui ferait assise cette jeune fille sur ses genoux, qui l'interrogerait avec intérêt, parviendrait sans peine à lui aspirer jusqu'à la dernière pensée ! Votre

crime est grand, mais votre imprudence le surpasse.

— Je ne nierai point, répondit Calveyrac à voix basse, l'effroi dont je suis frappé en ce moment. Ce n'est pas l'effroi de la mort, ce n'est point celui-là : je m'y suis habitué sur les champs de bataille ; mais le spectacle de l'échafaud m'épouvante, je l'avoue. J'y monterai cependant, sinon avec la fermeté de qui le brave, mais avec la résignation de l'homme qui ne croit pas l'avoir mérité. La loi me condamne, la loi me déshonore, la loi me décapite ; mais la science, cette autre loi à laquelle j'obéis aussi, que j'ai consultée à l'heure suprême de l'exécution, cette loi m'absout, et ne me reproche tout au plus que d'avoir décidé un problème difficile en faveur du cri de ma conscience ; car l'homme, ses larmes, sa pitié, sa tendresse ont fait complice le savant. Il fallait choisir : donner la mort à une jeune fille désolée qui avait déjà un pied engagé dans le suicide, une jeune fille belle, pleine de vie et d'avenir, ou à un être douteux dont la mort ne serait ni un vide dans la création ni une douleur pour personne. J'ai choisi : j'ai tué le fruit pour sauver l'arbre ; j'ai dit à la jeune fille de vivre, me chargeant tout seul du crime selon la

loi. Qu'elle m'appelle à son tribunal : je m'y présenterai sans remords ; j'attends qu'on me dénonce. Seulement mon cœur saigne, je ne vous le cache pas, madame, à penser à ceux qui accepteront ce ministère qui les ternira, non pas à mes yeux, si pleins de choses plus étonnantes encore, mais dans l'opinion du monde. D'avance je prends en pitié leur zèle, dont je voudrais deviner la cause pour le rendre moins déshonorant pour eux.

— Moi vous dénoncer !

Madame Dalzonne cacha son visage dans ses mains, et ses pleurs furent à travers ses doigts.

— Moi vous dénoncer ! voilà où nous en sommes venus tous deux, monsieur Calveyrac. Si bons, si vrais amis, dévoués à toute heure l'un pour l'autre autrefois, nous nous haïssons maintenant ! Moi vous dénoncer !

— Moi vous haïr ! jamais ! J'ai pu vous plaindre, ne pas vous comprendre, comme en ce moment où quelque grande infortune vous a changée, vous a aigrie contre moi, vous a rendue injuste envers un vieil ami tout de feu pour vos intérêts, madame ; mais vous haïr !... Que me feriez-vous pour que ce sentiment prit place dans ma pensée ? Une femme comme vous a tourmenté ma vie au delà des forces

données à tout homme de mon âge : je ne l'ai pas haïe.

— Moi vous dénoncer, docteur !

— Cette femme m'a repoussé de son indifférence ; elle ne m'a pas même remarqué quand je la couvais de mon regard, de mon souffle, de ma vie ramassée autour d'elle ; pour elle j'ai souffert de la jalousie des vieillards et de la passion des jeunes gens , sans avoir ni l'espérance des jeunes gens ni l'illusion des vieillards : je ne l'ai pas haïe ! Sa légèreté m'a fait sentir, dans de douloureuses confidences où elle ne voulait pas m'écouter , ma décrépitude précoce et la vanité de mes ambitions, m'avalissant, me dépréciant comme si elle m'avait compris ; et je ne l'ai point haïe.

— Moi vous dénoncer, docteur !

— Cette femme a fait plus : elle m'a amené un jour mon rival , son amant , qui se mourait ; elle m'en a confié la guérison , elle m'a remis la vie de ce rival , vie sur laquelle je n'avais pas même à souffler pour l'éteindre ; et cette femme je ne l'ai pas haïe, je l'ai aimée.

— Moi vous dénoncer, docteur ! répéta M<sup>me</sup> Dalzonne indignée , agitée comme ces vastes mers qui ont sous elles trois courants opposés. Sa colère contre le docteur n'était pas éva-

nouie , mais au-dessus de sa colère dominait le souvenir de sa reconnaissance pour Calveyrac, et au-dessus de tout planait son caractère d'honnête femme, vertu puissante sur une passion terrible. En frappant elle avait pitié, en maudissant elle pardonnait ; elle eût dénoncé le docteur, mais, le jour du supplice arrivé, elle aurait posé sa propre tête sous le couteau, pauvre tête dérangée, rouage délicat d'une pendule mis en désordre par un atome égaré.

— Je vous aime bien , moi aussi , docteur, continua M<sup>me</sup> Dalzonne, mais que je suis à plaindre de n'avoir pas d'excuses pour vous pardonner le mal que vous me faites ! On ne m'en a jamais tant causé ; mon plus mortel ennemi ne m'eût pas si horriblement blessée dans mes espérances ; vous m'avez tuée !

— Je crois toujours, madame, malgré la clarté qui s'est enfin étendue sur le triste sujet de notre entretien, que quelques parties en sont restées dans l'ombre, où nous n'avons plus à craindre d'aller les relever. Vous m'avez accusé sans ménagement, je vous interrogerai avec franchise. En dehors de la protection maternelle que vous accordez à Bergeronnette, quel motif d'intérêt si grand avez-vous à ce que ce qui est arrivé n'eût pas eu lieu ? Quand la fille de Ber-

gerin me bénit de l'avoir délivrée du fardeau de son déshonneur, rejeté dans le néant, je ne m'explique pas pourquoi vous vous plaindriez d'un événement qui la fait pure et libre. Cette enfant n'est pas la vôtre, et quand elle serait la vôtre...

— Docteur, interrompit brusquement M<sup>me</sup> Dalzonne, je suis changée, vous l'avez remarqué; vous me l'avez dit, je suis aigrie, je suis malheureuse, mes idées ont perdu leur cours, mon langage m'étonne. Encore un effort sur moi-même! car je ne me pardonne pas, moi non plus. Approchez-vous, écoutez-moi; je ne parlerai jamais trop bas. Savez-vous quel est le père de cet enfant que vous avez tué dans Bergeronnette?

— Oui, je le sais.

La voix du docteur et celle de M<sup>me</sup> Dalzonne n'étaient plus que deux souffles pleins de curiosité et de terreur.

— Vous le savez!

— Oui.

— Qui vous l'a fait connaître?

— Qui? mais... Bergeronnette.

— Prenez garde, docteur! cela n'est pas possible.

— C'est Bergeronnette, je vous assure.

— Votre assurance m'épouvante ! C'est une affreuse invention ! Bergeronnette n'a pas pu vous dire cela, car Bergeronnette ne le sait pas.

— Quoi ! s'écria le docteur, Bergeronnette ne connaîtrait pas le nom de celui !... Et qui le saura ?

— Ce n'est pas elle, je vous le répète. Mais enfin, demanda M<sup>me</sup> Dalzonne terrifiée autant que le docteur Calveyrac, quel homme vous a-t-elle nommé ?

— Je ne puis dire son nom.

— Dites-le, car c'est un mensonge.

— Mais cet homme, je le connais, madame ; je le vois souvent.

— Nommez-le.

— Son caractère sacré m'empêche...

— Je vous disais bien que vous vous trompiez.

— Ce n'est donc pas l'abbé Vincent ?

— C'est Abel ! je vous le nomme.

— Abel ! Abel ! J'avais cru, sur quelques mots obscurs échappés à Bergeronnette, que l'abbé Vincent... Mais il est vrai... Je me souviens qu'elle ne l'a pas nommé.

— Le pouvait-elle ?

— Abel ! reprit le docteur, Abel !

Calveyrac semblait sortir du tombeau.

— Voilà votre œuvre, docteur ! Cet enfant à naître était celui d'Abel ; c'était sa plus lointaine espérance, mais c'était sa plus certaine ; c'était le consolateur qu'il avait vu en rêve et dont il n'avait parlé qu'à moi , celui qu'il entrevoyait dans tous les innocents visages d'enfants étalés devant son regard dans nos promenades solitaires, le messie de la longue servitude de son esprit malade. Savez-vous le remède infailible demandé par ce mal où votre science s'est si souvent brisée en éclats et dont elle n'a pas encore triomphé ? C'était un enfant. Sa tranquillité, sa joie, sa félicité lui seraient venues de cette tranquillité candide, de cette félicité angélique. Vous lui avez fermé le ciel !

Tout était frappé de stupeur dans Calveyrac, l'homme, le philosophe, le médecin.

— Oui, cet enfant eût rendu la force à ses organes, une lumière sûre à sa pensée. Il le désirait comme on désire l'air lorsqu'on étouffe. « Un enfant, me disait-il, et je serai sauvé ! j'aurai un devoir, mille devoirs à remplir ; je ne penserai qu'à mon enfant. Ma vie, je le sens, est à ce prix. » Il eut cet enfant.

— Mais alors c'est vous, interrompit le docteur, c'est vous qui avez, par je ne sais quels moyens dont la subtilité m'effraye, dont la har-



diesse m'éblouit, et dont le dévouement, ajouta bien bas le docteur, me laisse presque incrédule, c'est vous qui avez uni dans l'ombre Abel et Bergeronnette !

— C'est moi !

La tête de M<sup>me</sup> Dalzonne s'inclina et resta appuyée sur l'épaule de Calveyrac. Tout ce qu'il y a d'amour, de pitié, de regret et d'amertume sur la terre était dans son regard élevé jusqu'au visage du docteur.

— Ah ! comme il faut aimer ! dit Calveyrac sur le front foudroyé de M<sup>me</sup> Dalzonne.

— Dieu seul sait ce que j'ai souffert ! Pour lui j'ai passé deux nuits comme les damnés n'en ont pas l'idée : j'étais à la porte !...

— Comme il faut aimer ! murmurait le docteur.

— Pour lui j'ai pris ma filleule dans mes bras, celle dont j'avais promis devant Dieu d'être l'appui à travers la vie, et je l'ai enfermée sans lumière dans la chambre d'Abel ! Docteur, je doute quelquefois qu'on meure puisque je ne suis pas morte.

— Comme il faut aimer !

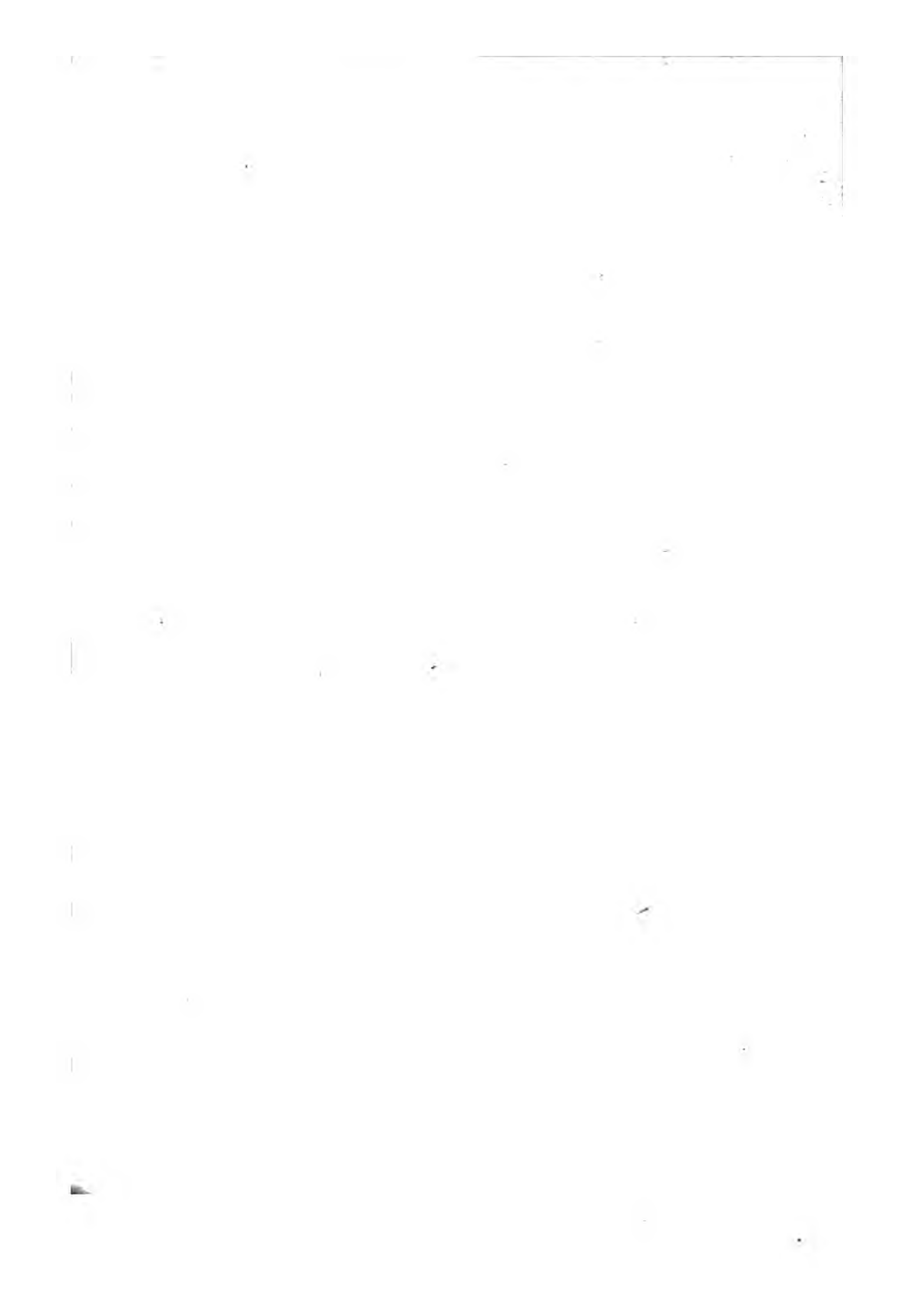
— Vous pleurez', docteur ! Oh ! mon Dieu, pardon ! je m'étais oubliée, j'oubliais... Mais vous voyez, docteur', que je ne puis pas vous

aimer, vous ! Je suis franche : j'en aime un autre, je vous le dis. Ne vous étonnez plus si je vous ai accablé tantôt de ma colère : n'avez-vous pas brisé le seul fil auquel l'existence d'Abel pût se rattacher ? L'anéantissement de cet enfant est sa mort ! Un jour je le lui aurais porté et le lui aurais mis sur les genoux : il m'aurait remerciée, et je serais morte à ses pieds en le regardant. C'est lui qui mourra maintenant !

Brisés l'un par l'autre, M<sup>me</sup> Dalzonne et Calveyrac fondirent leurs douleurs dans une même douleur. Ils étaient beaux, ils étaient sublimes dans l'immense repentir de leurs fautes et dans leur immense affliction. Par leur front abattu, leur recueillement tremblant, leur regard voilé, ils ressemblaient à ces figurations pieuses et coupables qui s'agenouillèrent dans l'ombre au pied de l'arbre de la croix le jour où le Christ fut crucifié.

Le cœur de M<sup>me</sup> Dalzonne s'ouvrit enfin, et il en sortit ces paroles :

— J'avais commis une grande faute, mon Dieu ! vous n'avez pas voulu qu'elle portât ses fruits. C'était un crime : un autre crime l'a effacé. Docteur, je vous pardonne. Dieu, me pardonnez-vous ? je l'aime tant !



## XXXVI



**Malgré ses afflications personnelles , Calveyrac poursuivait toujours la cure si difficile de la maladie d'Abel , dont la période de décroissance était arrivée , sans qu'il fût permis cependant d'espérer une guérison complète dans un temps assignable. Et malheureusement le mal ne serait vaincu qu'autant qu'il n'en subsisterait plus le moindre germe ; sans ce résultat , désespérant pour la science , point de triomphe à revendiquer. Toutes les hautes entreprises de la pensée**

ont un dernier écueil où elles naufragent après avoir échappé à de plus grands périls. Ce point imperceptible, qui défie les efforts ordinaires, est celui qui sépare dans les arts le peintre de talent et le peintre de génie, le musicien qui n'est qu'habile et Mozart. Il vous attend en vue du port, vous laisse approcher de ses brisants, et vous arrête pour l'éternité. Ce point, c'est la difficulté condensée en diamant.

Mais Calveyrac ne consentait pas à mourir sous le découragement; il avait trop gravi d'aspérités pour renoncer d'arriver au sommet. S'il s'arrêtait au milieu des ténèbres, la halte était courte. L'ancien soldat se faisait bon courage; il se redressait et reprenait sa marche au commandement de la science, qui, du reste, ne connaîtrait jamais ni le retentissement du succès s'il était promis, ni celui de la défaite, car elle n'aurait pas été sans triomphantes difficultés. Point d'Institut ouvert pour Calveyrac, point de fauteuil à l'Académie pour payer cet homme aussi savant que Louyer Villermé. Quel souffle d'ambition l'animait donc? Quel espoir, quelle récompense? la science, rien que la science, cette religion nouvelle sans dieu, sans temple, sans autel, fausse religion peut-être, mais admirable comme si elle était vraie, par

son désintéressement , par ses sacrifices , par son dévouement. Elle descend dans les entrailles de la terre où l'air manque , elle se précipite au fond des mers , elle se laisse tomber dans le ciel ; pour surprendre un gaz inconnu qui sera un poison elle vivra au milieu des poisons ; pour fondre une pierre elle veillera des années auprès d'une lampe , elle aspirera des flammes , elle maniera du feu ; et ses adeptes auront son courage avec son abnégation sous tous les climats. Aussi sont-ils tous frères sur la terre , qui est leur royaume ; fraternité de rois , car chacun d'eux est roi d'une portion de l'univers et a sous sa domination soit les oiseaux , soit les abeilles , soit les poissons , soit les arbres , soit le corps , soit la pensée , soit la forme , soit la couleur ; celui-ci est le roi Berzélius , celui-ci est le roi Geoffroy-Saint-Hilaire , et celui-là , comme la muse du Tasse , a pour couronne une immortelle étoile et se nomme Arago.

Le rival de tant de grands hommes eût été peut-être Calveyrac si le sort l'eût placé sur une autre voie au lieu de le laisser sous le parvis du temple ; car la science a aussi ses enfants abandonnés. Il n'en avait pas été ainsi , et Calveyrac n'en avait gémi quelquefois que quand la pensée lui était venue qu'il aurait sans doute mérité

l'attention de M<sup>me</sup> Dalzonne s'il avait entouré sa vie de l'auréole de la célébrité. Espérance déçue comme tant d'autres chez lui : il avait vécu sans fortune , il mourrait sans renommée. La célébrité ne va pas chercher les gens derrière les murs d'une maison de santé.

Une seule fois, la dernière peut-être , un vif éclair d'ambition avait passé sur son existence : c'est la nuit où il avait tenu sous son regard , au bruit du vent de la forêt de Saint-Germain , Abel et sa redoutable maladie. Il comprit dans ce moment le monstrueux trésor qu'il possédait, il mesura la longue et glorieuse échelle de difficultés qui le mènerait au sommet d'une incomparable illustration s'il réussissait dans sa téméraire entreprise. Ce rêve ne fut qu'un rêve ; par le poids de l'habitude il s'affaissa tout simplement sur son devoir , et il réduisit les luttes gigantesques d'une conquête aux proportions mesquines d'une tâche ordinaire. Calveyrac eût obtenu des larmes d'admiration de celui qui l'eût suivi dans ce travail de guérison médité dans l'ombre , agrandi par la solitude , exécuté sans livres , sans conseils , la nuit , aux dépens de son sommeil et quelquefois de sa santé.

Dès le premier jour où Abel fut remis à ses soins il creusa dans ce jeune homme comme

dans un terrain bouleversé par un volcan. Aucune partie n'échappa à l'examen ; il s'empara de l'homme physique et de l'homme moral afin d'avoir raison de l'un par l'autre. Sur la chair il étudia les phénomènes de la douleur qu'on soigne avec la médecine ; sous la chair il s'infiltra par mille rameaux jusqu'à l'intelligence , qu'on ne guérit pas seulement avec la médecine mais aussi avec l'intelligence. Double étude, double agression. L'oreille penchée sur le corps et sur l'âme d'Abel , il écouta son souffle et sa pensée , afin de saisir les instants d'harmonie et les vibrations discordantes ; il s'assit à la limite placée entre ce qui sent et ce qui raisonne. De là il vit dedans et dehors , aller et venir. Il se fit le cerveau et le cœur de ce jeune homme ; par la science il se fit enfin son dieu ; et , à son insu , Abel fut , se mut et vécut dans Calveyrac.

Grande et minutieuse , immense et réduite , élevée et triviale , cette étude réclama toutes les ressources de Calveyrac ; il lut dans les mouvements ambulatoires du malade les oscillations de ses idées. Étourdie , fausse , irrégulière , cette marche lui révéla des intentions bizarres , des découragements foudroyants , des espérances forcées ; car les pas de l'homme sont le



compas de ses pensées. Sans interroger Abel il devinait le milieu de son esprit en comparant ces mouvements entre eux. De jour en jour il eut la progression du mal, celle du mieux; il pressentit les retours et les rechutes; par le nombre répété d'observations il acquit des certitudes éprouvées. Ce fut à l'aide de l'une de ces remarques qu'il découvrit un jour, au milieu de la forêt de Saint-Germain, qu'Abel, monté sur un cheval irrégulièrement guidé, avait conçu le projet de quitter les étriers et de se laisser tomber.

Des mouvements du corps pendant la marche il passa aux actions; il en apprécia avec la même sagacité la suite et la moralité. Tout se tient : si l'idée fait marcher, c'est aussi l'idée qui fait ployer les nerfs des bras et jouer le clavier des doigts. A la manière dont Abel lui serrait la main, agitait une canne, ouvrait une porte, prenait un siège, il jugeait de la netteté de son jugement.

Il analysait également la part de sensibilité qu'Abel, aux prises avec les scènes de la vie privée, accordait à chaque objet. Surexcitée, au début de la cure, par le bruit le plus simple, par la conversation la plus indifférente, par le vent dans les arbres, par l'eau sur les cailloux,

son attention s'était aguerrie peu à peu et pour ainsi dire blasée. Dès qu'un léger froncement aux lèvres annonçait la perturbation intérieure, Calveyrac la conjurait en déplaçant le sujet qui l'avait produite. Alerté comme un maître d'armes, il détournait le coup sans affectation et remettait l'élève en ligne ; son art tenait de la divination. Selon la masse d'électricité éparse dans l'atmosphère, il prévoyait l'état d'Abel ; et alors il savait, à une demi-note près, à quel degré il convenait d'encourager ou d'abattre ses prédispositions ; s'il était prudent de le fatiguer par l'exercice du cheval ou de tourner ses forces mentales vers les combinaisons du jeu. Rarement se trompait-il. Une réussite était aussitôt notée. Les nuances de succès formaient des faits, les faits des preuves ; il avançait.

Dans la comparaison des lettres qu'Abel écrivait il trouvait aussi des conséquences plus ou moins frappantes de l'amélioration de ses idées. Marquant d'abord quatre-vingts pulsations comme son sang, son style s'était aplani, puis apaisé. Il petillait en gouttes brûlantes, en phrases courtes comme des étincelles : il s'arrondit ensuite, prit de l'ampleur, et avec l'ordre et la clarté il eut la majestueuse suffisance du bon sens.

De même qu'il avait examiné sous tous les

angles l'homme éveillé, l'homme en action et guidé par sa volonté propre, il voulut aussi s'enquérir de l'état passif de l'homme livré au sommeil. Le sommeil est une autre vie, qui n'a de la première que le souffle. On marche, on touche, on voit, on goûte, on est à des conditions mystérieuses. Calveyrac monta jusqu'aux nuages de cette mythologie qui, un jour, sera un monde réel, comme la mythologie païenne devint un fait en passant de la poésie à la réalité. Magnifique aberration ou vérité encore à naître, Calveyrac crut démontré pour lui que la nature des rêves, leurs liaisons ou leurs tranchantes dissemblances donnaient la clef, dans beaucoup de cas, de la constitution intellectuelle d'un homme, et faisaient pressentir des menaces plus ou moins éloignées de folie. Il écrivit tous les matins les rêves que son malade avait eus pendant son sommeil de la nuit; sous le prétexte naturel de s'en amuser avec M<sup>lle</sup> de Beaupréau, il en exigeait d'Abel le récit tout au long. Rentré chez lui, il fixait l'extravagance mentale sur le papier; et l'œuvre de rapprochement entre le dernier rêve et les précédents s'opérait. Son jugement en retirait des enseignements dont la science banale des docteurs à la visite ne saura jamais le premier mot.

Alors l'idéologue, le médecin et le penseur se groupaient en lui et formaient un concile formidable.

Les premiers rêves d'Abel avaient été d'une incohérence monstrueuse : la lune descendait vers lui et lui parlait ; il pleuvait du sang de chaque rayon du soleil ; les rivières se mettaient debout et s'élevaient jusqu'au ciel en lames d'acier ; les montagnes se détachaient de leurs bases et volaient à travers l'espace ; les oiseaux prenaient une face humaine et lui riaient aux oreilles ; des hommes sans bouche dansaient en rond autour de lui et parlaient avec leurs yeux ; choses effrayantes, réprouvées, en horreur à la raison. Plus tard la fantasmagorie avait pris un caractère moins épouvantable ; plus tard elle n'était plus qu'un souvenir exagéré des événements de la veille ; plus tard Abel rêva moins. Il eut enfin des rêves sains à mesure que sa raison domptée rentra dans son lit et cessa de gémir hors des digues.

C'est ainsi que Calveyrac s'était assuré du retour d'Abel à la santé et à la raison.

Mais sa tâche n'était qu'en bon chemin. Comme il savait le trajet qu'il avait franchi, il ignorait moins que personne celui qui lui restait à parcourir pour qu'Abel pût reparaître dans le

monde homme nouveau et refait, maître de lui et de ses idées ; pour qu'il fût irrévocablement sauvé enfin. La minute de victoire n'était pas encore arrivée, l'aiguille approchait. Quand elle se poserait sur cette minute solennelle il dirait au malade : Vous êtes libre ; et si Abel venait alors à lui demander : Combien vous dois-je ? il répondrait : Rien.

## XXXVII

En rentrant chez lui encore tout ému de son entrevue avec M<sup>me</sup> Dalzonne , Calveyrac aperçut sur son bureau un pli dont l'adresse lui sembla de la main d'Abel. C'était en effet Abel qui écrivait au docteur.

« MON AMI ,

« Vous exprimâtes un jour à une personne  
« que nous aimons tous deux le désir de passer  
« votre vie dans l'une des îles d'Herblay , sur

« la Seine. Si j'étais le roi de France, à qui cette  
« île appartient, je présume, je la détacherais  
« volontiers de mon domaine pour vous prier  
« de l'accepter. J'ai le regret de ne pas être roi  
« de France, mais j'ai l'avantage de posséder  
« sur l'Arriège, ce beau fleuve dont nous avons  
« souvent parlé dans nos promenades, une île  
« dont la forme a une heureuse analogie avec  
« celle où vous avez rêvé le repos. Je ne me  
« défends pas d'une certaine partialité pour mon  
« pays; cependant je ne crois pas exagérer le  
« charme de cette faible partie de mes domaines  
« en la mettant fort au-dessus de l'île d'Herblay  
« sous le rapport de la fertilité et de l'exposition.  
« On l'appelle, je ne sais en vertu de quelle ori-  
« gine, *l'île du Moine*; elle a en étendue plus  
« d'une demi-lieue d'excellent terrain planté de  
« sapins, de mélèzes et de marronniers. Comme  
« elle est élevée sur le fleuve, il est rare qu'à  
« la fonte des neiges les grandes eaux y causent  
« des dégâts. Elle a plusieurs ports très-com-  
« modes où l'on aborde à la voile par différents  
« vents. Dans l'île du Moine les fruits, les lé-  
« gumes et le blé viennent à merveille. On y  
« connaît peu de mauvaises récoltes; elles y sont  
« presque aussi impossibles qu'en Espagne. Elle  
« produit abondamment des plantes fourragères

« pour les vaches et les chevaux. L'île du Moine  
« n'a qu'un défaut : quelques-uns trouveraient  
« que c'est un avantage : elle n'est pas habitée,  
« quoique très-habitable comme vous voyez.  
« Il n'y a été bâti par mon père que trois mai-  
« sons, l'une pour le garde-chasse, homme assez  
« utile, car le gibier n'y manque pas, l'autre  
« pour un pêcheur que j'ai dégagé depuis long-  
« temps du paiement du fermage ; la troisième,  
« sans être aussi grande que ce qu'on nomme en  
« France un château, est dans des proportions  
« moins simples qu'une maison bourgeoise.  
« Destinée à loger une nombreuse famille ri-  
« che, elle a été construite avec quelque goût.  
« Permettez-moi, mon ami, d'ajouter qu'elle  
« est placée dans le milieu d'un parc dont les  
« deux extrémités laissent apercevoir au fond  
« d'une voûte de verdure le cours de l'Arriège.  
« Autour de cette maison j'ai fait planter par  
« mes jardiniers les belles fleurs du midi de la  
« France et celles d'Espagne qui résistent le  
« mieux à nos nuits plus froides. Ce parterre  
« forme un jardin charmant qui s'étend de la  
« maison à la première bordure du parc ; c'est  
« joli comme les jardins parfumés de Saragosse,  
« que vous avez eu l'occasion d'admirer pen-  
« dant la guerre de la Péninsule. Si le mobilier



« du chateau a vieilli , il a , si je ne me trompe ,  
« un caractère d'austérité auquel on finit par  
« se plaire quand on a pris l'habitude de le voir.  
« A la vérité , je ne me rappelle bien que deux  
« pièces : la galerie de tableaux , fort estimée  
« par mon oncle qui passait pour un amateur  
« difficile , et la bibliothèque , où j'avais peur  
« de me trouver seul quand j'étais enfant , tant  
« elle est assombrie par des armoires pleines  
« de livres.

« Quoique placée entre deux chaînes de pe-  
« tites collines sur le fleuve , l'île du Moine  
« n'est pas au bout du monde : derrière ces col-  
« lines il y a des villages , de petites villes même ,  
« où l'on se procure aisément tout ce dont on  
« a besoin. Ce sont des bourgs industriels où  
« la société est agréable , et avec lesquels on  
« peut établir des relations sûres.

« L'île du Moine est à moi ; je crois vous l'a-  
« voir dit , mon ami , au commencement de  
« cette lettre , dont il est tout simple que je vous  
« explique le but avant de la fermer.

« Je vous prie d'accepter cette propriété ,  
« dont vous ne voudriez pas hériter après ma  
« mort , d'abord parce que la loi vous défend  
« d'être au nombre de mes héritiers , et secon-  
« dement parce que votre amour-propre... Mon

« ami, pardonnez-moi ce mot léger... parce que  
« votre amitié exige que je vive. Les titres ac-  
« compagnent cette lettre; votre nom y est inef-  
« façablement écrit. Vous êtes dès ce moment  
« propriétaire de l'île du Moine sur l'Arriège ,  
« que j'appellerai , maintenant que je puis la  
« louer sans prévention , une des plus magni-  
« fiques propriétés du département.

« Docteur, Dieu soit loué! vous êtes riche ,  
« et très-riche , sans que j'en sois plus pauvre.  
« C'est un des rares jours , aujourd'hui, où je  
« n'ai pas eu besoin de vous pour être con-  
« tent. Il est vrai que c'est à cause de vous que  
« je le suis. N'enviez plus l'île d'Herblay. A vos  
« vieux jours, mon ami, un bon soleil, le soleil  
« du Midi, celui qui a mûri votre belle intelli-  
« gence : à vos vieux jours la tranquillité dé-  
« sirée pendant les époques malheureuses , et  
« vous en avez eu beaucoup, mon ami : vous  
« vous devez cette récompense. Mais pourquoi  
« attendre si tard? Allez, mon ami, quand il  
« vous plaira, prendre possession de votre châ-  
« teau, dans deux ans, dans un an, plus tôt  
« même si madame Dalzonne le permet; car  
« j'ai une prière à vous adresser : c'est de ne  
« quitter notre amie que lorsqu'elle aura trouvé  
« à vous remplacer. Mais ne sera-ce pas trop

« long? J'ai peut-être tort de vous recomman-  
« der une conduite que dans toute circonstance  
« votre bon cœur vous eût conseillé de tenir.

« Quand nous nous reverrons ce soir, mon  
« ami, ne m'apportez aucune mauvaise nou-  
« velle, je vous en supplie au nom de ma santé ;  
« point de réflexions, point d'objections ; elles  
« me rendraient malade, et vous ne le voulez  
« pas.

« Adieu, mon meilleur ami.

« ABEL. »

Il y eut dans Calveyrac un étonnement qui tint de l'extase après la lecture de cette lettre où Abel se montrait si généreux avec tant de simplicité. Ce don était offert avec si peu de préparation qu'il ressemblait à ceux qui échappent de loin en loin aux mains bénies de la Providence : l'homme n'en a pas gâté la pureté par son intervention blessante, et la rosée du bienfait inattendu tombe à sa place comme la pluie du ciel.

Être riche ! avoir plus de dix mille livres de rente, — car le présent d'Abel valait cela ; — être sûr désormais d'une vieilleuse digne et satisfaite ! le docteur n'osait y croire. — Moi riche ! moi, le pauvre médecin de la grande

armée , moi le docteur reçu par charité un peu partout, moi riche tout à coup à mon âge ! et avoir ce que je souhaitais tant , une retraite dans la campagne , au fond de la province , un endroit où j'écrirai tranquillement sur une science que j'aime , un jardin à cultiver le soir, des moissons à espérer ! J'aurai des moissons ! ce n'est pas possible ! Qu'est-ce que je ferai de tout cela ? qu'est-ce que je ferai ! Je le sais , se dit le docteur. Et le rayon de joie parti des yeux de Calveyrac s'affaiblit sous une larme. Oui, je suis injuste ! murmura-t-il, et c'est peut-être parce que je suis riche ; mais je souhaiterais qu'elle fût pauvre comme je l'étais il y a une heure , très-pauvre pour aller à elle et lui dire : Partageons , madame. Faites mieux , prenez tout ; et je vous regarderai être heureuse par moi. Ne me remerciez pas : vivez ! vivez mieux ; seulement, gardez-moi toujours près de vous comme le médecin de votre maison. Ce ne serait pas une petite félicité perdue que mon fleuve , mes arbres , dont l'ombre et la fraîcheur sont à moi , que mes blés et mes vignes ; mais ne serait-ce pas une félicité plus grande de savoir que c'est moi qui lui aurais valu , à elle , à elle ! des jouissances qu'elle peut se procurer malheureusement sans ma générosité , dont

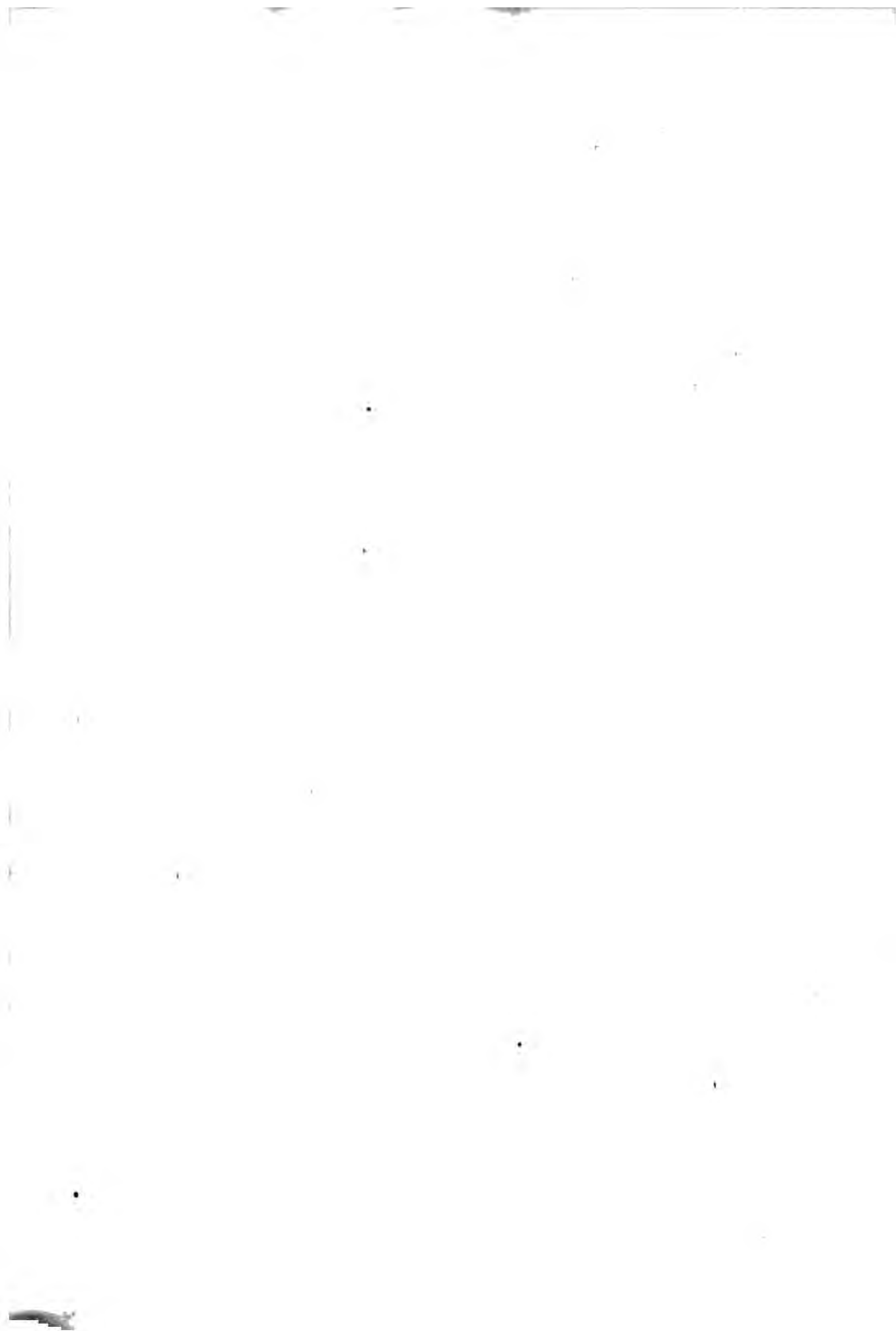
elle n'a pas besoin? Bonheur impossible : lui donner une fortune de la main à la main avant qu'elle n'eût le temps de refuser! et la voir passer dans sa voiture, fière par moi de trôner au milieu d'une aisance nouvelle, tandis que, dans un coin, caché, petit, je la regarderai passer sans qu'elle m'aperçoive!... Mais elle est riche: Je n'ai pas de bien à lui faire.

Dans l'âme la moins portée à attribuer les bons événements, hélas si rares! de la vie, à une intelligence suprême, le vide religieux se comble, à défaut de la prière et de la reconnaissance, d'une plénitude mélancolique dont le scepticisme ne se rendra jamais compte. Après son délire, après son illusion d'enrichir M<sup>me</sup> Dalzonne, Calveyrac fut saisi d'une langueur qu'il n'avait jamais connue. Il y a dans les profondeurs des joies terrestres des infiltrations de larmes dont on ne sait pas la source. Calveyrac fut rejeté par la secousse qu'il avait reçue aux confins de sa première jeunesse, de sa jeunesse de soldat: les marches forcées avec le soleil au visage, le pain noir au souper, la bataille au matin, le sang des blessés à ses pieds, voilà ce qui s'installa dans sa pensée. Préoccupé, il se leva, il courut à son armoire, et il en sortit un vieil habit bleu fané, au collet de velours

amarante , dont les boutons ternis étaient aux aigles de l'empire et dont les pans avaient été mangés par la mitraille de Waterloo.

Il passa une heure les yeux fixés sur ce lambeau de sa jeunesse , sur cette guenille respectable de sa glorieuse misère ; il pensa.

Penser, la prière de ceux qui ne prient pas.  
Toute joie a son expiation.



## XXXVIII

Un matin qu'Abel sortait , selon l'usage , de la maison de santé pour faire sa promenade dans le bois du Vesinet, deux officiers de police , en attente depuis le point du jour, l'arrêtèrent au seuil de la porte. Au nom de la loi il fut sommé par eux de descendre de cheval et de prendre place à leurs côtés dans une voiture qui se dirigea aussitôt vers Paris.

Ce ne fut que de la prison de la Conciergerie qu'il put, le soir , annoncer son arrestation à M<sup>me</sup> Dalzonne, qui avait souffert pendant vingt



heures les plus horribles angoisses, ne sachant à quelle cause attribuer sa longue absence. Elle passa, après cette nouvelle, d'un désespoir à un autre désespoir. Calveyrac, dont l'anxiété n'avait pas été moins poignante, partagea la consternation de M<sup>me</sup> Dalzonne. Aucun pensionnaire ne resta étranger à la douleur d'un événement aussi sinistre qu'inexplicable.

M<sup>lle</sup> de Touralbe n'habitait plus la maison de santé depuis huit jours; elle et Bianca, sa demoiselle de compagnie, étaient à Paris.

La justice tint Abel au secret pendant six jours. Le septième une gazette judiciaire insérerait dans ses colonnes la pièce suivante, premier mot d'un procès dans la confidence duquel le public allait être mis, avant même les paisibles habitants de la maison du Pecq.

Avant-propos de l'acte d'accusation même, cette pièce disait textuellement :

« C'est le 1<sup>er</sup> septembre prochain que s'ouvriront à Versailles les débats d'une affaire qui intéresse la morale publique en ce qu'elle a de plus sacré. Le bruit en retentira longtemps dans l'enceinte de nos tribunaux, quelle qu'en soit l'issue. Un élément secondaire, mais puissant toutefois, la curiosité, ajoutera encore à l'attrait d'une affaire qui se recommande vive-

ment au législateur, au moraliste, au médecin, au philosophe et à l'homme du monde blasé sur les scènes ordinaires de la vie.

« Personne ne demeurera indifférent aux débats de cette grande cause. Encore jeune, l'accusé est un des plus riches propriétaires de la France ; on élève sa fortune à plus de douze millions. Il est né dans le Midi, où sont ses domaines, qui couvrent presque le tiers d'un département. Mais son immense fortune, son rang, son esprit, qu'on s'accorde à dire très-distingué, ne l'ont pas mis à l'abri de l'accusation odieuse dont il aura à se défendre devant le jury. Sa victime est une jeune personne d'une merveilleuse beauté, à peine âgée de vingt ans, privée depuis l'enfance de l'appui de sa famille. Réunis dans une maison de santé au Pecq, l'accusé et cette jeune demoiselle y recevaient les soins exigés par leur état maladif. Une passion qui n'aurait pas été partagée, produite sans doute par l'intimité établie dans ces sortes d'établissements, inspira à l'accusé la pensée coupable d'obtenir de la violence un bonheur refusé à ses sollicitations, qu'avaient accompagnées, dit-on, des offres sérieuses de mariage. On admire le beau caractère d'une jeune fille, si fière dans son indépendance qu'elle a refusé d'entrer

en partage d'immenses richesses plutôt que de mentir à un serment antérieur ou de forcer en elle un sentiment d'indifférence. Pour augmenter, s'il est possible, l'intérêt de ce singulier procès, on assure que les phénomènes du système nerveux y jouent un rôle principal. On avait craint un instant que le huis clos ne fût ordonné par la cour : ces craintes se sont déjà dissipées. Outre le danger qu'il y a à priver la moralité publique de ces scènes émouvantes toujours relevées par leur caractère d'utilité, il n'y avait aucune raison d'accréditer par cette mesure restrictive l'opinion que le crime était, au fond, plus grave qu'il n'est, comme s'il ne l'était déjà pas assez !

« Nous suspendons, terminait le journaliste, notre tâche d'observateur pour céder la place à la justice souveraine du pays s'exprimant ainsi par l'organe d'un de ses plus dignes magistrats :

#### *Acte d'accusation.*

« Le procureur général près la cour royale de Paris expose que, par arrêt du mois d'août dernier, la cour a ordonné la mise en accusation et le renvoi devant les assises de Versailles,

pour y être jugé conformément à la loi, le nommé Abel, âgé de trente ans, né dans l'Arriège, domicilié au Pecq, près Saint-Germain en Laye.

« Déclare le procureur général que de l'instruction résultent les faits suivants :

« Le nommé Abel vint au Pecq, il y a environ deux ans, pour s'y faire soigner d'une névrose très-grave, après avoir inutilement essayé de se rétablir en Italie, dont le climat ne lui convenait pas. Accompagné de plusieurs domestiques, il se présenta en 1835 à la maison de santé dirigée par M<sup>me</sup> Dalzonne, où il ne tarda pas à s'attirer l'affection des pensionnaires par la douceur de son caractère, par la simplicité de ses goûts, et principalement par l'état débile de sa santé. Ce fut le docteur Calveyrac, un des médecins spécialement attachés à l'établissement, qui entreprit d'étudier la maladie nerveuse de l'accusé et d'en arrêter les ravages. Afin que la justice n'ignore aucune des particularités de cette maladie, dont le caractère répandra quelque jour sur les débats, la cour a décidé que le docteur Calveyrac serait entendu toutes les fois que le jury le croirait nécessaire.

« Quelques mois après l'installation d'Abel, une jeune personne dont la constitution était

pareillement altérée par les effets d'une irritation nerveuse fut reçue à l'établissement. M<sup>lle</sup> Laure de Touralbe revenait de Florence suivie de la demoiselle Bianca, jeune Italienne toute dévouée à son service. Il fut remarqué par différentes personnes appelées à déposer au procès que l'accusé fut charmé de l'arrivée de cette pensionnaire. Usant de la facilité des rapports que les maisons de santé ménagent dans le but louable d'adoucir des caractères aigris par le mal, Abel, jusqu'alors taciturne et sauvage, se rapprocha de M<sup>lle</sup> Laure de Touralbe. Il fit valoir près d'elle des talents d'agrémens dont elle ne crut pas devoir repousser l'heureuse intervention ; enthousiastes tous deux de musique, ils exécutèrent ensemble, dans les soirées d'hiver, des morceaux sur la harpe et sur le piano ; souvent ils ont copié, des hauteurs de Marly, les divers points de vue qu'offrent les plaines de Saint-Germain. Cette association de deux talents portés à se distraire l'un par l'autre ne pouvait laisser préjuger des conséquences dangereuses, puisqu'elle n'était que la répétition d'un fait constamment reçu et même encouragé.

« On était si loin de la pensée de voir se changer une intimité d'un caractère jusque-là

si convenable en une passion criminelle que M<sup>me</sup> Dalzonne, l'honorable directrice de l'établissement du Pecq, s'efforçait sans cesse d'entretenir cette liaison par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Dans l'accomplissement de cette tâche de complaisance, conçue dans un si bon esprit, elle était aidée par le docteur Calveyrac et par d'autres personnes à qui l'expérience de la maison ne saurait être contestée.

« Trompant cependant tous les calculs de la prudence, abusant des usages inoffensifs de la maison, cachant sous une conduite toujours pleine de convenance ses projets réprouvés par la morale et par la loi, l'accusé a marché à son but criminel, et a tenté d'y arriver dans la nuit du 19 au 20 juillet dernier.

« Il est constaté au procès-verbal dressé pendant la nuit précitée et les jours suivants que les pensionnaires étaient couchés depuis trois heures environ quand des cris déchirants les éveillèrent. C'était M<sup>lle</sup> Laure de Touralbe qui les poussait du fond de sa chambre, où l'on tardait à venir la secourir, dans l'indécision du réveil et les fausses démarches d'un effroi général.

« Une main hardie s'est posée sur elle. Elle s'éveille en sursaut, elle veut crier : cette main

lui ferme la bouche ; elle essaye de fuir , de se débarrasser d'une étreinte toujours plus pressante : elle ne réussit pas dans ses efforts ; et constamment près d'elle , à côté d'elle , devant elle, Abel , en pantalon blanc, sans gilet , sans cravate, à demi habillé.

« M<sup>lle</sup> Laure de Tournalbe n'a pu dire ni comment l'accusé était entré chez elle ni combien de temps il y était demeuré, double circonstance à éclaircir aux débats.

« Enfin on accourt aux cris lamentables de M<sup>lle</sup> de Tournalbe, dont la résistance désespérée avait fini par mettre en fuite l'accusé. En mêlant ses gémissements à ceux de sa maîtresse, la demoiselle Bianca avait hâté l'arrivée des pensionnaires et des domestiques de l'établissement. Abel était déjà dans sa chambre quand on commençait à porter du secours à sa victime.

« M<sup>lle</sup> de Tournalbe fut trouvée sans connaissance ; ses bras, ses épaules et son sein étaient sillonnés de traces de sang et marbrés de meurtrissures, preuves d'une longue lutte et attestant la violence la plus hardie. M<sup>lle</sup> de Tournalbe a été dangereusement malade des suites de cette tentative , commise par un homme tout à coup sorti de ses mœurs réservées, et trop haut placé par sa condition pour ignorer à quoi il s'expo-

sait en se livrant à une telle action. La maladie de M<sup>lle</sup> de Touralbe a duré plus d'un mois. A la pâleur de la victime, à sa langueur, à la douleur répandue sur tous ses traits, on est entraîné à croire que le désordre apporté à sa santé n'est pas encore parvenu à ses derniers développements.

« Interrogé, l'accusé a eu recours au moyen facile de la dénégation absolue, moyen sans valeur devant des témoignages qui le confondront par leur nombre et qui l'écraseront par leur autorité.

« La prudence conseillait de ne procéder à l'arrestation d'Abel qu'après avoir épuisé une série d'investigations qu'il eût été impossible de faire en agissant avec précipitation. Au reste, depuis les révélations de M<sup>lle</sup> de Touralbe et celles de sa demoiselle de compagnie, la justice s'était imposé la surveillance de l'accusé, dont les moindres démarches étaient épiées.

« En conséquence, est accusé Abel,

« 1<sup>o</sup> D'avoir exercé, dans la nuit du 19 au 20 juillet 1835, des violences définies par le code sur la personne de M<sup>lle</sup> Laure de Touralbe ;

« 2<sup>o</sup> D'avoir dans la même nuit blessé dans plusieurs parties du corps ladite demoiselle Laure



de Tournalbe, voies de fait dont il est résulté une maladie qui a duré plus d'un mois. »

La publication de cet acte d'accusation, qui précéda de deux mois l'ouverture des débats devant la cour d'assises de Versailles, acheva de plonger dans un douloureux étonnement les pensionnaires de la maison de santé.

## XXXIX

La foudroyante scène entre M<sup>me</sup> Dalzonne et le docteur , le jour où Bergeronnette avait refusé d'aller à Paris , avait pour cause une erreur , cette même erreur qui avait provoqué les confidences qu'ils s'étaient faites avec tant de pénibles efforts. Cette erreur était celle qui avait laissé croire à Bergeronnette , fière de le proclamer , qu'elle ne serait pas mère , à M<sup>me</sup> Dalzonne qu'elle avait à renoncer aux profits de son épouvantable action , au docteur qu'il avait

réussi à en détruire les effets par une action plus coupable encore.

Tout cela était une même erreur , une grande erreur comme on en commet souvent lorsqu'on se mesure , puissance à puissance , avec la nature , qui avait bouleversé toutes les conséquences attendues. Le breuvage meurtrier avait rencontré pour adversaire victorieux la vivace jeunesse de la victime : il n'y avait pas eu de victime ; aucune créature , cela était arrêté , ne devait frauduleusement disparaître de la vie ; Bergeronnette avait enduré les déchirements d'un poison actif sans conquérir la récompense de sa périlleuse témérité. Son dévouement fut perdu ; elle eut la douleur , mais le fait resta.

Quatre jours après son entrevue avec M<sup>me</sup> Dalzonne , Bergeronnette-cinq-heures apprenait de la bouche même du docteur toute l'étendue de sa déception. Assidu à la voir depuis qu'elle avait exécuté sans frémir une tentative si souvent mortelle , Calveyrac ne tarda pas à se convaincre que l'art avait été impuissant sur elle. Sa santé s'était immédiatement rétablie ; l'événement , à travers des périodes diverses , s'accomplirait aux termes prévus si l'on n'essayait pas avec de meilleures chances une seconde épreuve ; mais cette fois Calveyrac recula. S'il

résolument de ne pas accorder à M<sup>me</sup> Dalzonne la satisfaction de lui apprendre une revanche de la nature dont personne ne sentait le prix aussi vivement qu'elle, il n'eut pas un seul instant la volonté de remettre en question la vie de la fille de Bergerin. D'ailleurs pouvait-il ignorer maintenant à qui appartiendrait bientôt le titre de père? Derrière quel prétexte assez spécieux réfugierait-il la nouvelle hardiesse de la répétition d'un tel acte? Calveyrac s'abstint donc de toute pensée de retour au même projet.

Mais lorsqu'il sentit les pleurs de Bergeronnette ruisseler plus amers que jamais sur ses mains, lorsqu'il eut deviné sans peine qu'entre la menace qu'elle exprimait de sortir de la vie par la première voie venue et la réalisation de cette menace elle ne laisserait pas, la courageuse enfant, s'écouler peut-être trois jours de réflexion, alors Calveyrac, malgré l'affreuse situation où Bergeronnette l'avait mis en disant à M<sup>me</sup> Dalzonne ce qu'elle avait juré de toujours taire, lui commanda d'arrêter ses larmes, de l'écouter et de le croire.

Quel ciel se découvrit sur sa tête! quel air pur elle respira lorsqu'elle sut, et sous la garantie sacrée du serment, car comment croire simplement à tant de bonheur? qu'Abel et

l'homme du cabinet bleu n'étaient qu'un ! Folle de bonheur , sa joie n'eut pas de place pour d'autres pensées qu'elle aurait dû avoir aussitôt. Elle ne se demanda pas pourquoi M<sup>me</sup> Dalzonne , qu'elle n'avait plus le courage de haïr , pourquoi M<sup>me</sup> Dalzonne l'avait livrée à Abel , où était l'intérêt , quel était le but ; tout au plus , en effleurant à des distances perdues cet ordre de pensées , supposa-t-elle , maintenant plus expérimentée , que sa marraine avait accepté d'être de moitié dans l'accomplissement d'un mauvais désir d'Abel. Encore ceci vint sans calcul de sa part : elle n'avait le cœur qu'à l'espérance et au pardon ; il fit beau en elle. La sérénité morale fait pour l'âme ce que celle de l'air fait pour la terre : les plus tristes choses de la mémoire , les arbres desséchés , les roches arides , les horizons bistres , les mares croupissantes (car il y a de tout cela dans la mémoire , pris dans la sphère de nos maladies morales) perdent de leur laideur et s'effacent comme existence réelle en s'éclairant d'un coin du ciel subitement découvert.

Un autre homme que Calveyrac eût peut-être , après tant de douleurs montrées par Bergeronnette-cinq-heures , trouvé que la joie gênait un peu en elle certain regret qu'elle aurait dû res-

sentir de ne pas voir , malgré la clarté dont elle était touchée , sa position améliorée. Ce regret n'aurait rien eu de commun avec le repentir , car Bergeronnette n'avait eu la conscience de la faute commise que par les résultats. Mais le docteur n'adoptait pas ainsi le catéchisme tout fait de la menue morale. Tout ce qui vient de la personne aimée , le docteur savait cela , le mérite ou l'affront , la gloire ou l'outrage , est compris ou pardonné. Bergeronnette avait perdu l'honneur dans le sens du monde , mais elle savait maintenant par qui elle l'avait perdu : qu'avait-elle besoin de faire Abel meilleur pour ne pas l'accuser ? D'ailleurs Abel pouvait bien ne pas savoir plus qu'elle avec qui il s'était rencontré dans le cabinet bleu.

La supposition était sans doute hardie , mais quand on craint de ne pas être aimé on a certes au moins autant d'imagination. Elle n'avait pas cette peur : elle était aimée. Et comme elle aimerait désormais ! Plus de rougeur devant Abel , plus de soudaines hontes au souvenir de la chambre du Pecq ; un bonheur tranquille , étoilé !

Il ne restait plus à Bergeronnette qu'à éviter le danger d'être découverte et dénoncée par les personnes douées de la clairvoyance du mal.

Elle cesserait d'aller à la maison du Pecq, où rien ne l'appelait plus. Sa marraine, après avoir réduit le plus possible les occasions de l'attirer près d'elle, avait, pour ainsi dire, voulu son éloignement définitif en l'accablant si durement la dernière fois qu'elles s'étaient vues; et Bergeronnette ne fréquentait guère que la maison de santé. A Fromainville qui aurait-elle redouté? Est-ce l'abbé Vincent, l'homme le moins scrutateur du monde? est-ce Bergerin? Bergerin ne prolongeait jamais son rayon visuel entre la tête et les pieds des gens; il ne savait le diriger que dans deux directions: à terre, où courent les lièvres; au ciel, où volent les perdrix.

Il est rigoureux de dire que le proverbe avait complètement menti sur son compte: la fortune, qui change les gens, ne l'avait pas modifié. Quoique ayant acheté le droit de chasser, à la faveur d'un port d'armes, dans les endroits permis, il braconnait avec la même ardeur qu'aux jours où il avait pour excuse le besoin de se nourrir des produits d'une chasse illégale; les lieux interdits étaient précisément ceux sur lesquels il aimait le plus à chasser, malgré les recommandations de sa fille et de l'abbé Vincent. En cela, du reste, il se montrait fidèle

aux principes qu'il avait émis le jour où Calveyrac et Abel déjeunaient chez lui : il avait exposé que le braconnier ne tuait le gibier ni pour le manger ni pour le vendre , mais uniquement pour braconner. Il ne s'était amendé que sur un point. Lorsqu'il était surpris en fraude par un garde champêtre , il ne s'esquiva pas comme autrefois afin d'éviter le procès-verbal. Prévoyant ces sortes de mauvaises rencontres , il portait toujours sur lui la quotité de l'amende infligée aux délinquants en matière de chasse. Bergerin tirait l'argent de sa poche, le comptait au garde sans disputer avec lui , et rentrait ensuite à la ferme , abattu mais digne , ainsi qu'un général trop souvent vainqueur pour se croire déshonoré par une retraite.

Vieilli sous le canon du fusil des gardes, dont il avait jadis lassé la ruse , il devait à son obstination une espèce de tolérance de leur part , une façon de respect. Dans tout garde champêtre il y a un peu du braconnier. Les vieux l'arrêtaient à regret, les jeunes le condamnaient avec admiration. On savait aussi qu'en 1830 , à l'époque de la révolution de juillet , des malfaiteurs s'étaient mis en tête que , les forêts n'appartenant plus à Charles X , elles devenaient la propriété de chacun ; ils avaient pé-



nétré dans la forêt de Saint-Germain dans l'intention d'en tuer tout le gibier. Au bruit de leur invasion Bergerin, oubliant ses démêlés avec Charles X et les propriétés de la couronne, avait sauté sur son fusil et couru sur les niveleurs, auxquels il avait fait sentir l'odeur de sa poudre. Le trait avait été noté. On passa sur l'arrière-pensée de Bergerin, qui n'avait défendu en gros le gibier de la forêt qu'afin de se le réserver en détail, et on eut depuis quelque considération pour ses faiblesses.

On comprend combien un père si occupé de son gibier avait peu de surveillance à exercer sur sa fille.

Ainsi Bergeronnette aurait franchi sans obstacle les trois mois qui la séparaient d'une époque décisive si, l'avant-dernier mois, l'arrestation d'Abel n'eût hâté la conclusion. La douleur morale eut une réaction intérieure; cette douleur dévora les délais. Bergeronnette, effrayée, fit appeler Calveyrac, qui, devinant la cause de cette pressante invitation au milieu de la nuit, se rendit à Fromainville dans une calèche attelée de deux chevaux. Sous un prétexte plausible, et il avait trop d'autorité sur Bergerin pour en chercher de meilleurs, il enleva Bergeronnette et la conduisit dans une maison

spéciale , au fond du département voisin.

Celui qui avait été d'une résolution si prompte quand il avait fallu rayer une créature du livre de vie fut bon jusqu'au dévouement pour soutenir un corps brisé sur le point de produire à la lumière cette même créature dont n'avait pas voulu le néant.

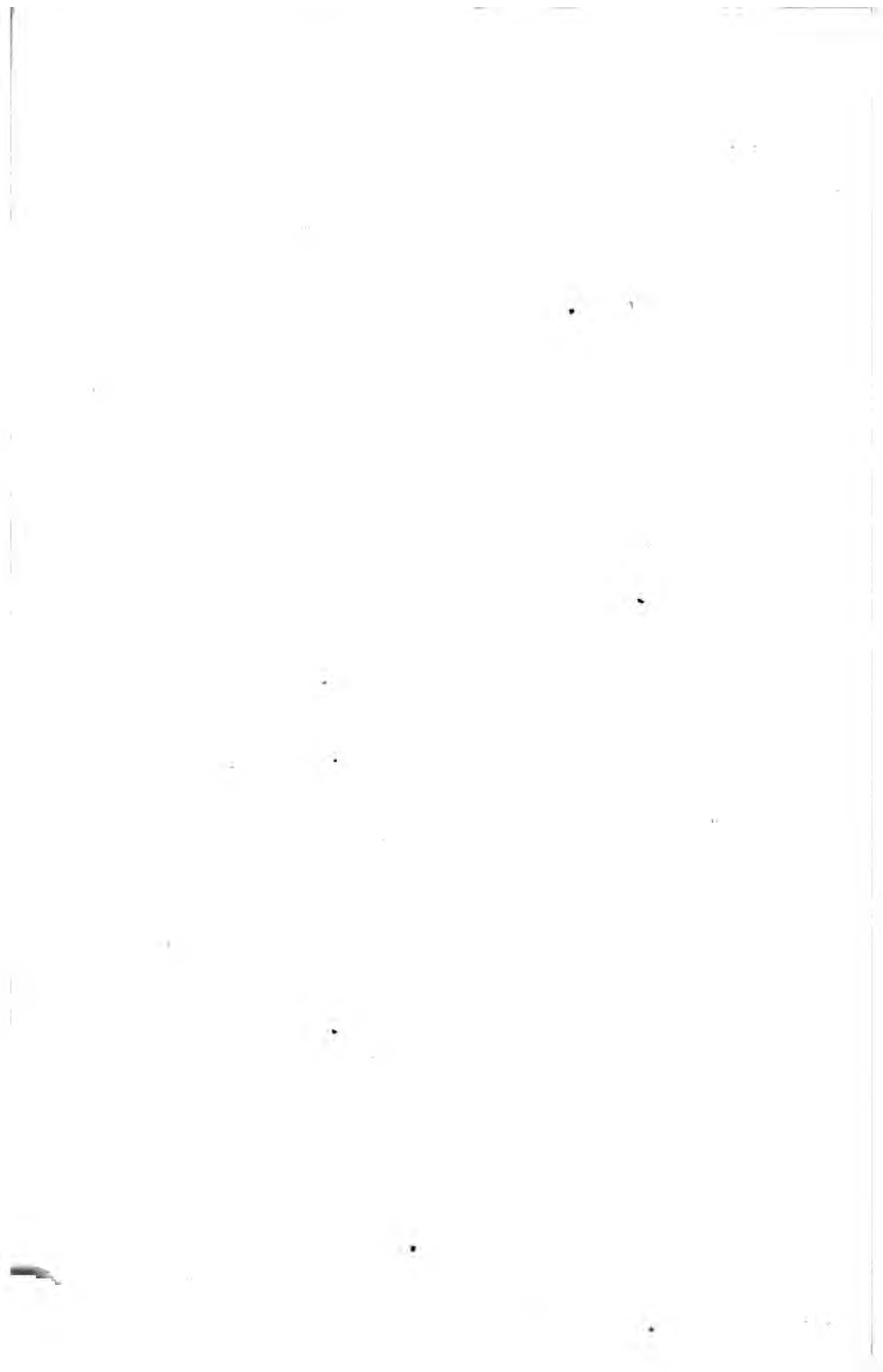
Il n'avait souffert personne auprès de lui. L'art et la décence s'entendirent comme le frère et la sœur. La nuit fut laborieuse , mais triomphante.

Au matin , quand les oiseaux chantèrent au bord de la croisée entr'ouverte , à l'heure où le ciel est sombre à un bout et rose à l'autre , une jeune femme , inclinée comme une pervenche sur la neige , s'écria :

— Je veux le voir !

Calveyrac éleva un petit être dans ses mains et dit :

— Embrassez , madame , votre jeune Abel !



## XL

Il était à peine jour , déjà les rues aboutissant au palais de justice de Versailles se remplissaient de gens attirés par l'attrait du grand procès , dont les débats ne commenceraient pas cependant avant midi. Comme d'usage , les personnes les moins sûres d'avoir une place dans la salle affluaient à la porte , et , par un calcul de vengeance innée chez les curieux , elles empêchaient d'entrer , ne pouvant entrer elles-mêmes. Elles n'avaient pour soutenir leurs pré-

tentions qu'un article de la charte où il est dit que les débats des tribunaux seront publics, sous-entendant qu'il en serait ainsi toutes les fois que les dimensions de la salle du tribunal permettraient l'exercice de ce droit. Pour balancer le sens illusoire de cet article, pris souvent entre quatre murs, ces braves gens avaient encore la ressource de se procurer un billet d'entrée à prix d'argent; car, si la justice ne se vend pas, le plaisir de la voir en face et de l'entendre à l'aise s'achète, et s'achète cher selon la noirceur du crime, selon le flux oratoire de l'avocat, selon une série indéterminée de faits accidentels. Le théâtre a au palais les genres correspondants qu'il exploite : la police correctionnelle joue le vaudeville et la cour d'assises le drame; la comédie est aussi représentée dans des salles spéciales. Ce n'est jamais le public qui manque à un directeur qui ne fait jamais banqueroute. Point de mauvaise saison; les pièces ne tarissent point. Le grand poète de la troupe, c'est l'humanité.

Chef-lieu d'un des vastes départements de la France, la ville de Versailles fournit à ses assises le plus de belles causes et la plus imposante masse de spectateurs. Elle a les siens d'abord, friands de procès, tous pris dans une population rentière n'ayant que deux plaisirs à

sa portée : voir fonctionner les eaux du parc et la justice du roi ; elle a ensuite les spectateurs venus de la spacieuse campagne qui l'entoure , excellents hommes des champs , aimés de Virgile et de Gessner , toujours prêts à laisser la charrue dans le sillon pour courir au palais quand il doit y être jugé des faux monnayeurs ou quelque bon jeune homme assassin de sa maîtresse. Enfin Versailles voit , au jour des grandes occasions , le spectacle de sa cour criminelle fréquenté par les habitués émérites du palais de justice de Paris. Blasés sur le répertoire de Paris , ceux-ci ont besoin de temps en temps de changer d'air. Au lieu d'aller aux eaux de Bagnères , ils se rendent aux assises de Versailles.

Aucune de ces catégories de curieux ne manquait à l'affluence répandue sur le pavé du quartier où s'élève le palais de justice. Sans la garde municipale à cheval et à pied la perspective eût été trop nue. On se battait même un peu en dessous afin d'être une des premières vertèbres de la longue queue attachée aux portes du palais en flottant au loin dans la rue.

Six mille demandes avaient été adressées au président, qui, ne pouvant faire droit à toutes, n'avait répondu à aucune , simplification de

moyens dont le résultat fut, et les présidents le prévoient toujours, que la salle se trouva tout aussi encombrée une minute après l'ouverture.

Les portes ou plutôt les écluses s'ouvrirent à dix heures, et la mer s'étala avec bruissement, avec une chaleur d'haleines dont l'air intérieur fut embrasé. C'était une véritable mer couvrant de son écume un pays de tables, de bancs et de banquettes; tous les caps de bureaux, toutes les îles de tabourets furent submergées. Après l'immersion il ne flotta que des têtes d'hommes et des chapeaux de femmes déformés par les coudoiements de la tempête; c'est à peine si l'inondation s'arrêta enfin au pied du roc élevé sur lequel siège la justice. Ceux qui cherchaient un refuge au bord de ces marches à fleur d'eau tombaient immédiatement sous la juridiction de la garde municipale, qui rendait ses arrêts et les exécutait tout à la fois, réunissant en elle deux pouvoirs dont un seul est concédé au roi de France.

Les banquettes circulairement rangées au-dessous des juges avaient été réservées aux sommités du barreau, de la médecine et des lettres. Des noms illustres étaient répétés de bouche en bouche; on se montrait des visages popularisés par la lithographie. Dans les tribunes

les dames de Versailles et de Paris se cédaient avec politesse des fractions de tabouret , se ménageaient des percées pour mieux recueillir les paroles ; de plus délicates se transmettaient des flacons de sel ; quelques-unes taillaient leurs crayons et plaçaient leur album sur les genoux ; curieuse , vive attente , qui faisait supporter une chaleur étouffante à deux mille personnes dont la vitalité était doublée , qui vivaient non pour respirer , mais pour voir , pour entendre , pour voir encore , pour entendre toujours. Quel poète a jamais enchaîné tant d'attentions à son œuvre ? et quelle œuvre en a tant mérité ? Misères de l'art , si beau qu'il soit ! il ne touche qu'au hasard , ne frappe qu'un sur cent mille , a besoin d'infinies préparations. Là rien , pas de choix. Le théâtre , quatre murs ; les acteurs , les premiers venus ; l'action , quelque chose de vague , d'inconsistant ; mais la vie partout , la vérité à chaque instant ; vérité et vie , éternelles beautés !

Une petite porte placée à la gauche du tribunal s'ouvrit , et les témoins de la grande affaire parurent , précédés de l'huissier de service. Il descendirent quelques marches et allèrent prendre place sur le banc qui leur était destiné ; ils s'assirent. C'étaient M<sup>me</sup> Dalzonne , M<sup>me</sup> Pin-



gray, M<sup>me</sup> Musquette, M<sup>lle</sup> de Beaupréau, le docteur Calveyrac, le baron de Fourneuf, Cabassol, et quelques domestiques de la maison de santé.

En face, et sur un banc qui était probablement réservé aux témoins à charge, était assis Champeaux, pavoisé, sur un habit noir, d'une longue cravate blanche. Il avait coupé sa moustache.

Les regards se tournèrent dès l'entrée des témoins vers M<sup>me</sup> Dalzonne; l'empressement fut même si unanime qu'elle fut obligée de se poser un peu de côté. Le rouge de la timidité enflamma sa figure, si facile aux impressions depuis deux mois; ses mains tremblantes fuirent sous sa mantille. M<sup>me</sup> Pingray était près d'elle. M<sup>me</sup> Dalzonne portait comme toujours une robe noire; quelques fleurs très-simples couraient sur son chapeau de paille, dont l'avancement la protégeait en ce moment contre la curiosité du public.

M<sup>me</sup> Pingray avait détaché de sa collection de vieilles robes celle qu'elle avait mise pour paraître au palais. Les couleurs n'en étaient plus chatoyantes, mais la grâce du dessin prouvait la haute habileté des ouvriers de l'époque. Un bonnet chargé de rubans sombres tempérerait la magnificence de cette étoffe, dont la prin-

cesse de Lamballe avait désiré avoir une robe au baptême du Dauphin. De toutes les personnes venues avec elle M<sup>me</sup> Pingray était la moins gênée devant la foule. Prête à tout, comme le sont en général ceux qui ont beaucoup vécu, elle était toujours convenable ; sous le regard de Louis XIV ou sous celui de Napoléon elle n'eût pas eu moins de sang-froid.

N'imaginant pas de mise plus relevée que les toilettes dont elles s'étaient parées au bal de M<sup>me</sup> Dalzonne pendant le carnaval, M<sup>me</sup> Musquette et M<sup>lle</sup> de Beaupréau n'en avaient pas cherché d'autres pour figurer aux assises. Les épaules nues de M<sup>me</sup> Musquette jouaient avec liberté dans l'échancrure de son corsage, au fond duquel le regard du greffier, placé sur elle, avait la faculté de se promener sans être dérangé. Elles s'étaient fait coiffer toutes deux de très-bonne heure, et elles avaient enfermé leurs pieds dans des souliers impossibles. Rien n'était plus serré que leurs pieds, si ce n'est leurs bouches. On eût dit qu'elles attendaient leurs cavaliers pour se présenter aux quadrilles du bal judiciaire près de commencer. Et quels gants frais ! quels beaux rubans !

De Fourneuf se pinçait les lèvres en s'abîmant dans la contemplation de son jabot plissé à tri-

ples rangs. C'est lui qui, quoique tout en noir, et peut-être parce qu'il était tout en noir, avait, en descendant de voiture, accompagné ces deux dames, à travers la moitié de Versailles, jusqu'à la salle du tribunal. Plus le contraste de sa teinte sombre avait fait ressortir aux yeux des habitants les couleurs pomponnées de la toilette de M<sup>me</sup> Musquette et de M<sup>lle</sup> de Beaupréau, et plus il s'était réjoui, et plus il avait ralenti le pas. Dans sa modestie narquoise, il s'était comparé à une grosse mouche volant indécise entre deux fleurs de chardon. Depuis qu'il avait pris place sur le banc des témoins il n'avait cessé de jeter son corps en avant, pour s'assurer de loin en loin de la situation morale des deux dames confiées à sa garde.

Étrange idée ! Cabassol avait endossé un habit marron à collet taillé en oreilles d'éléphant, et tel qu'on en portait sous le Directoire lorsque les élégants de la société Barras dictaient les arrêts de la mode dans les salons de M<sup>me</sup> Tallien. Ployé depuis la campagne d'Égypte, l'habit de Cabassol avait conservé les plis nombreux qu'il avait subis pendant plus d'un quart de siècle ; c'étaient des quadrilles et des facettes à l'infini. Le col de sa chemise mal amidonnée tombait en acanthe sur son gilet, dont le col

s'enroulait sur l'habit, lequel s'affaissait en molles et larges volutes marrons sur ses épaules.

Soucieux, fatigué à l'excès, Calveyrac était placé entre M<sup>lle</sup> de Beaupréau et le baron de Fourneuf. S'il relevait la tête, c'était pour répondre aux saluts que lui adressaient de divers points de la salle ses clients de l'arrondissement. Il ne la ramenait à son attitude méditative qu'après avoir tristement souri à M<sup>me</sup> Pingray et étendu son regard affligé jusqu'à M<sup>me</sup> Dalzonne.

Les deux avocats des parties étaient présents.

Une rumeur parcourt l'assemblée : c'est le jury qui entre.

Le président dit :

— La cour invite le public au silence. Que l'accusé soit introduit.

Toutes les têtes ondoient à cet ordre du président, et à l'agitation succède une tranquillité universelle. Les dames sont debout.

En apercevant Calveyrac Abel va à lui et l'attire dans ses bras. Pendant quelque temps ils restent embrassés.

Abel se place en face du président, après avoir reconnu autour de lui ses bons amis de la maison de santé. La foule profite de ce mouvement de l'accusé pour connaître ses traits. Quoique

changé par un séjour de deux mois dans la prison, Abel a conservé les bons effets des soins qu'il a reçus du docteur. Il paraît encore moins souffrant sans ses longs cheveux, qu'il a laissé descendre, par une bizarrerie de prisonnier, très-bas sur son cou, et sans une lueur de moustache tracée au-dessus de sa bouche. Sa taille déliée a tous ses avantages dans la pression exacte d'un habit brun d'une distinction tout anglaise. Les jeunes dames des tribunes occupées à copier la figure d'Abel s'arrêtent au milieu de leur travail commencé à peine, et ce n'est pas pour tailler leur crayon. Combien le modèle ne grandit-il pas à leurs yeux de tant d'intérêts romanesques groupés autour de sa vie, toute dorée par des richesses connues, grossies par la publicité !

Sur l'ordre du président, le greffier lit dans son entier l'acte d'accusation.

Quoique déjà répandu par les gazettes judiciaires, ce morceau est écouté attentivement. Le public étudie d'ordinaire pendant cette lecture les sensations trahies du prévenu, les cris échappés ; il juge, lui aussi, à sa manière, et ce n'est pas lui qui se trompe le plus souvent.

Deux incidents marquèrent la lecture de l'acte d'accusation : M<sup>me</sup> Dalzonne avait osé décrire

un demi-tour sur elle-même afin de voir l'impression produit sur le visage d'Abel ; Calveyrac, sur un assentiment muet du président, avait pris un tabouret et s'était approché de l'accusé d'une manière inaperçue.

Aucune émotion ne parut sur la figure d'Abel pendant la lecture du greffier : depuis deux mois qu'il connaissait cet acte il avait eu le temps de se familiariser avec le récit des circonstances vraies ou fausses qu'il renfermait.

Au moment où la lecture s'achevait le baron de Fourneuf s'était penché vers Cabassol, et lui avait dit à voix basse en affectant beaucoup de gravité : — Regardez bien, je vous prie, ce juré, le troisième à droite, qui a l'air d'un poisson malade : c'est le seul homme en France, depuis Carmontel, qui a eu le bonheur d'avoir une indigestion d'huitres ; c'est un loup à table ; Grimod de la Reynière le salue jusqu'à terre quand il le rencontre. Ceci pour votre instruction.

Quand le greffier eut fini sa lecture on procéda à l'appel des témoins. Ensuite ils sortirent tous de la salle, à l'exception de Calveyrac : il attendait la réponse d'un billet qu'il venait d'écrire au président. Celui-ci, après en avoir pris connaissance, ordonna que l'accusé se retirât également dans une pièce voisine.

Le président annonça alors aux jurés que le docteur Calveyrac lui demandait la faveur d'être entendu de la cour avant l'interrogatoire de l'accusé, qui serait tenu à l'écart pendant cette communication.

Calveyrac dit :

— Depuis plus d'un an, messieurs, je m'occupe de guérir l'accusé de la maladie dont il languit encore, mais dont je ne désespère pas cependant. Demandez aux illustres médecins présents à mes côtés s'il n'est pas des névroses au-dessus de tous les efforts que l'art moderne tenterait pour en expliquer l'origine, le siège et la durée. Si mon projet de vaincre celle dont l'accusé a été atteint m'a coûté des études et des fatigues sans nombre, j'avoue cependant n'avoir pas encore à me féliciter d'un plein succès. Mes célèbres confrères me croiront lorsque je dirai, la main sur le cœur, que moi seul je puis pressentir l'heure où le mal disparaîtra pour toujours, et contribuer à sa cessation plus que personne. Je me suis rendu le maître de la vie de l'accusé : il m'obéit, il m'aime, il me comprend, enfin il croit en moi ; je suis la religion ou qui l'a trompé ou qui le sauvera bientôt. Le délit dont on l'a accusé a peut-être éloigné le moment d'une suprême décision. Je ne touche

pas à votre justice ; mais , au nom de la pitié , qui m'a fait le père de l'accusé , au nom de la science , dont la justice relève , je viens vous prier , messieurs , de permettre que je sois , quoique témoin , sans cesse à son côté tant qu'il sera devant vous . J'ai pris sa raison à terre et l'ai peu à peu redressée ; mais , pour qu'elle soit ferme et demeure debout , j'ai besoin d'être là , de lui servir d'appui . Sans cela vous ne l'aurez ni bien entendu ni bien jugé .

Le plus grand médecin du siècle se leva .

— J'allais , au nom de la cour , vous prier , monsieur , de nous éclairer de votre avis , lui dit le président .

— Il n'est aucun médecin en Europe , répondit l'immortel professeur de l'Hôtel-Dieu , qui osât discuter sérieusement l'opinion de notre confrère monsieur Calveyrac .

Tous les savants rangés sous le tribunal approuvèrent ces paroles d'un unanime mouvement de tête .

La cour permit à Calveyrac de rester .

Une large respiration sortit de la poitrine oppressée de l'assemblée .

— Faites rentrer l'accusé .

Abel reprit sa place au banc des prévenus .

— Pour quel motif , lui demanda le président ,



vous êtes-vous retiré au Pecq dans une maison de santé ?

— Dans l'espoir d'obtenir une guérison à mes maux. L'air de l'Italie n'y avait apporté aucun soulagement.

— Est-il vrai, comme il a été soupçonné, qu'une affection morale aurait été la cause première de l'altération de votre santé ?

— Oui, monsieur le président.

— Cette douleur morale doit-elle être rangée au nombre des passions ou des chagrins ?

On écouta profondément.

— Des plus cruels chagrins.

Des larmes tremblaient dans la voix d'Abel.

Les bras croisés sur la poitrine, la tête baissée, Calveyrac recueillait et analysait chaque parole, chaque son.

— Aviez-vous à vous plaindre d'une grande injustice ? quelque ennemi avait-il porté atteinte à votre repos ?

— L'injustice était le déshonneur de mon nom, l'ennemi était mon père.

— Pourquoi avez-vous préféré l'établissement du Pecq à tout autre, par exemple à ceux où vous auriez joui de l'avantage des eaux minérales, comme Vichy, Saint-Sauveur ?

— Je n'ai pas choisi, je suis tombé là ; ma

voiture s'est arrêtée, et l'on m'a descendu mourant. Voilà l'homme qui m'a relevé, secouru, remis sur le chemin de la vie.

— Qu'éprouviez-vous ?

Question hardie dont l'assemblée comprit moins l'utilité que le danger. Un mouvement se fit, les cous se tendirent ; les médecins blâmèrent comme hommes, s'ils palpitérent de curiosité comme savants ; quelques dames se levèrent. Une imperceptible flèche de feu partit de dessous la paupière de Calveyrac et monta au visage d'Abel.

La voix de l'avocat d'Abel rompit tout à coup ce grand silence.

— Je demande en grâce à la cour, dit-il, d'insister auprès de monsieur le président pour qu'il ne renouvelle pas sa question. Les hautes intelligences qui me font l'honneur de m'écouter me dispenseront de motiver ma prière.

Il y eut un moment de peur dans la pensée d'Abel : il comprit qu'on doutait de l'intégrité de sa raison. Il chancela.

Sa vue tomba sur Calveyrac : Abel se redressa aussitôt, il fut retrempé.

— Je suis prêt, dit-il en élevant la voix, à répondre à monsieur le président, si toutefois il ne préfère, ajouta-t-il avec une parfaite as-

surance , s'en rapporter à la déposition du docteur Calveyrac. Jour par jour, heure par heure, il a tenu un compte fidèle , je le sais , de l'état de ma maladie. Je serais exact, mais je ne serais pas complet dans cette longue histoire : j'ai beaucoup oublié ; ma reconnaissance seule est intacte.

Le sourire de joie qui passa sur Calveyrac courut, visible et profond , sur le visage de l'assemblée.

La bonté de Calveyrac se défia au fond du cœur de toutes les femmes qui écoutaient dans les tribunes.

Le président abandonna la question.

— Vous manifestâtes une vive admiration pour mademoiselle Laure de Touralbe lorsque le hasard vous la montra pour la première fois, il y a dix-huit mois environ , à la maison de santé du Pecq.

— J'éprouvai , je l'avoue , beaucoup d'intérêt pour mademoiselle de Touralbe. Pourquoi aurais-je exclu l'admiration de cet intérêt-là ?

— Vous mîtes de l'empressement à la guider dans ses excursions aux alentours de Saint-Germain ; vous dessiniez ensemble le matin ; vous faisiez de la musique ensemble le soir ; l'admiration ressemblait chez vous à de l'amitié.

— Aussi bien chez elle que chez lui, dit une voix des tribunes.

Et cette voix était celle d'une dame impatiente déjà des ménagements que, selon elle, la cour affectait envers M<sup>lle</sup> de Touralbe. Les femmes sont toujours pour les séducteurs.

— Silence! cria l'huissier, silence aux tribunes!

— Je m'attachai à mademoiselle de Touralbe parce qu'elle languissait, disait-on, d'une maladie malheureusement semblable à la mienne, quoique moins sérieuse. Comment n'aurais-je pas eu de l'entraînement pour une femme jeune, belle et souffrante, pleine de talents et de grâce, me charmant par sa conversation quand elle avait cessé de m'enchanter par sa musique, moi si sombre et si découragé?

— C'est généreux! il lui rend justice, murmurait-on dans la salle. — Il l'a un peu aimée sans doute. — Mais quand paraîtra-t-elle? — Elle ne paraîtra pas à l'audience, répondait une autre personne. — Et moi je vous assure qu'il ne l'a pas aimée, répliquait une autre voix. — C'est chez lui politesse, noblesse dans les procédés.

— Silence!

— Votre réponse, reprit le président, m'au-

torise à vous demander s'il ne conviendrait pas de donner le nom d'une passion moins calme à ce que vous ressentiez pour mademoiselle Laure de Touralbe.

— Je craindrais de n'avoir pas bien compris. Est-ce que monsieur le président ne me demande pas si j'ai eu de l'amour pour mademoiselle de Touralbe ?

Comme on écoutait dans la salle !

Et Abel, sur un signe d'affirmation du président, répondit à la question qu'il s'était adressée à lui-même :

— Je n'ai jamais eu de l'amour pour mademoiselle de Touralbe, jamais !

— Cependant, reprit le président, voici une collection de lettres écrites de votre main à mademoiselle de Touralbe, où vous déguisez peu des sentiments plus tendres, si je ne me trompe, que l'estime et l'admiration. Messieurs les jurés en pèseront les expressions : je vais en porter trois de différentes dates à leur connaissance.

Si le public fut surpris de cet incident, qui semblait d'avance justifier ceux qui avaient soutenu qu'un commencement d'intrigue amoureuse avait eu lieu entre Abel et M<sup>lle</sup> de Touralbe, il fut un sujet d'étonnement bien plus grand encore pour Calveyrac : il ne soupçonnait pas

l'existence de ces lettres. — Mais à quelle époque, se demanda-t-il, s'était établie cette correspondance? comment l'ai-je ignorée? Si ces lettres étaient fausses! Elles sont fausses à coup sûr; elles ont été forgées pour le perdre. — Calveyrac se retint avec anxiété pour en écouter la lecture, faite à haute voix par le président.

« Mademoiselle ,

« Je vous remercie du fond de mon fauteuil ,  
« où me retient malgré moi le docteur, de l'in-  
« térêt que vous me manifestez en envoyant  
« demander des nouvelles de ma santé par l'ex-  
« cellente Bianca. Ne croyez pas, comme on  
« vous le dira sans doute, que ma lassitude est  
« la suite de notre charmante promenade d'hier  
« dans le bois de Marly : le plaisir d'hier et le  
« léger mal d'aujourd'hui n'ont rien de com-  
« mun. Je tiens singulièrement à votre pro-  
« messe, et je veux être malade s'il est vrai  
« qu'on ne doit rien refuser aux malades de ce  
« qui leur a été une fois promis. Vous m'enver-  
« rez donc, un de ces matins, la jolie vue de  
« l'aqueduc de Marly, prise du bas-fond d'où  
« vous l'avez copiée. N'y changez rien, je vous  
« prie : le choix tue la vérité dans les arts. Il

« était presque nuit , et , dans la position tran-  
 « quille où nous nous trouvions, il nous semblait  
 « que le soleil , épanoui à l'horizon , dardait ses  
 « rayons par chaque arche de l'aqueduc de  
 « Marly ; en sorte qu'on eût dit une rivière de  
 « feu coulant à larges ondes. Si vous réalisez le  
 « projet beaucoup trop bienveillant de me re-  
 « léguer quelque part dans votre tableau , ne  
 « me représentez pas avec l'air sérieux que je  
 « devais avoir en vous regardant : on suppo-  
 « serait que je m'ennuyais ; car beaucoup de  
 « braves gens dans ce monde confondent la  
 « tristesse avec l'ennui. Vous savez si l'erreur  
 « serait grave. Ai-je besoin de vous l'assurer  
 « ici ?

« Votre dévoué chevalier ,

« ABEL. »

Pendant la lecture de cette première lettre le public fit un pas dans la conviction de ceux qui avaient affirmé hautement que M<sup>lle</sup> de Touralbe avait été aimée d'Abel.

— Je ne sais plus que penser ! murmurait le docteur. Ce style , après tout , peut être celui d'Abel , et la lettre rappelle un fait exactement vrai : je me souviens de la promenade de M<sup>lle</sup> de Touralbe et d'Abel dans le bois de Marly, j'ai

vu le dessin dont il est question. Mais pourquoi, pourquoi cette correspondance m'a-t-elle été cachée ?

— Vous remarquerez, messieurs les jurés, dit le président, que la lettre que je vous ai lue remonte, par sa date, aux premiers jours de la résidence de mademoiselle de Touralbe à la maison de santé. Elle marquerait le commencement d'une passion démentie par l'accusé.

Abel fit un nouveau geste de dénégation.

— La seconde lettre de la collection, reprit le président, est encore plus significative. Écoutez, messieurs.

« Mademoiselle,

« Si je ne m'étais engagé à accompagner  
« monsieur Calvéyrac à Courbevoie, je serais  
« passé chez vous, ce matin, après le déjeuner,  
« pour vous parler du plaisir que j'ai eu à visi-  
« ter avec vous, hier, le vieux château de Saint-  
« Germain. J'essayerai d'écrire, pour le charme  
« de mes souvenirs, la délicieuse anecdote que  
« vous m'avez racontée en y allant. Le fond en  
« est admirablement sensé ; j'ai encore la mé-  
« moire occupée des jolis détails dont vous l'a-  
« vez entourée. Je croyais être en Italie, dans  
« la fertile vallée d'Ossuna. Comme la femme



« en prière au pied du berceau fleuri de sa fille  
« mourante est d'une touchante vérité !

« Mais que vous avez été silencieuse ensuite  
« dans le château de Saint-Germain ! Madame  
« Dalzonne et le docteur m'ont reproché votre  
« subit changement d'humeur, qu'ils ont attri-  
« bué aux souvenirs des Stuarts évoqués par  
« moi pendant notre promenade sur le balcon  
« de la cour. Si cela est, je vous demande par-  
« don pour mon érudition comprise. J'ai été  
« flatté de votre affectueux respect pour le grand  
« nom de Louis XIV, écrit partout dans ce châ-  
« teau quoiqu'il ne l'ait pas fondé. Vous avez  
« rendu justice à sa constante délicatesse auprès  
« des femmes ; vous avez dit avec beaucoup de  
« profondeur : Celui-là savait aimer ! J'aurais  
« voulu que vous eussiez ajouté : C'est que la  
« femme qu'il aima d'abord fut mademoiselle de  
« la Vallière. Est-ce que de la première femme  
« aimée ne dépend pas souvent tout l'avenir de  
« celui qui l'aima ?

« Je ne renonce pas à vous entretenir de  
« nouveau ce soir, à mon retour de Courbevoie,  
« de cette visite au château de Saint-Germain,  
« afin d'avoir une occasion de ne vous parler  
« que de vous.

« Votre guide et votre chevalier,

« ABEL. »

Cette dernière phrase rendait la lettre qu'avait achevé de lire le président plus concluante encore que la première. Admettant de plus en plus la possibilité d'une affection réelle éprouvée par Abel pour M<sup>lle</sup> de Touralbe, le public commença à se demander comment il était arrivé qu'elle avait repoussé sans motif connu un jeune homme si distingué par son rang et sa fortune.

Cette circonstance n'est pas moins vraie que la promenade au bois de Marly, se dit à son tour le docteur Calveyrac. La lettre n'invente rien : je me rappelle la visite au château, la mélancolie muette de M<sup>lle</sup> de Touralbe après le récit de l'exil des Stuarts. Abel lui écrivait donc tous les jours ? Mais son visage, ajouta mentalement le docteur, est en ce moment empreint d'un sentiment qui m'oblige à douter encore de l'authenticité d'une aussi étrange correspondance.

— Pour épuiser la série de preuves écrites qui témoignent de la sympathie de l'accusé, malgré ses dénégations, pour mademoiselle de Touralbe, termina le président, il me reste à vous communiquer le contenu de la dernière lettre de la collection annexée au dossier.

— Annexée au dossier ! dit assez haut pour être réprimandée de l'huissier une voix des

tribunes. Comme on traite l'amour au palais!  
Annexée au dossier!

« Mademoiselle ,

« Oui, je suis fier de vous avoir fait renoncer  
« au déplorable projet d'entrer au couvent des  
« Loges. Un jour vous m'en remercirez, si  
« vous ne m'êtes déjà reconnaissante, du triom-  
« phe que j'ai remporté sur une résolution si  
« faussement prise dans une heure de désespoir.  
« Que ma nuit a été heureuse de ce succès!  
« Vous m'avez chargé de la responsabilité de  
« votre rentrée dans le monde, et je l'ai accep-  
« tée. Pour que vous n'en doutiez pas, je ra-  
« tifie par écrit ce que je vous ai dit hier dans  
« le trouble de l'étonnement et l'ivresse de la  
« réussite. Que m'arrivera-t-il? qu'on viendra  
« me dire un jour : Écoutant une mauvaise  
« inspiration, une femme allait contracter un  
« engagement funeste à son bonheur : vous  
« l'avez arrêtée au moment de commettre l'ir-  
« réparable faute : soyez-en remercié au nom  
« de la société, à qui vous avez conservé dans  
« toute la liberté dont elle était digne une  
« femme appelée, non à s'éteindre au fond d'un  
« cloître, mais à être reine dans le monde. Oui,  
« je suis content de moi, oui, glorieux de mon

« œuvre. Je ferais au docteur la confidence de  
« ma joie si je ne vous avais promis le secret.  
« Il faut donc que je sois heureux tout seul  
« d'une action dont je n'échangerais pas la joie  
« pour bien d'autres ! Mais que mon orgueil ne  
« vous fasse pas exagérer les droits que vous  
« me supposez à votre reconnaissance. Chaque  
« fois que je vous verrai contente d'un beau  
« soleil, d'une promenade douce à vos pieds,  
« riante à votre regard, chaque fois que je vous  
« verrai satisfaite enfin d'être jeune, libre,  
« belle, sous le ciel, je me dirai : Voilà ma ré-  
« compense !

« Adieu, mademoiselle. Le consolateur qui  
« a tant besoin d'être consolé,

« ABEL. »

Plus d'hésitation dans l'esprit du public après la lecture de cette dernière lettre : il fut démontré qu'Abel avait, à l'occasion des moindres assiduités auprès de M<sup>lle</sup> de Touralbe, tracé avec plaisir les lignes de la correspondance étalée aux yeux du jury. La tentative dont il s'était rendu coupable au mois de juillet se liait à ces démonstrations d'une passion mal accueillie, ou restée enfermée du moins pour M<sup>lle</sup> de Touralbe dans les limites d'une affection ordinaire.

Calveyrac ne sortit pas de l'obscurité de ses doutes. Sur la figure d'Abel, où il saisissait les plus fugitives sensations, il ne découvrit ni assez de raisons pour nier complètement cette correspondance ni pour y croire comme la foule.

— Qu'avez-vous à dire sur ces lettres? demanda le président à l'accusé.

— Sur l'honneur, elles ne sont pas de moi.

— C'est un mensonge! murmura-t-on dans la salle; elles sont de lui! il ne sortira pas de là. — Si! il en sortira, répliquaient d'autres: qu'est-ce que cela prouverait, les eût-il écrites? Ce n'est là que de la galanterie. — Peste! de la galanterie! C'est bien de l'amour! Avec une galanterie semblable on va droit au bague.

Il ne faut qu'une étincelle comme la dénégation d'Abel pour allumer dessus, dessous et par côté toutes les gerbes sèches entassées dans une cour d'assises. Les hommes étaient les gros combustibles, les femmes les petits fagots bien liés, bien flambants; les suppositions pétillaient.

Il nie cette correspondance, et pourtant il est calme!

Calveyrac se disait cela en concentrant un examen despotique sur le front nu d'Abel. Le granit ne repousse pas plus durement le con-

tact du fer. Le regard du docteur s'émuoussa.

Mais de qui sont ces lettres si elles ne sont pas de lui?

Le temps ne fut pas laissé à Calveyrac de peser sur la question assez importante qu'il se faisait avec toute la partie pensante de l'auditoire.

Le président abordait enfin le fait incriminé.

— Où étiez-vous la nuit du dix-neuf au vingt juillet?

— Dans ma chambre.

— A quelle heure y êtes-vous monté?

— A minuit, quand le docteur Calveyrac et madame Dalzonne se sont retirés. C'était une demi-heure après la retraite des autres pensionnaires.

— Rentré dans votre chambre, vous êtes-vous mis immédiatement au lit?

— Je ne me suis mis au lit qu'à trois heures et demie du matin, je suppose.

— Et qu'avez-vous fait depuis minuit jusqu'à trois heures et demie?

— Ayant quitté mon habit, mon gilet et ma cravate, je me suis étendu sur mon divan, où je suis resté endormi probablement depuis minuit jusqu'à trois heures et demie.

— Niez-vous vous être présenté dans la cham-

bre de mademoiselle de Touralbe sous le costume que vous venez de décrire ?

— Je ne suis pas sorti de chez moi de la nuit entière ; je n'ai ouvert la porte de ma chambre que le lendemain à dix heures, à l'appel du déjeuner.

Arrêtant là les questions qui touchent au corps du délit, le président retrace l'événement constaté par l'acte d'accusation ; il n'omet aucun détail, et il démontre que l'homme vu par M<sup>lle</sup> de Touralbe est Abel lui-même : il y a identité rigoureuse de costume, de taille et de traits.

— Abel, était-ce ou n'était-ce pas vous celui qui s'est introduit chez M<sup>lle</sup> de Touralbe ?

— Ce n'était pas moi ! répond Abel énergiquement.

Toutes les facultés attentives de l'auditoire montent en bouillonnant à la surface et s'y figent.

Dieu, au jour du jugement, ne regardera pas sa créature avec plus de pénétration que Calveyrac n'en mit en regardant Abel au moment où il dit : Ce n'est pas moi ! — Abel était fort : il n'avait pas rompu, il n'avait pas ployé, il n'avait pas fléchi devant le monstre béant de la foule, lui qui avait peur de son ombre autrefois,

ni au choc de l'accusation peut-être mensongère de la correspondance, ni enfin devant l'accusation formidable de l'attentat sur M<sup>lle</sup> de Tournalbe.

Calveyrac, ému de cette puissance morale qu'il avait rendue à Abel, à son malade, oublia un instant le danger qu'Abel courait comme accusé pour ne voir en lui qu'un magnifique problème de médecine sur le point d'être résolu; l'obscur docteur du Pecq bondit de vanité. Il serait mort de douleur comme Galilée et Fulton de ne pas sentir une main qui serrât la sienne, de ne pas entendre une voix qui lui dît : Vous avez raison, vous avez réussi, vous êtes grand, vous aussi ! L'immortel médecin de la faculté de Paris, aigle devinant les aigles, fit tomber sur Calveyrac un regard indéfinissable, intelligent comme un livre sublime, précieux comme une couronne. Calveyrac était compris, pesé à sa valeur; ce regard l'avait sacré roi de la science, le saint chrême l'avait inondé.

Abel était toujours calme.

— Cependant, reprit le président, comment se fait-il qu'on ait trouvé dans la main de mademoiselle de Tournalbe évanouie ce cordon en cheveux arraché de votre cou pendant la lutte ? Il est bien à vous ?



— Oui, monsieur le président.

— Mais comment l'aurait-on pris dans sa main si vous n'étiez allé dans sa chambre ?

— Je l'ignore.

— Aviez-vous ce cordon sur vous quand vous vous êtes jeté sur votre divan ?

— Oui, monsieur le président.

— Reconnaissez-vous bien celui-là pour le vôtre ?

— Je le reconnais.

— Autant vaudrait qu'il avouât tout de suite, se disait-on dans la salle, qu'il est l'auteur du crime.

— Persistez-vous, malgré cette preuve accablante, reprit le président, à nier que vous êtes l'auteur des violences commises pendant la nuit du dix-neuf au vingt juillet sur mademoiselle de Touralbe ?

— Je persiste à nier ; ce que j'ai dit est la vérité.

— La vérité ! la vérité ! bourdonnait la salle. On ne la garantirait pas sa vérité, se disait-on. Que ne disait-il : — Non, le cordon en cheveux n'est pas à moi, ou bien : — Je ne me souviens pas de l'avoir vu à mon cou la nuit du dix-neuf au vingt juillet. — Mais il avoue tout !

— L'avocat de l'accusé a-t-il quelque observation à soumettre à la cour ?

— Oui, monsieur le président. Dans l'intérêt de la défense, je ne voudrais pas qu'on regardât comme preuve absolue, et surtout unique, l'incident du cordon en cheveux. Il est d'autres incidents au moins aussi essentiels dont la défense doit s'armer : comment, par exemple, l'accusé se serait-il introduit dans la chambre de M<sup>lle</sup> de Touralbe, dont il n'avait pas la clef et qui était fermée en dedans ?

Une objection était jetée à la grande baleine agitée : elle y mordit.

— Cette question est de l'ordre de celles qui doivent d'abord être adressées aux témoins, répondit le président. On va les appeler.

Le défenseur s'assit.

Au moment où l'appel du premier témoin allait commencer on fut bien étonné de voir circuler une branche de fleurs qu'on se passait de place en place en disant : — A l'accusé ! faites parvenir à l'accusé !

La branche fut remise à Abel.

C'était un rameau de bruyère du Cap.

— Docteur, dit tout bas Abel à Calveyrac, Bergeronnette est dans la salle : c'est elle qui m'envoie cette branche de bruyère.

Le public ne vit dans l'épisode qu'un hommage galant adressé à l'accusé par le tribunal des dames.

On appela le premier témoin.

— Monsieur Cabassol !

Cabassol s'avança avec la pesanteur d'un bœuf troublé dans sa digestion, et, sans attendre les interrogations du président, il dit d'un ton aigre et ennuyé qu'il ne comprenait pas en vérité pourquoi la justice, sous prétexte d'éclaircir un procès, dérangeait l'existence établie des gens, les déplaçait à toute heure, et cela quand elle était prévenue depuis trois mois qu'on n'avait rien à déposer sur quoi que ce fût. C'est la quatrième fois qu'il faisait le voyage de Saint-Germain en Laye à Versailles, toujours pour signifier par demandes et par réponses à monsieur le juge d'instruction qu'il était le pensionnaire de la maison de santé le moins instruit de cette fastidieuse affaire et celui à qui les voyages étaient le moins permis. On ne lui payerait pas ses journées perdues, puisqu'il était rentier et que d'habitude il les perdait toutes; et il en serait à coup sûr pour quelque catarrhe de venir de si loin et si souvent par un temps de froid et de chaud. — Ce que j'ai vu, s'écria-t-il, je l'ai dit à satiété au juge d'instruc-

tion. Que ne s'adressait-on à monsieur Champeaux, par exemple, lui qui était toujours sur pied, qu'on rencontrait partout, dans l'escalier, au salon, au jardin, dans le bois, sur la terrasse?

— Vous vous trompiez, interrompit le président : votre déposition, monsieur Cabassol, n'est pas aussi inutile à recueillir que vous le pensiez, puisque jusqu'ici la justice ne savait pas que monsieur Champeaux fût si bien au courant des mouvements de la maison de santé et qu'il fut présent au désordre de la nuit du dix-neuf au vingt juillet.

— Mais monsieur Champeaux n'était plus dans la maison de santé quand l'événement a eu lieu, répondit Cabassol. Ai-je avancé le contraire?

— Vous avez raison, reprit le président après avoir jeté un coup d'œil sur le travail préparatoire du juge d'instruction : monsieur Champeaux était absent.

— Si bien, continua Cabassol, que feu monsieur Lejeune, prenant la rumeur au milieu de laquelle nous fûmes éveillés pour une invasion de républicains, accusait monsieur Champeaux de les avoir amenés de Paris.

— Monsieur Champeaux est donc un républicain? demanda le président.

— Oui, monsieur le président, un condamné politique. Pour achever donc, monsieur Champeaux avait quitté la maison huit jours avant la tentative dont monsieur Abel est accusé. Monsieur le président, maintenant que ma déposition est finie, me permettez-vous de retourner à Saint-Germain en Laye ?

— Je vais consulter la cour.

L'avis fut long à recueillir.

Le président dit ensuite :

— La cour, ne partageant pas l'opinion du témoin sur la valeur de ses témoignages, l'oblige à rester à l'audience jusqu'à la fin des débats.

Furieux, Cabassol s'assit et dévora en silence la pomme de sa canne, qui représentait une petite tête de nègre. Et le public se réjouit.

On appela ensuite le baron de Fourneuf.

Le baron parut.

Il déposa ainsi :

— Si je possédais la facile mémoire de mon honorable ami monsieur Cabassol, je n'aurais pas besoin, comme je le fais ici, de solliciter l'indulgence de la cour pour l'ingratitude de mes souvenirs. Malgré les neiges de l'âge, adorateur des grâces de mademoiselle de Touralbe...

— Il va me compromettre, murmura Cabassol en mordant le crâne de son nègre.

— ...Monsieur Cabassol, je parle de monsieur Cabassol, éprouvait un visible plaisir à être le confident des peines secrètes de cette belle personne. A table, qui était toujours assis près d'elle ? c'est mon honorable ami monsieur Cabassol ; à la promenade, qui la soutenait sur un bras complaisant ? mon honorable ami monsieur Cabassol ; qui, chaque soir, l'accompagnait jusqu'à la porte de sa chambre ? mon honorable ami monsieur Cabassol.

Il me perd ! pensa avec rage Cabassol.

— Je ne dis pas, poursuivit de Fourneuf, que monsieur Cabassol ait été acteur ou complice dans cette malheureuse catastrophe.

— Monsieur ! s'écria Cabassol, monsieur !

— Vous en êtes incapable, reprit le baron. Au contraire, c'est vous qui avez jeté des voiles, beaucoup de voiles sur les chairs suaves, délicates, rosées...

— Le tribunal dispense monsieur le baron de Fourneuf de toute peinture trop colorée.

— Je voulais arrêter les contours, répondit de Fourneuf.

— Sous quel rapport connaissiez-vous l'accusé ? lui demanda le président.

— Sous des rapports excellents : un grand cœur, et, s'il faut le dire, meilleur que son estomac. Et, au sujet de ce rapprochement, je m'en permettrai un autre. Brillat-Savarin, qui savait tout, a écrit quelque part, après le poète latin, que les mauvais convives — Je serais désolé de faire rougir ces dames — que les mauvais convives — Je ne sais comment achever la pensée du grand poète latin et du célèbre gastronome français — Monsieur Cabassol, aidez-moi donc ! — enfin, que les mauvais convives ne passaient pas pour se permettre beaucoup d'attentats nocturnes. Mais que ces dames ne rougissent pas.

— Votre citation n'est pas, je pense, d'un grand poids au procès.

— D'aucun, monsieur le président.

— Dites-nous plutôt, en ce cas, dans quel état était mademoiselle de Touralbe lorsque vous avez pénétré dans sa chambre.

— Elle était superbe !

— Comment superbe ?

— De nudité antique, monsieur le président.

— Était-elle évanouie ?

— Oui, mais quels cheveux !

— Se plaignait-elle ? souffrait-elle ?

— Beaucoup. Quelles épaules !

— L'accusé vous a-t-il paru très-assidu auprès d'elle dans l'intimité domestique ?

— Pas plus que bien d'autres, pas plus que monsieur Cabassol. Je ne connais guère que monsieur Champeaux qui ne déposât pas à ses pieds le tribut d'une vive admiration.

— Savez-vous si les clefs des autres chambres de la maison de santé ouvraient la porte de la chambre de mademoiselle de Touralbe ?

De Fourneuf se tourna :

— Qu'en pensez-vous, monsieur Cabassol ?

— Monsieur, je n'ai jamais essayé de ces effractions-là ? C'est plaisant de m'interroger là-dessus !

— Ne vous fâchez pas. La question ne vous eût pas indigné il y a cinquante ans.

Le nègre était presque rongé.

— Monsieur de Fourneuf, demanda le président, pourriez-vous nous dire si, le lendemain du trouble nocturne, l'accusé avait le visage défait au moment du déjeuner ?

— Nous mangeâmes ce jour-là des côtelettes panées beaucoup trop cuites, conséquence de l'agitation universelle, et nous primes du café détestable.

— Mais parlez-nous de l'accusé.



— Monsieur Abel ne parut pas, je crois, à ce déjeuner.

— Asseyez-vous, monsieur.

Avant de se conformer aux ordres du président, de Fourneuf sourit gracieusement au public et envoya un salut profond à Cabassol, qui ne lui répondit pas.

Le nom de M<sup>me</sup> Pingray résonna sous les voûtes de la salle.

Les questions du président amenèrent ces simples paroles de M<sup>me</sup> Pingray.

Les maisons de santé sont un monde à part, des réunions de famille où l'on est frère et sœur, non par le sang mais par la conformité de l'âge, par le lien de la douleur. Sans cette indulgente facilité de mœurs, les maisons de santé seraient de véritables tombeaux. L'accueil que reçut mademoiselle de Touralbe de chacun, et particulièrement de monsieur Abel, n'est qu'une conséquence de cette familiarité dont je vous parle. Et dois-je dire encore que monsieur Abel ne fut quelque peu attentif auprès de mademoiselle de Touralbe que sur les instances de madame Dalzonne ; c'est madame Dalzonne qui força monsieur Abel à être le guide, le compagnon, l'ami de mademoiselle de Touralbe.

On s'entretint sourdement dans la salle.

— Dans les maisons de santé, reprit M<sup>me</sup> Pingray en s'adressant autant au public qu'à la cour, les malades obéissent.

Depuis le commencement de l'audience on ne désirait pas moins voir M<sup>me</sup> Dalzonne que M<sup>lle</sup> de Touralbe : M<sup>me</sup> Pingray ne fit qu'augmenter ce désir.

— Cette liberté passée en habitude dans les maisons de santé, reprit le président, n'est pas toujours sans danger ; nous en avons l'exemple.

— Oui, répliqua M<sup>me</sup> Pingray, cet utile exemple apprendra aux jeunes hommes riches à se tenir en garde.

— Vous voulez dire aux jeunes femmes.

M<sup>me</sup> Pingray garda le silence.

Ébranler de fond en comble d'un seul mot tout le procès, c'était enflammer l'imagination des auditeurs. Ceux qui dans leur pensée avaient déjà vu Abel attaché au poteau se heurtèrent à la phrase de M<sup>me</sup> Pingray ; ceux qui l'aimaient par simple élan du cœur et ne voulaient pas le voir coupable, ou qui, quoique coupable, l'excusaient, et les femmes surtout, se réjouirent du nouvel horizon de doutes ouvert par M<sup>me</sup> Pingray.

— Je ne pense pas, interrompit l'avocat de M<sup>lle</sup> de Touralbe, qu'on doive ajouter plus d'im-

portance qu'elle n'en comporte à cette dernière déposition. Ce n'est qu'une opinion personnelle, et d'ailleurs sans application ici.

Pourtant toutes les illustrations rangées en cercle au bas de l'estrade se parlèrent à voix basse ; les jurés pensaient ; on s'agitait dans les tribunes. Calveyrac et M<sup>me</sup> Pingray échangèrent un regard de lumineuse concentration. Abel paraissait en savoir moins que tout le monde.

M<sup>me</sup> Pingray alla prendre place auprès de Cabassol et de Fourneuf.

Le quatrième témoin appelé fut M<sup>me</sup> Musquette.

En passant, toute couperosée d'une timidité virginale, devant le baron de Fourneuf, celui-ci lui dit tout bas :

— Vous perdez quelque chose, madame Musquette.

L'avertissement révolutionna M<sup>me</sup> Musquette ; elle ne savait pas ce qu'elle perdait : était-ce un ruban du soulier, sa ceinture, grand Dieu ! sa ceinture ! sa jarretière, sa jupe ? Si c'était sa jupe ! Quelle affreuse position, pour elle, sur qui tout le monde avait les yeux posés !

Son agitation fut si profonde qu'au lieu de parler en simple témoin de ce qu'elle avait vu

elle s'exprima, en regardant tantôt ses pieds et tantôt sa taille, comme si elle avait été la victime de l'attentat.

— J'étais couchée, dit-elle, quand on est entré...

— Comment ! vous étiez couchée !

— Je veux dire qu'elle était couchée. Je me suis trouvée ensuite entre les bras d'un homme...

— Dans les bras d'un homme ! Vous faites erreur, madame. Calmez-vous !

Il ne fut pas possible à M<sup>me</sup> Musquette de se calmer : de Fourneuf l'avait ensorcelée. Elle fut obligée de s'asseoir sans être parvenue à témoigner.

Quand elle fut assise, de Fourneuf lui souffla à l'oreille :

— Je vous avais bien dit que vous perdiez quelque chose.

— Mais quoi donc ?

— Vous perdiez contenance, charmante dame.

M<sup>lle</sup> de Beaupréau succéda à M<sup>me</sup> Musquette.

— Dites ce que vous savez sur l'état de mademoiselle de Touralbe lorsque vous êtes entrée dans sa chambre.

— Oui, monsieur le président.

M<sup>lle</sup> de Beaupréau devint cerise.

— La partie placée au-dessous de la tête...

— Quelle est cette partie ?

M<sup>lle</sup> de Beaupréau fut pourpre ; la pudeur l'étranglait.

Elle se reprit :

— La partie qui est près des épaules...

— Mais quelle partie ? Nommez-la.

— La... le...

— Le quoi ?

— Le sein, dit-elle enfin, était découvert.

L'expression sortit avec peine des chastes lèvres pincées de M<sup>lle</sup> de Beaupréau.

— Ensuite ?

— Le dessus des genoux, monsieur le président...

— Qu'entendez-vous par le dessus des genoux ?

— La jambe...

— Ne voulez-vous pas dire la cuisse ?

— Oui, monsieur le président ; la jambe était égratignée.

Ayant pitié de la souffrante retenue de M<sup>lle</sup> de Beaupréau, le président ne l'interrogea pas davantage.

Un nouveau frémissement de curiosité fit onduler toutes les vagues du bassin, qui devenaient plus longues et plus sourdes sous la teinte sombre du jour qui finissait.

M<sup>me</sup> Dalzonne allait parler.

Dès qu'elle se montra dans l'étroit espace où étaient les témoins, Abel et Calveyrac la prirent par la main et la conduisirent en face du président.

— Courage, madame ! lui dit bien bas Calveyrac ; et la vérité surtout !

Comme sa main pressa celle d'Abel !

Le président pria M<sup>me</sup> Dalzonne de quitter son chapeau.

Au jour pâle et doré répandu dans l'hémicycle sa figure souffrante en fut plus belle. Sa décoloration était celle d'une jeune mère ou d'une sœur aînée ; car le bon sens de toute sa vie lui donnait l'énergie de ne pas se trahir tout de suite par la faiblesse de l'amante.

— Est-il vrai, madame, lui dit le président, que vous ayez engagé l'accusé à adoucir, par divers moyens que vous lui conseilliez, la tristesse morale de mademoiselle de Touralbe ?

— Oui, monsieur.

— Saviez-vous si monsieur Abel écrivait souvent à mademoiselle de Touralbe ?

— Oui, monsieur.

— Vous communiquait-il ses lettres avant de les envoyer ?

La réponse de M<sup>me</sup> Dalzonne se fit attendre.

— Oui, monsieur le président.

— Accusé, dit le président, vous voyez que ces lettres sont bien de vous, puisque vous les montriez à madame Dalzonne.

— Non ! elles ne sont pas de lui, s'écria M<sup>me</sup> Dalzonne en étendant son bras vers une image du Christ ; elles ne sont pas de lui ! N'est-ce pas qu'elles ne sont pas de vous, monsieur ? Vous n'avez pas dit qu'elles étaient de vous au moins !

Tous les cœurs battirent à l'expression que M<sup>me</sup> Dalzonne donna à ses paroles.

— Présumez-vous de qui elles peuvent être, madame ?

— Je ne répondrai pas à cette question.

— Abandonnant à regret la poursuite d'un éclaircissement tout en faveur de l'accusé, la cour vous demandera alors, madame, si les clefs de vos autres appartements ouvrent celui de mademoiselle de Touralbe.

— Non, monsieur.

— Cette chambre a-t-elle une désignation particulière ?

— On l'appelle *le cabinet bleu* à cause de la couleur de ses tentures.

— Qui l'occupait avant mademoiselle de Touralbe ?

— Monsieur Abel.

— Pourquoi l'a-t-il quittée ?

— Les reflets ne convenaient pas à ses études de dessin.

— Croyez-vous, madame, que l'accusé eût de l'amour pour mademoiselle de Touralbe ?

— Nullement.

La réplique fut si nette que Calveyrac en frémit : la jalousie cassante de la femme s'était peut-être dévoilée.

— Ma tâche me commande, madame, de vous adresser une question délicate et de solliciter de vous une réponse sincère. A votre connaissance, monsieur Abel aime-t-il quelqu'un ?

La tête de M<sup>me</sup> Dalzonne faiblit ; elle était à bout de son courage.

Le silence de M<sup>me</sup> Dalzonne se prolongeait.

— Ma question, madame, n'est pas indifférente, si elle est hardie. Permettez-moi de la renouveler.

Aucune parole ne sortait des lèvres de M<sup>me</sup> Dalzonne.

— Vos malades sont vos amis ; vous les conseillez, ils vous consultent ; vous comptez leurs pas, vous savez leurs actions : qui mieux que vous peut me répondre ?

— Moi, monsieur ! répondit Abel. Que mon aveu me sauve ou me perde : j'aime !



Des applaudissements ébranlèrent la salle. Le sentiment qui faisait applaudir était indistinct, confus ; le doute arrêtait encore l'émotion ; mais une explosion était nécessaire à tant de poitrines gonflées.

Le président respecta cette expansion irrésistible.

Il était nuit.

Six heures sonnaient.

— L'audience est levée, dit le président. Elle sera reprise à dix heures, ce soir, pour entendre le témoin Champeaux, mademoiselle de Touralbe et les experts-écrivains.

## XLI

L'hôtel du Réservoir , adossé au mur d'enceinte du château de Versailles , fut l'endroit convenu où se rendirent pendant la suspension de l'audience M<sup>me</sup> Dalzonne , le docteur Calveyrac et les pensionnaires de la maison de santé. Tandis que chacun d'eux se faisait servir , dans un petit cabinet de repos , quelques mets simples pour réparer les fatigues de la journée et supporter celles de la nuit ; tandis que le baron de Fourneuf , moins sobre ou en-

tendant mieux le prix du temps après une déperdition de forces de plusieurs heures , s'encadrait entre quatre bougies dans le grand salon du restaurant , et se dilatait les sens à la fumée d'un canard aux navets placé devant lui , le docteur et M<sup>me</sup> Dalzonne se confiaient leurs craintes et leurs espérances sur l'issue du procès.

Sans habitude des allures de la justice , M<sup>me</sup> Dalzonne s'effrayait de l'échafaudage dressé autour d'un fait qu'elle s'irritait même de voir discuter, tant il lui paraissait impossible à soutenir. Depuis les premiers jours de l'accusation jusqu'à la dernière minute de cette dernière audience suspendue, convaincu qu'Abel était injustement compromis dans un délit ténébreux , elle regardait les juges comme des hommes prenant plaisir à torturer la vérité , ne pouvant plus , ainsi qu'autrefois , torturer les gens. Pour elle rien n'était plus simple à conclure que ce procès : mettre sur-le-champ Abel en liberté et chercher ailleurs le criminel. Le reste ne la regardait pas : M<sup>lle</sup> de Touralbe obtiendrait réparation de qui il lui plairait. Ses pensées petillaient comme ses paroles , comme ses yeux , au souvenir des scènes judiciaires , dont l'émotion la poursuivait encore dans le salon où l'écoutait le docteur Calveyrac, aussi péniblement affecté,

mais plus contenu cependant. Avec une ignorance dont elle semblait fière , elle jugeait la marche des débats et la superstition des formes ; tout cela , selon elle , pour un mensonge ! Sa raison s'en révoltait. Et lorsque Calveyrac cherchait à lui expliquer la position des juges , forcés d'arriver à la connaissance de la vérité par l'unique chemin des preuves , procédé difficile , lent , délicat , mais rigoureux , son bon sens ordinaire lui faisait défaut ; elle échappait aux raisonnements de Calveyrac. Il fallut l'autorité d'un exemple bien choisi pour qu'elle admît enfin avec le docteur des circonstances où la justice n'avait pas le droit de se dispenser de mettre en doute , ne fût-ce que pour un temps limité , l'innocence de l'homme le plus recommandable par ses antécédents. Calveyrac lui peignit l'embarras d'un jury à qui l'on présente des lettres signées d'un accusé , des lettres toutes pleines de faits irrécusables , et que l'accusé nie être de lui.

Le coup porta. Ce n'était pas indifféremment que la flèche avait été lancée : n'était-ce pas dans un cri parti du cœur que M<sup>me</sup> Dalzonne avait nié la participation d'Abel à cette correspondance où les juges et le public , confondant leurs convictions , avaient vu le témoignage in-

contestable de l'amour , trop tard démenti , d'Abel pour M<sup>lle</sup> de Touralbe ? L'impression serait longue à effacer dans les esprits une fois prévenus.

Comment reprocher aux juges de se plaire à l'obscurité lorsqu'on les y plonge ? En protestant devant Dieu, ainsi qu'elle l'avait fait, qu'Abel n'était pas l'auteur de ces lettres , ne laissait-elle pas présumer qu'elle connaissait la main qui les avait tracées ? une énigme portant sur un fait si grave ne mettait-elle pas en défiance la conscience des jurés ? A qui la faute ? à elle, à M<sup>me</sup> Dalzonne. Cela avait nui à Abel ; cela avait altéré, jusqu'à une prochaine réaction de l'opinion , l'idée avantageuse conçue de lui à l'ouverture de l'audience.

— Mais j'ai dit la vérité ! s'écria M<sup>me</sup> Dalzonne : cette correspondance n'est pas d'Abel. Docteur, se reprit-elle, dominant une pénible suffocation , ces lettres sont de moi ! Oui ! je les ai dictées ; oui , je les ai imposées à Abel , qui s'est astreint pendant trois mois à cette correspondance ; oui , j'ai forcé sa main ! oui , idées , expressions , phrases passionnées , demi-aveux , tout est de moi ! Je n'ai plus de honte à avoir devant vous , si j'ai encore , mon ami , des douleurs à vous donner. En aimant Abel je craignais

de n'en être jamais assez aimée, et surtout qu'il se lassât de moi. Esprit faible, je l'amusais par le changement, en le ramenant vite à moi dès qu'il s'éloignait trop et me perdait de vue. Sa liberté s'estimait plus grande de cette facilité à travers laquelle passait le fil où il était attaché. Ma conduite n'était pas une erreur; mais à quel prix j'en ai acquis la conviction! J'ai marché sur le feu! Non! je n'ai pas vécu, au milieu de tant d'essais, de tant de risques! Deux fois j'ai été sur la point de perdre l'amour d'Abel. La correspondance dont la justice s'est armée contre lui remonte aux époques de ces périlleuses tentatives. Je vous le répète, j'y forçai Abel, sûre que mademoiselle de Touralbe renfermait trop de séductions en elle pour qu'Abel ne fût pas ébloui, distrait, captivé; sûre d'un autre côté qu'Abel ne le serait pas plus longtemps que je le permettrais. Cette dernière fois je fus sur le point de me tromper; je le crois encore du moins. Et vous vous souvenez du jour où vous me dites, au retour d'un voyage à Versailles et en terminant une visite que vous m'aviez faite pour me parler de vous, uniquement de vous, docteur, vous vous souvenez de ce jour, n'est-ce pas, qui n'est pas plus effacé de ma mémoire que de la vôtre, où vous me dites en me par-

lant d'Abel, car je n'avais parlé que de lui avec vous : Ceci guérira cela. Eh bien ! vous me prouviez par là que vous compreniez, vous aussi, la domination nécessaire, infaillible de cette jeune femme sur les pensées flottantes du malade au moment où je commençais, moi, à la trouver dangereuse, et où je cherchais à l'éloigner. Tous les deux, vous et moi, nous voyions un même moyen de salut au fond de cette diversion, dans l'emploi de laquelle vous ne risquiez tout au plus que votre amour-propre, tandis que j'y jouais mon repos. C'est donc moi, moi seule qui suis coupable de cette correspondance, que sans mensonge la justice ne peut attribuer à la plume d'Abel, qui n'aima jamais, non jamais mademoiselle de Touralbe.

— Il n'est qu'un moyen, répondit le docteur, de répandre la lumière sur ce fait si important, c'est de tout avouer.

— Avouer en public que j'aime Abel !

— Ou le laisser condamner, madame ; car mademoiselle de Touralbe sera crue si elle a le courage de dire que ces lettres sont d'Abel.

— Eh bien ! je le dirai, je l'avouerai ! Mais quelle tortueuse histoire à raconter ! que de paroles pénibles ! que de honte !

— Je vous épargnerai cette honte : c'est moi,

madame , qui instruirai le jury , qui lui dirai avec réserve combien Abel a été aimé par une autre femme que mademoiselle de Touralbe ; et si Abel vous aime , madame , s'il sent toute la valeur de votre beau sacrifice , il vous offrira son nom , sa main au sortir de l'audience.

— Et moi je vous jure que je refuserai son nom et sa main ; car , par les larmes dont vos yeux sont remplis , docteur , par votre admirable abnégation , je jure que je ne serai jamais la femme de personne , ne pouvant plus être la vôtre !

— Vous savez , madame , que , le jour où finira ce douloureux procès , je serai sur la route du Havre , de là sur l'Océan.

— Ainsi , docteur , vous direz tout. Déshonorez-moi ; c'est convenu. Adieu ; dans une heure au palais.

La voix de M<sup>me</sup> Dalzonne s'éteignit dans les sanglots. Elle tendit la main au docteur , qui la pressa. Calveyrac sortit de l'appartement sans savoir où il allait.

Ayant besoin d'aérer sa poitrine , où trop de douleurs avaient été contenues , Calveyrac traversa les salles basses de l'hôtel et sortit par la petite porte qui donne sur le parc même du château. A peine avait-il fait quelques pas



qu'une petite main se posa sur son bras : c'était Bergeronnette-cinq-heures.

— Vous ne me saviez pas ici , monsieur Calveyrac.

— Vous vous trompez , lui répondit le docteur en l'entraînant dans une des allées plantées de bois qui vont de la grande terrasse aux murs de clôture : vous étiez à l'audience. Mais comment êtes-vous venue à Versailles , et pourquoi ?

— Pouvais-je ne pas m'intéresser à ce qui se fait ici ?

— Vous avez raison : cela vous touche au moins autant que nous.

— Oh ! oui , autant que vous ! Est-ce que vous croyez que monsieur Abel est coupable ? Cela est impossible , cela est faux ; je le sais , moi ! Mais pourquoi ne l'avez-vous pas dit , vous , aux juges , aux jurés , à tout le monde ? on vous aurait cru. J'étais au fond de la salle ; j'ai tout entendu. Oh ! si j'avais pu parler ! Pauvre marraine ! comme elle m'a peinée ! Comme le monde est méchant ! on disait autour de moi que monsieur Abel serait condamné parce que rien ne prouvait que le coupable ne fût pas lui. Est-ce que cela est possible ?

— Je ne le pense pas , répondit le docteur ,

mais d'un accent si peu pénétré que Bergeronnette se sentit défaillir.

— Nous avons peu à faire, reprit le docteur, maintenant que la justice des hommes doit en décider. Que sommes-nous ? de pauvres gens de la campagne. Résignons-nous, espérons.

Quel découragement dans ces brèves paroles de Calveyrac !

— Vous voilà, mon Dieu ! comme monsieur l'abbé Vincent : il me tenait le même langage en route.

— L'abbé Vincent est donc ici ?

— Je l'ai prié de m'accompagner, et je l'ai tant prié qu'il ne m'a pas refusé ce service. Mais par quel moyen nous rendre ici ? plus de places aux voitures depuis trois jours. Il est parti tant de monde pour ce procès ! Où se procurer une carriole et un cheval sans dire où l'on allait et avec qui l'on allait ? Nous sommes partis à pied tous les deux.

— De Fromainville à Versailles à pied, chère enfant !

Le docteur prit dans ses deux mains la pauvre jolie petite tête de Bergeronnette ; il l'embrassa au front.

— Maintenant je ne suis plus fatiguée, monsieur Calveyrac.

— Monsieur l'abbé Vincent, reprit-elle, ne marchait pas à côté de moi sur les chemins fréquentés, je passais devant; nous nous rejoignons dans les champs, où nous nous reposions parfois sous quelque noyer; ensuite nous nous remettions en route. A dix heures nous étions à la porte du palais de justice, où l'abbé Vincent m'a quittée. Je crois qu'il est allé s'assurer une chambre pour la nuit chez un vicaire de ses amis logé au bout de la grande avenue. Je compte le revoir; nous retournerons ensemble à Fromainville.

— Je le remercierai de sa bonté pour vous, dit Calveyrac. Mais pourquoi êtes-vous venue, Bergeronnette? n'auriez-vous pas tout su là-bas? Oui, vous m'avez dit pourquoi, s'interrompit-il: pardon. Dites-moi plutôt ce que vous cherchez ici, maintenant. Est-ce moi?

— C'est vous, monsieur Calveyrac. Je veux voir madame Dalzonne; je veux lui parler tout de suite, avant la reprise de l'audience.

— A votre marraine?

— A elle-même, à elle seule. Conduisez-moi à son appartement.

— Est-ce que je ne dois pas savoir pourquoi?

— Non, monsieur Calveyrac, non! il faut que nous ne soyons que nous deux, elle et moi.

— Songez qu'elle est bien triste , et , hormis Abel , quelle autre pensée est-elle capable d'avoir en ce moment ?

— C'est de monsieur Abel aussi que je l'entretiendrai : je puis le sauver ; c'est mon espoir , c'est mon idée ; j'ai une idée ! Mais hâtons-nous !

Dans la ferme volonté exprimée par Bergeronnette de voir sa marraine se manifestait toute l'autorité du droit , toute la chaleur d'une espérance inspirée. Elle demandait ce qu'elle aurait exigé une minute plus tard , ce qu'elle aurait accompli sans l'intervention de personne. Calveyrac ne l'accompagna que jusqu'à la porte de la chambre de M<sup>me</sup> Dalzonne ; Bergeronnette entra seule.

Sans même prendre le temps de s'asseoir elle dit à M<sup>me</sup> Dalzonne , surprise de la voir :

— J'étais au palais , j'y suis restée toute la journée comme vous. J'ai entendu ce qu'on y a dit , et j'ai compris qu'on voulait condamner monsieur Abel parce qu'il aurait tenté de déshonorer mademoiselle de Touralbe. C'est un mensonge , c'est une calomnie , vous le savez aussi bien que moi ; son amour pour elle est aussi un mensonge , et c'est ce que je sais , moi , moi seule !

— Toi seule ! s'écria M<sup>me</sup> Dalzonne.

— Moi seule ; et je viens vous prévenir que je dirai ce soir au tribunal qu'il est si peu vrai que monsieur Abel ait aimé mademoiselle de Touralbe, malgré ces lettres au sujet desquelles je n'ai rien compris, que c'est moi, Bergeronnette-cinq-heures, moi seule qui suis aimée de lui.

— Mais ce n'est là qu'un prétexte, balbutia, pâle comme son mouchoir, M<sup>me</sup> Dalzonne. Tu n'as pas mùri ta démarche. C'est une imprudence, une folie, une invention contre une invention.

— Ce n'est pas une invention du tout : je l'aime et il m'aime, et depuis longtemps, et depuis toujours, depuis qu'il est chez vous. Une invention ! et qui l'a dit ? Abel en conviendra lui-même devant vous, devant tout le monde, devant Dieu !

M<sup>me</sup> Dalzonne n'était sortie du tribunal que pour subir la torture ; et ce qui l'effrayait au delà de toute expression, c'était le désespoir solennel qui était dans la voix de Bergeronnette.

— Non ! ce n'est pas une invention, répétait-elle. Sans doute je ne suis pas sa femme : je ne soutiendrai pas cela ; mais je suis sa ma-

trousse , sa maîtresse bien vraie et bien aimée , et je ferai tout pour le sauver , n'importe comment. On rira , on me déshonorera , mais qu'importe ? je le sauverai ! Je m'en irai du pays s'il ne m'épouse pas ; et tout sera dit.

— On t'a prévenue , lui dit M<sup>me</sup> Dalzonne , une autre femme t'a devancée : elle a arrêté de dire ce soir aux juges qu'elle était la maîtresse d'Abel.

— Une autre femme ! Et quelle est-elle ?

Les deux femmes se regardèrent comme deux lionnes.

— C'est moi ! s'écria M<sup>me</sup> Dalzonne.

— Vous ! vous direz cela ! Mais je ne vous le laisserai pas dire , je le dirai la première. On ne vous croira pas , vous , et l'on me croira , moi ! Où est votre enfant ? J'en ai un de lui , d'Abel ; il est vivant ! J'irai le prendre dans son berceau , et je le mettrai aux pieds des juges , et je leur dirai : — Vous me croirez maintenant : voilà l'enfant d'Abel et de moi ! — Et que me répondrez-vous ?

— Ah ! répliqua M<sup>me</sup> Dalzonne , on vous a donc appris ce que vous teniez tant à savoir ? Vous qui m'avez trompée , qui m'aviez dit que cet enfant était mort avant de naître !

— Et à mon tour j'ai appris depuis , reprit

Bergeronnette , que vous étiez ma rivale. Vous n'êtes pas heureuse , ma marraine.

Comme si elles eussent longtemps comprimé un même irrésistible élan, M<sup>me</sup> Dalzonne et Bergeronnette tombèrent dans les bras l'une de l'autre et restèrent embrassées sous leurs larmes. Leur rivalité , leur jalousie , leur inimitié passée s'effaçaient devant l'intérêt commun , immense qu'elles se partageaient comme sœurs, comme amantes , comme femmes , pour un homme, amour de l'une, amour de l'autre, désespoir de toutes deux. Leurs chaudes oppressions , leurs soupirs plaintifs , leurs âmes désolées se mêlèrent , et ce concert de tendresse les fit meilleures toutes deux.

Quand elles se furent dégagées de leurs étreintes elles se dirent en se regardant avec une résolution sublime , unanime , divine :

— Sauvons-le , Dieu fera le reste !

Et ce mot voulait dire : Pour le sauver allons voir quelle sera de nous deux celle qui se déshonorera le mieux à la face du monde.

## XLII

A dix heures précises les portes du tribunal se rouvrirent à une foule plus nombreuse et plus impatiente encore que celle du matin. Des curiosités nouvelles s'étaient éveillées dans Versailles au récit des épisodes judiciaires de la première audience. On avait pris chaleureusement parti pour et contre dans les salons, où les réunions d'hiver commençaient à poindre ; dans les cafés, où des paris avaient été engagés sur la sentence à intervenir ; et il va sans dire



qu'on ne s'entretenait que du grand procès le long du Tapis-Vert et autour de la pièce d'eau des Suisses. En général, les jeunes femmes ne faisaient pas jusqu'ici pencher leur opinion en faveur de M<sup>lle</sup> Laure de Touralbe; les vieux maris seuls, par une espèce d'instinct de conservation, et les mères, à cause des principes, désiraient la condamnation d'Abel. Les jeunes gens s'amusaient de tout, de la déposition de M<sup>me</sup> Dalzonne et de celle du baron de Fourneuf; pitié pour personne. A Calveyrac s'arrêtait cependant la légèreté de leurs propos; un cortège respectueux accompagnait son caractère d'homme et de savant. Au sortir de la dernière audience toutes les têtes s'étaient découvertes devant lui.

Le jury entra en séance dix minutes après l'ouverture des portes. La salle était si compacte qu'elle ne formait qu'un corps, qu'une vaste tête illuminée par la clarté des lustres du plafond. Quoique aussi émue que dans la matinée, la foule parut moins turbulente, soit qu'elle n'eût plus à sa fatiguer pour comprendre l'exposition du drame auquel elle assistait, soit, comme il advient souvent, qu'elle fût entrée dans une plus étroite communauté de sensations avec toutes les parties dont elle se composait.

Il arrive un instant où la foule devient famille par la chaleur du même sol qu'on presse, par la fraternité du coude, par mille petits ponts magnétiques jetés de l'un à l'autre individu.

Les témoins avaient repris leur place; Abel occupait son banc d'accusé; Calveyrac était assis près de lui; sous l'estrade des juges on voyait les hommes de haute distinction présents à l'audience du matin.

Champeaux fut appelé.

Il avait supprimé les formes compromettantes de son républicanisme : ses moustaches et ses épais favoris avaient disparu sous le rasoir; il était mis convenablement.

J'ai apporté peu d'attention, dit-il, au manège amoureux de monsieur Abel pendant mon séjour à la maison de santé. Quel intérêt avais-je à cela? Que sais-je de plus que les témoins déjà entendus? que dirai-je? que je me souviens de la joie de monsieur Abel à l'arrivée de mademoiselle de Touralbe? Cela vous a été dit; qu'il écrivait lettres sur lettres à la nouvelle pensionnaire, et que ces lettres étaient portées chaque matin par le domestique de monsieur Abel à l'appartement de mademoiselle de Touralbe? Cela vous a été dit.

Le public et le jury n'avaient pas l'air de

convenir que cela eût été si complètement dit.

— Fait si bien démontré, si peu récusable, continua Champeaux, que je ramassai un jour par hasard cette lettre, probablement de monsieur Abel, égarée sur le palier de la chambre de mademoiselle de Touralbe.

La lettre fut aussitôt décachetée par le président et passée aux jurés. Elle était de la même main que les lettres incriminées.

— Que vous dirai-je encore? que monsieur Abel, sous prétexte de faire faire une promenade à mademoiselle de Touralbe, la conduisit un jour très-loin dans la forêt de Saint-Germain, et qu'elle ne se sauva que par un hasard miraculeux de ses mains en se réfugiant au couvent des Loges?

Quoique courbé sous la pesanteur d'un sommeil d'habitude aggravé des longues fatigues du jour, Abel se leva tout tremblant de colère et d'indignation. Sous la lueur des lampes son front blafard et ses lèvres contractées firent craindre pour lui quelque perturbation nerveuse.

Calveyrac lui posa la main sur l'épaule, et, s'adressant à Champeaux, il dit avec calme :

— Je viendrai en aide aux souvenirs de monsieur Champeaux. Le jour où il fut témoin de

cet enlèvement il neigeait beaucoup , et pendant la nuit qui suivit cette journée monsieur Champeaux se leva vers les deux heures , et traversa la galerie suspendue sur la cour intérieure de la maison de santé. Il était deux heures après minuit : monsieur Champeaux doit se rappeler où il allait. Je lui demande pardon de l'avoir interrompu et le prie de continuer.

L'orage soulevé aux paroles accusatrices de Champeaux plana sans éclater.

Au moment où Abel s'était trouvé debout M<sup>me</sup> Dalzonne allait se lever ; mais M<sup>me</sup> Pingray , dont nul n'avait remarqué le mouvement , l'avait forcée à s'asseoir.

La main en sueur d'Abel était demeurée dans celle du docteur. Peu après sa lassitude le reprit, son front s'inclina , il s'assoupit.

Chose étrange ! la voix de Champeaux , claire au début de sa déposition , fut atteinte d'un enrrouement subit.

Pourtant il poursuivit :

— J'avais raison d'annoncer que mon témoignage n'éclaircirait pas beaucoup l'affaire dans laquelle je dépose : j'ai peu dit , il me reste encore moins à dire. Je crois encore me souvenir d'une soirée d'hiver où monsieur Abel parut si

agréablement surpris en voyant mademoiselle de Touralbe costumée en villageoise de son pays de Foix qu'il oublia sa misanthropie pour jouer au piano l'air d'un pas national, que dansa avec complaisance mademoiselle de Touralbe. Je n'ai plus rien à ajouter à ma déposition. Absent de la maison de santé depuis le mois de juin, je ne sais aucun des détails qui se rattachent à l'accusation principale.

Champeaux se tut.

Malgré l'interruption de Calveyrac, la salle fut riche de trois faits considérables à la charge de l'accusé. Elle revint par un reflux plus large à l'opinion déjà émise qu'Abel, innocent ou coupable, avait ressenti de l'amour pour M<sup>lle</sup> de Touralbe, qui, depuis la même déposition, fut soupçonnée aussi de ne s'être pas toujours assez défendue d'une passion qu'elle ne partageait pas.

Rien ne se compare au désir qu'avaient maintenant les spectateurs de voir M<sup>lle</sup> de Touralbe; c'était une inquiétude unanime et mal contenue, une envie dévorante.

Cependant deux experts en écritures devaient être encore entendus avant M<sup>lle</sup> de Touralbe. Pour éprouver leur intelligence on avait mêlé devant eux quelques lettres d'Abel aux modèles

d'écritures obtenus de toutes les personnes logées dans la maison de santé ; et , afin qu'ils pussent dénoncer les analogies entre ces diverses écritures dont la collection leur avait été communiquée et celle de la correspondance saisie, chaque autographe portait un numéro d'ordre.

Le premier expert appelé fut M. Podrel.

Gras et poudré à neige , M. Podrel datait de loin ; son habit était d'une ampleur prodigieuse. Quelle prodigalité de drap sur un ventre de pagode !

— Employé dans la compagnie des Indes , dit-il, pour la confection des tableaux comparatifs des denrées en haute bâtarde et pleine coulée , je justifie la confiance dont le tribunal m'honore depuis vingt ans. J'ai comparé les lettres qui m'ont été remises avec les autographes particuliers émanés de la main d'autres personnes, et mon opinion s'est formée. L'autographe n° 1 n'est pas d'une écriture semblable à celle de l'auteur des lettres incriminées. Cet autographe n° 1 est d'une écriture du bon temps : elle est noble , majestueuse , royale ; c'est celle d'une personne bien née.

L'autographe n° 2 n'appartient pas non plus à la main qui a écrit les lettres à mademoiselle de Touralbe ; il est d'une belle bâtarde et comme

il faut regretter de n'en plus voir beaucoup, écriture chaste et religieuse, morte avec les fortes croyances.

— Votre appréciation, monsieur Podrel, sera longue si vous nous donnez pour chaque autographe une analyse aussi approfondie.

— En ce cas, monsieur le président, j'ai fini, répondit M. Podrel d'un ton digne et piqué, j'ai fini. Je me bornerai à dire, à soutenir que les lettres attribuées à l'accusé ne sont pas sorties de sa plume, mais de celle qui a tracé l'autographe n° 6.

L'autographe 6 était de Cabassol.

De Fourneuf s'écria aussitôt :

— Mais c'est à ne pas y croire ! Non ! monsieur Cabassol n'a jamais songé à captiver mademoiselle de Touralbe ! Il y a évidemment erreur de la part de monsieur l'expert, dont je ne conteste pas le vaste savoir, mais dont il m'est permis de mettre en doute cette fois seulement la clairvoyance. Je défends monsieur Cabassol d'une injurieuse induction.

— Votre défense est une insulte ! cria en écumant le vieux fournisseur aux armées de Sambre-et-Meuse qui ne savait sur qui se ruer, ou sur l'expert ou sur de Fourneuf. Je vous passerai mon épée au travers du corps !

— Ce scandale ne peut être plus longtemps toléré, dit le président. Témoin Cabassol, respectez-vous !

— Et respectez, dit l'expert Podrel, le jugement impartial d'un expert en écritures employé dans la compagnie des Indes pour la confection des tableaux comparatifs des denrées en haute bâtarde et pleine coulée.

M. Podrel dit cela et s'assit.

L'huissier nomma de sa voix retentissante M. de Saint-Nectaire, autre expert.

Au sourire dédaigneux avec lequel il regarda M. Podrel on mesurait l'immense intervalle tracé entre lui et son concurrent. Ces beaux génies en expertise d'écritures ne semblaient pas s'admettre réciproquement. Tels Racine et Corneille.

— Je ne restreins pas le champ de l'écriture à trois espèces, dit-il, comme de prétendus maîtres experts. Nous avons, grâce au ciel, secoué le joug d'Aristote, nous aussi ; nous avons inhumé dans le même tombeau la bâtarde et la coulée, la demi-coulée et la demi-bâtarde. Comme la pensée, l'écriture est infinie dans ses formes.

Avec quelle pitié M. Podrel levait les yeux au plafond !



— Nous avons, continua M. de Saint-Nectaire, l'écriture molle et lymphatique, sans inspiration et sans étude; l'écriture blonde, où se trahit la candeur des jeunes filles, aux Zaériens, sveltes et naïfs; l'écriture passionnée, dont les caractères vont aveuglément au but, dévorent la ligne et repoussent la ponctuation, philosophie de notre art; nous avons l'écriture veuve, mûre et gracieuse à la fois, dont les pleins sont hardis, mais dont les jets manquent de poésie; nous avons l'écriture mélancolique, dont les jambages pleurent et inclinent au suicide; l'écriture athée, tout à fait dépourvue d'élan; puis encore l'écriture joyeuse et mondaine, dont les panses d'*a* sont débraillées; l'écriture avare, l'écriture jalouse, l'écriture ingrate, l'écriture reconnaissante, et autant d'écritures enfin qu'il y a d'accidents dans la matière inanimée et dans la matière intelligente.

— Est-ce que vous avez autant de canifs que vous avez d'écritures? demanda ironiquement M. Podrel, le représentant de l'ancienne méthode, à M. de Saint-Nectaire.

Avant qu'il fût permis à M. de Saint-Nectaire de réunir assez de sang-froid pour répondre à M. Podrel, il fut ainsi interrogé par le président :

— Toutefois à qui attribuez-vous les lettres incriminées dont vous avez examiné les caractères ?

— Je n'hésite pas à proclamer ici qu'elles sont de la même plume qui a tracé l'autographe n° 5.

Et l'autographe 5 était celui du baron de Fourneuf !

Quelle revanche offerte à Cabassol ! Mais Cabassol n'était plus là depuis un quart d'heure.

Loin de se fâcher, le baron eut l'air d'un homme heureux d'être démasqué ; il souriait dans sa confusion.

Au bruit de la salle, jetée dans une nouvelle série de doutes par ces dépositions contradictoires de deux experts fameux, Abel sortit de l'espèce de demi-sommeil auquel il cédait malgré lui depuis une heure environ. Quelques mots l'ayant mis au courant de la discussion, il s'empressa de dire au tribunal que l'œuvre des experts était parfaitement inutile, puisqu'il n'avait jamais eu l'intention de nier que les lettres adressées à M<sup>lle</sup> de Touralbe fussent de son écriture. Il les avait toutes envoyées, toutes écrites ; mais une autre personne les avait dictées.

M. Podrel et M. de Saint-Nectaire furent pé-

trifiés du coup. Engouffrés tous deux dans un vaste tourbillon de rire , ils furent renvoyés de la salle , hors de laquelle ils eurent la liberté de se regarder en face et de rire à leur tour.

Si l'incident de la correspondance ne sortait pas de sa première obscurité par l'aveu si inattendu d'Abel, il approchait d'une solution immédiate , car le nom de M<sup>lle</sup> Laure de Touralbe avait été enfin prononcé par l'huissier.

Succès difficile aux cours d'assises , dont les habitués ont le goût plus délicat que ceux des théâtres, M<sup>lle</sup> de Touralbe ne descendit pas, quand on l'eut vue , dans la haute opinion qu'on s'était formée d'elle. Un mélange d'assurance et de timidité empreint dans sa démarche lente et ferme lui valut le bruissement flatteur qui l'accompagna, de place en place , jusqu'au fauteuil en velours rouge préparé pour elle en face du président. Ce fut d'un geste plein d'aisance et de grâce qu'elle dénoua son chapeau de paille , tout vapoureux d'un voile blanc jeté sur des fleurs, et qu'elle le remit à Bianca, dont le bras l'avait soutenue en entrant dans la salle. Ses belles masses de boucles blondes flottèrent alors dans la pente gracieuse de ses joues unies et tendres , pâles et rosées comme les feuilles de l'hortensia. Elle était en blanc , simplicité so-

lennelle d'un effet indicible au milieu des robes noires des avocats et des costumes sombres des jurés. Debout sur un point éclairé, centre moral et centre physique d'une salle immense, silencieuse au sein de tant de choses bruyantes, chargée de tout l'intérêt d'un drame de feu, portant en elle le dernier mot de tant de combinaisons diverses, elle fut comme une de ces apparitions finales qui se montrent à l'heure des grandes révélations. Car les hommes produisent eux-mêmes ces tableaux qui tiennent de l'enchantement, et qu'ils nient parce qu'ils y participent. Leur souffle s'arrête, leurs yeux sont fixes, leurs oreilles ne s'ouvrent que pour recueillir un son; ils s'emprisonnent dans une idée, dans une salle; ils s'éclairent à l'ardente réverbération des lampes; et ils ne comprennent pas ensuite qu'on s'élève aux sphères les plus hautes et les plus transparentes du monde idéal.

Sur le bord du fauteuil près duquel M<sup>lle</sup> de Touralbe était debout s'appuyait sa main gauche, dessinée dans un gant blanc.

Abel était presque endormi.

Afin d'attirer un peu d'air dans le tribunal on avait ouvert deux croisées; un coin du ciel était visible: des étoiles et des masses tigrées de nuages remplissaient ce panneau.

M<sup>lle</sup> de Touralbe refusa de s'asseoir.

Sur l'invitation du président, elle revient sur les faits antérieurs; elle les raconte avec une pudeur si adroite que rien ne blesse et que rien n'est omis. On sent palpiter l'expression sous le voile; car l'expression est colorée avec une chaste exactitude.

— La nuit de l'événement, avez-vous entendu entrer dans votre chambre? lui demande le président.

— Non, monsieur; je dormais.

— Votre porte était-elle soigneusement fermée au dedans?

— A doubles tours, comme d'usage.

— Imaginez-vous le moyen qu'a pris l'accusé pour s'introduire chez vous?

— Je l'ignore.

— La chambre où vous étiez avait-elle été occupée avant vous?

— Par monsieur Abel lui-même.

— Et ensuite par une jeune protégée de madame Dalzonne, répondit Calveyrac, suppléant au défaut de mémoire de M<sup>lle</sup> de Touralbe.

— Est-il vrai, comme il paraît résulter des débats, qu'il vous aimait depuis le jour où vous êtes venue à la maison de santé?

— Je n'ai aucune raison de le supposer : les attentions dont monsieur Abel m'a entourée n'avaient ni le caractère ni l'impétuosité de la passion.

La salle aima cette généreuse franchise de M<sup>lle</sup> de Touralbe.

— Reconnaissez-vous , lui demanda encore le président , comme vous ayant été adressées par monsieur Abel , ces lettres qui forment une collection ?

— Oui , monsieur le président ; mais en les remettant à mon défenseur je n'y attachais aucune importance. Je ne les considère encore que comme des mémoires , dont il était apparemment agréable à monsieur Abel de me faire la confidence le lendemain des journées passées ensemble. C'était une occupation pour lui , une distraction pour moi. Deux malades peuvent se permettre cela.

Il était difficile de mieux se concilier les dispositions du public , qui ne savait lequel des deux prendre sous sa défense tacite depuis qu'il écoutait une déposition si tolérante et si bonne. Du même coup s'annulait le dévouement de Bergeronnette et de M<sup>me</sup> Dalzonne au sujet de la correspondance ; si affaibli , l'incident des lettres tombait de lui-même.

Calveyrac releva doucement la tête endormie d'Abel.

A ce moment même le président disait à M<sup>lle</sup> de Touralbe :

— Avez-vous la conviction profonde que l'homme entré chez vous la nuit du dix-neuf au vingt juillet est bien celui qui est devant vous ? Regardez-le, mademoiselle.

La tête d'Abel était soutenue par Calveyrac.

— Je dois vous prévenir que de votre réponse, mademoiselle, dépend la vie de l'accusé. Vous savez que les lois prononcent des peines terribles contre ceux qui commettent le crime dont vous assurez qu'il s'est rendu coupable envers vous. L'homme qui a voulu vous déshonorer, est-ce bien celui-là ? Ne me répondez qu'en le regardant.

— C'est celui-là, répondit sans hésiter M<sup>lle</sup> de Touralbe.

— Elle en a menti ! cria une voix de femme du fond de la salle, elle en a menti !

Calveyrac et M<sup>me</sup> Dalzonne se regardèrent : ils connaissaient cette voix.

Des huissiers et des gardes municipaux fouillèrent aussitôt toute la salle pour arrêter la personne qui avait osé prononcer ces mots hardis : ils ne la trouvèrent pas. Le tumulte fut violent ;

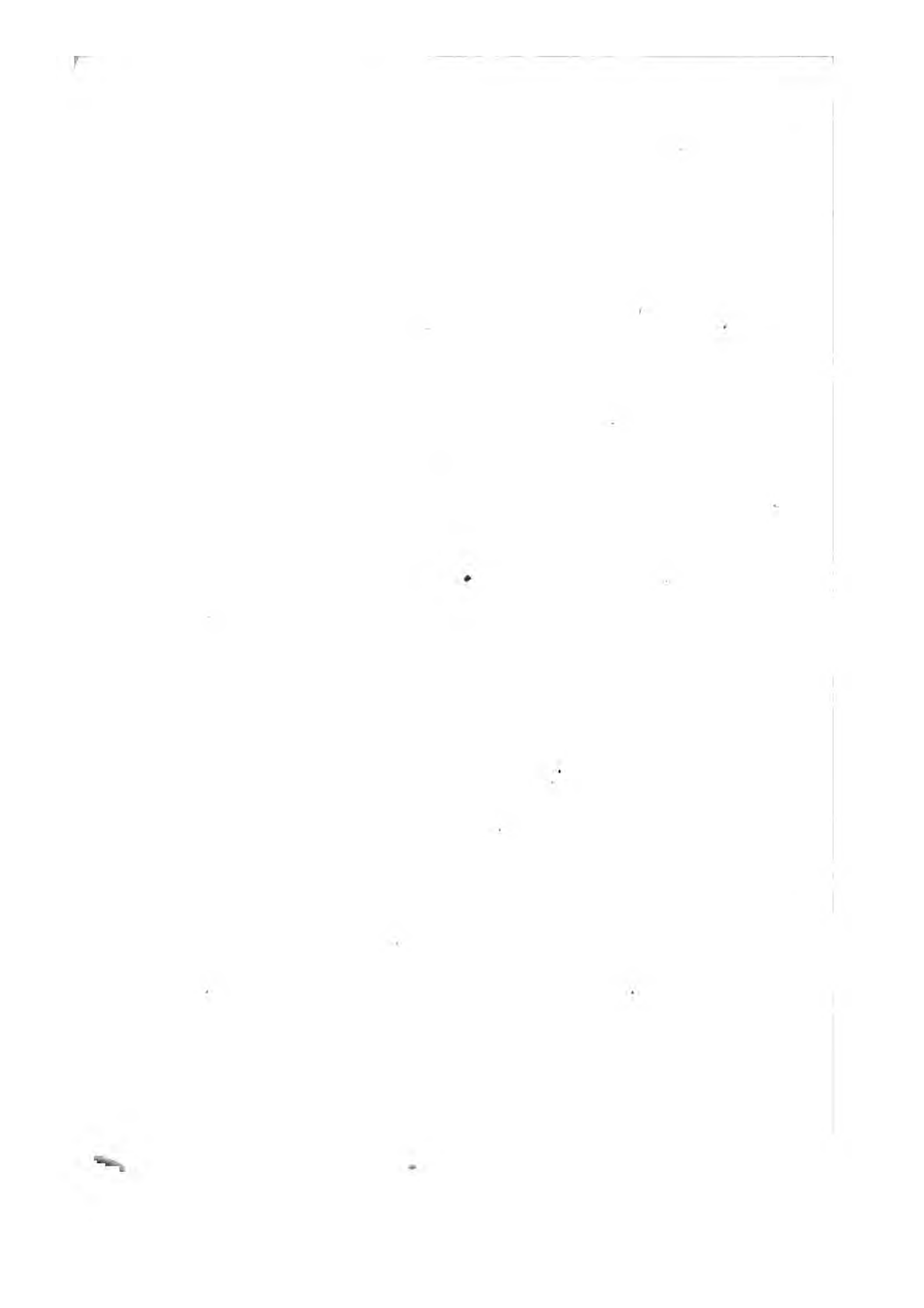
on s'étonna, on s'agita, on chercha le sens de ce cri échappé à une explosion consciencieuse. Vainement le président ordonna le silence, menaça de faire vider la salle : le désordre ne cessa que lorsque l'intérêt, un instant brisé, se rattacha dans l'esprit de l'auditoire, avide de connaître enfin le dénouement de la séance.

— Comme il n'est pas dans la dignité du tribunal, dit le président, de s'arrêter à ces interruptions illégales, sans valeur comme témoignage, hautement réprochées, et condamnées au contraire comme l'expression de la haine, la déposition de mademoiselle Laure de Touralbe, bien et dûment acquise au procès, fermera l'audience de cette nuit. Demain le tribunal entendra les plaidoiries des avocats choisis par la partie civile et par l'accusé.

Il fut répondu aux milliers de personnes en attente à la porte du tribunal pour savoir le résultat de la séance :

— Il est coupable !





## XLIII

La parole fut accordée aux avocats , et l'on peut croire qu'ils ne laissèrent pas échapper l'occasion d'user de la liberté : ils déclamèrent l'un et l'autre aussi chaleureusement et avec autant de conviction qu'ils auraient péroré dans le rôle opposé. Comme d'usage, ils n'apprirent rien de nouveau aux auditeurs, n'éclaircirent aucune face douteuse de la cause ; seulement, et toujours comme d'usage, chacun des deux avocats accabla de grossièretés la partie qui ne

l'avait pas choisi pour défenseur. Ce fut une passe d'armes exécutée en présence du jury. Si l'avocat de M<sup>lle</sup> de Touralbe excitait le rire aux dépens de son adversaire, l'adversaire se précipitait à la barre et ne la quittait pas sans avoir obtenu, lui aussi, son rire; si celui-ci à son tour arrachait des larmes d'attendrissement aux spectateurs, comme dirait la *Gazette des tribunaux*, celui-là réclamait ces larmes; il se tordait, suait, gémissait, soupirait par tous les pores afin d'arriver à son but. On n'entendait que ces magnifiques points d'orgue de l'argumentation : *Eh ! messieurs !...* Et ceci signifie que l'orateur est au dépourvu d'expressions pour habiller sa maigre idée; ou encore : *Il y a plus, messieurs !...* Et ceci annonce qu'il n'a plus rien à dire, qu'il est à sec comme le désert.

Cependant on convint dans le public que les deux avocats s'étaient élevés à la hauteur de leur réputation; et il faut l'admettre puisqu'on les avait enlevés au barreau de Paris pour les entendre à Versailles. *Il y a plus*, comme on dit au barreau, on les avait dérobés à la tribune nationale afin de les faire briller de tout l'éclat de leurs talents dans cette grande cause. Dieu ! comme ils en dirent ! comme ils s'indignèrent ! comme ils s'emportèrent ! comme ils eurent des

larmes ! quelle éloquence ! Ils firent bonne mesure et bon poids !

Sans un léger désagrément arrivé au plus jeune des deux illustres orateurs , jamais les fastes du barreau de Versailles n'auraient compté d'aussi belle journée judiciaire. Voici ce que fut son désagrément : il entamait une figure de rhétorique des plus huppées, arrondie et panachée, capable de durer un quart d'heure et de rapporter cent francs , lorsqu'un des jurés , se levant, dit, la main sur le cœur, à ses confrères et au tribunal : — Messieurs , si l'avocat ne termine pas sur-le-champ sa plaidoirie, où le même fait a été reproduit jusqu'à vingt-sept fois, je serai infailliblement frappé d'une attaque d'apoplexie, et vous aurez à recommencer l'instruction.

Et l'avocat s'était tu au milieu de son triomphe.

Deux témoins manquaient à l'audience, madame Dalzonne et le docteur Calveyrac. Les autres commençaient à prendre la chose en habitude, et même un peu en plaisir : de Fourneuf en digérait mieux ; M<sup>me</sup> Musquette et M<sup>lle</sup> de Beaupréau paraissaient avec une nouvelle toilette à chaque audience.

Quant à Cabassol , il s'était complètement éclipsé.

Abel n'assista pas aux plaidoiries.

Mettant à profit les heures d'intervalle absorbées par la défense, M<sup>me</sup> Dalzonne courut en poste jusqu'à Saint-Germain. Elle descendit au Pecq, où l'on était dans la plus grande anxiété sur le sort d'Abel.

Les malades, les convalescents de la maison, les uns du bas de la porte, les autres du milieu de l'escalier, d'autres de leurs croisées, demandaient des nouvelles du procès. — Rien de nouveau ! répondait, essoufflée, M<sup>me</sup> Dalzonne, rien de nouveau ! Demain tout sera fini !

Bergerin, qui était venu au Pecq pour savoir si sa fille y était, arrêta au passage M<sup>me</sup> Dalzonne.

— Mais qu'est-ce qu'on dit ? que monsieur Abel sera condamné ? Mais on condamne donc tout à présent ? rien n'est permis ! C'est donc regardé comme du braconnage ce qu'il a fait ou qu'il n'a pas fait ? car, ma foi ! l'un est aussi indifférent que l'autre. C'est bien cher ce gibier-là, il paraît ; gibier du roi !

— Bergerin, mon ami, je suis très-pressée.

— Pardon, mais deux mots encore. Vous voyez cette forêt là-bas, la forêt de Saint-Germain, huit mille arpents, bois et gibiers de toutes sortes, propriétés du roi ou propriétés de

l'État : eh bien ! si monsieur Abel est condamné à quoi que ce soit, je brûlerai les huit mille arpents jusqu'au dernier baliveau , foi de Bergerin ! comme feu Bergerin était mon père , un fier homme aussi ! Il ne faut qu'une nuit et qu'un homme pour ça ; comptez-y ! Est-ce que ça vaudrait deux liards le dommage qu'il a causé à cette alouette ? Suffit.

— Tu ne feras pas cela, Bergerin !

— Je le ferai, ma parole de Dieu ! ma fille et mes chiens fussent-ils au milieu de la forêt !

— Bergerin ! espérons encore. Adieu ! Ta fille se porte bien ; elle est avec nous à Versailles : nous te la ramènerons demain. Adieu, Bergerin !

— Le bon Dieu vous écoute , ma bonne madame Dalzonne ! Mais que ces gardes champêtres de juges se tiennent bien !

M<sup>me</sup> Dalzonne descendit au jardin , où était M. Hourdon ; elle alla le chercher au fond de son vilain poulailler et l'attira à l'écart tout engluanté d'une pâtée de son qu'il pétrissait et repétrissait pour ses chers petits canards. Ils s'assirent sur un banc à l'extrémité d'une allée.

La sueur ruisselait sur le visage de M<sup>me</sup> Dalzonne.

— Dites-moi , monsieur Hourdon , qu'est-ce

que monsieur Champeaux ? quel est cet homme ? Sa conduite à l'audience a été affreuse, mais affreuse ! Il veut perdre monsieur Abel !

— Vous vous y prenez un peu tard, ma belle dame, pour m'adresser cette question, dit Hourdon en détachant de ses doigts, à l'aide de petits morceaux de branches sèches, le reste de la colle dont il avait régalé ses volatiles. Monsieur Champeaux n'est rien de bon. Ah ! il a fait son coup ! Je m'en doutais. Un certain jour il vint me bloquer dans mon poulailler pour m'arracher, plume à plume, des renseignements sur mademoiselle de Touralbe : était-elle passionnée ? ne l'était-elle pas ? quel était son pays, son caractère ? Il m'étourdit ; sa curiosité m'amusa. Si j'avais prévu qu'il vous intéressait de connaître l'individu, je vous aurais mise au courant de quelques particularités de sa vie ; mais, à vous entendre, je parle toujours trop. Un mois après l'arrivée de mademoiselle de Touralbe à la maison il était déjà son amant, ou peu s'en faut.

— Ils s'entendent donc pour faire condamner ce pauvre Abel ?

Des larmes brillèrent entre les paupières de M<sup>me</sup> Dalzonne, toute frémissante de la lueur de vérité qui entrait enfin dans son cœur. Elle qui

avait joué avec tout cela, comme elle s'avouait fautive !

— C'est le docteur Calveyrac qui m'envoie vers vous, monsieur Hourdon, pour que vous nous aidiez à démasquer cet homme, ce misérable ; et moi je vous en prie à genoux !

— Il est bien tard, répéta Hourdon en se frottant vivement les mains l'une contre l'autre pour réduire en poussière les agglutinations de sa pâtée.

— Savez-vous ce qu'est cette affaire ? ajouta-t-il, ce qu'elle est en deux mots ?

— Non ; je n'ai plus d'idées, je suis stupide.

— En deux mots, c'est une escroquerie, ni plus ni moins. Champeaux n'est pas un républicain, et le docteur Calveyrac ne l'ignore pas ; il était chez vous pour faire un coup de son métier, et non comme détenu politique. Mademoiselle de Touralbe ne vaut guère mieux. Ils se sont arrangés pour plumer le pigeon ; le pigeon c'est monsieur Abel : mademoiselle de Touralbe obtiendra trente ou quarante mille francs de dommages-intérêts qu'ils mangeront ensemble en Italie ou en Angleterre.

— Quelle infamie ! s'écria M<sup>me</sup> Dalzonne ; c'est révoltant ! c'est...

— Ce n'est pas plus compliqué que cela.



D'abord, elle n'a jamais été malade, poursuivit Hourdon.

— Et le tribunal condamnera Abel !

— C'est probable, dit Hourdon en jetant un coup d'œil long et furtif sur son poulailler dont la porte était restée entr'ouverte. La préoccupation le chagrinait beaucoup.

— Et il sera jugé demain ! mon Dieu !

— Les juges, continua Hourdon, ne croiraient pas un mot de ce que je vous dis... Mais j'y pense... Attendez !

— Quoi, monsieur Hourdon ? vous auriez un projet !

— Attendez-moi deux minutes ici : je vais vous donner deux lettres, l'une pour mademoiselle de Touralbe, l'autre pour Champeaux. Si Champeaux ne consent pas à accepter l'indemnité que vous lui offrirez pour engager mademoiselle de Touralbe à retirer sa plainte ou à dire, par exemple, qu'elle s'est trompée, qu'Abel n'est pas l'homme de l'attentat commis sur elle, faites passer tout de suite l'autre lettre à mademoiselle de Touralbe. Que tout soit exécuté dans une heure. Vous avez compris ?

— Oui, mais l'autre lettre ? puisque vous m'en remettrez deux.

— L'autre lettre est pour Champeaux : en

lui soumettant vos propositions d'argent vous la lui donnerez à lire.

— Allez vite, monsieur Hourdon! et que je retourne sur-le-champ à Versailles.

Malgré la recommandation de M<sup>me</sup> Dalzonne, Hourdon décrivit un crochet dans sa marche et ferma la porte du poulailler.

Un quart d'heure après cette entrevue madame Dalzonne courait sur la route de Versailles de toute l'impétueuse rapidité de ses deux chevaux; et elle trouvait qu'ils n'allaient pas.

Sa première pensée, à son retour à Versailles, fut de rapporter à Calveyrac l'entrevue avec Hourdon avant de rien tenter auprès de Champeaux; mais elle revint bientôt sur sa détermination en songeant aux vives répugnances du docteur à s'aboucher sur un pareil sujet avec un tel homme. A la plus légère contestation dans le marché, Calveyrac, si fier en matière de probité, romprait brusquement et perdrait l'affaire. Et le temps était si précieux! on plaidait aux assises; le lendemain le jugement serait rendu. Pour M<sup>me</sup> Dalzonne, soumise au martyre de tous les affronts, qu'était ce nouvel affront de traiter de vaincue à vainqueur avec Champeaux, de lui proposer des conditions, de le flatter, de

le prier même ? Elle aurait rougi d'élever au-dessus de son amour, en pareille circonstance, le sentiment humain le plus noble ; sauver Abel, c'était tout pour elle. Elle envoya chercher Champeaux à l'audience, le suppliant de se rendre sans délai au parc de Versailles, près de la fontaine d'Apollon. Elle signa sa lettre, et courut l'attendre au rendez-vous assigné.

Comme d'usage, ce fut M<sup>me</sup> Dalzonne, la personne honnête de la rencontre, qui éprouva les angoisses de la préparation. Au moment de l'exécution son courage ne l'abandonna pas, mais la pensée lui vint qu'elle allait peut-être outrager en face un homme moins vil qu'elle ne l'avait imaginé dans la partialité de la colère, et trop vite jugé sur l'opinion de Hourdon, peu porté d'ordinaire à voir l'humanité en beau. Chez les femmes ces nuances de générosité subsistent souvent même quand le scepticisme les a glacées. Sous l'impression de ces réserves délicates, elle jugea à propos d'apporter quelque modification aux conseils de Hourdon : elle arrêta de ne pas faire usage de la lettre destinée à Champeaux.

Elle n'attendit pas longtemps. D'aussi loin que Champeaux aperçut M<sup>me</sup> Dalzonne il prit un visage riant, et quand il fut près d'elle il lui

tendit amicalement la main par une privauté reçue à la maison de santé.

Son bras fut accepté ; ils se perdirent sous une des galeries de verdure ouvertes devant eux.

— Dans une foule d'occasions, dit M<sup>me</sup> Dalzonne à Champeaux, j'ai eu lieu d'éprouver votre complaisance.

— Croyez-bien au contraire que c'est moi, madame, qui suis votre obligé. Est-ce que votre maison ne m'a pas été ouverte dans l'exil ? répliqua Champeaux. Ne me parlez pas de votre reconnaissance ; fournissez-moi plutôt une occasion de déployer la mienne.

— Il s'en présente une, monsieur Champeaux ; elle est pressante.

— Parlez, madame.

— Il dépend de vous, monsieur Champeaux, de terminer le procès qu'on plaide en ce moment et qui sera jugé cette nuit. Tout le monde prévoit qui sera condamné et qui sera puni : si vous le voulez, personne ne sera condamné.

— J'ignore comment j'aurais ce pouvoir, répondit Champeaux, sans accompagner cependant du moindre geste d'étonnement l'aveu modeste qu'il exprimait.

— N'est-il pas vrai, reprit M<sup>me</sup> Dalzonne,

quittant un instant le bras de Champeaux pour lui parler de plus près, que mademoiselle de Touralbe n'a rien à gagner à faire condamner monsieur Abel aux travaux forcés à perpétuité?

— Absolument rien, convint Champeaux d'un ton persuadé.

— Le déshonneur de l'un, continua M<sup>me</sup> Dalzonne, ne rendra pas l'honneur à l'autre, si toutefois l'honneur de mademoiselle de Touralbe, ce que je ne crois pas, a été compromis par la fâcheuse publicité qu'elle ne s'est pas assez refusé de donner à cette affaire.

— En cela je suis entièrement de votre avis, madame. Il n'est qu'un seul cas où ce procès nuirait, je présume, à mademoiselle de Touralbe, celui où elle désirerait se marier : le préjugé est impitoyable sur ce point ; mais, hors de là, mademoiselle de Touralbe a l'assurance de rentrer dans le monde avec tous les avantages qu'elle y avait auparavant.

Il me fournit un admirable moyen d'entamer ma proposition, se dit M<sup>me</sup> Dalzonne. Béni soit ce hasard !

Champeaux ne livrait rien au hasard. Il laissa parler M<sup>me</sup> Dalzonne.

— Se marier ne serait ni impossible ni si difficile à mademoiselle de Touralbe, continua-

t-elle, si une brillante dot accompagnait les riches qualités dont elle est pourvue.

— Avec une dot la difficulté serait sans doute moins grande, affirma Champeaux. Sous la protection d'un mari, elle voyagerait pendant quelques années, et tout finirait par s'oublier.

— Une dot de cent cinquante mille francs, par exemple, dit M<sup>me</sup> Dalzonne, lui attirerait d'honorables partis.

— J'en suis convaincu, s'écria Champeaux, qui prit le bras de M<sup>me</sup> Dalzonne comme pour lui faire faire quelques pas de peur d'être entendus en restant en place. Oui, j'en suis convaincu. Malheureusement, au temps où nous vivons, l'argent se classe mieux par l'intérêt qu'il rapporte que par son capital. Cent cinquante mille francs représentent, au denier le plus élevé, légalement parlant, quinze mille livres de revenu : c'est beaucoup, c'est complet pour servir de base à une existence convenable ; c'est insuffisant, c'est tronqué pour l'oreille ; et on sacrifie tout à l'oreille. Quinze mille francs de revenu ! mauvais son.

En même temps Champeaux tirait sa montre : il regarda l'heure.

On plaidait la cause d'Abel à quelques pas plus loin.

Mise devant la pensée de M<sup>me</sup> Dalzonne, cette question de temps lui fut un éclair d'effroi et d'intelligence.

— On lui donnerait deux cent mille francs. Cela vous fait vingt mille livres de rente.

Ce mot *vous fait* fouetta Champeaux au visage. Crier trop fort, s'indigner, c'était noyer la discussion. Champeaux répondit :

— Après tout , je n'ai aucune raison de croire que mademoiselle de Touralbe sera plus ou moins satisfaite de vos propositions. Qui nous dit même qu'elle consentira à les écouter ?

— C'est pour que vous lui en fassiez part, monsieur Champeaux, que je vous ai demandé cette entrevue. Vous vous êtes toujours montré si officieux pour moi, vous êtes si heureux en affaires, que je n'ai vu que vous pour entreprendre cette négociation si difficile. Le temps nous gagne : avant que le procureur du roi ne prononce son réquisitoire voyez mademoiselle de Touralbe, parlez-lui, expliquez-lui ses intérêts, offrez-lui deux cent mille francs comptant ; et surtout dites-lui bien qu'elle ne conservera pas moins son recours contre celui qu'on découvrirait un jour être le véritable auteur du crime.

— La mission est délicate, bégaya Champeaux.

— C'est une bonne action, monsieur Champeaux.

— J'en conviens, madame.

— Vous agissez à titre d'ami de la maison.

— Mais réussirai-je ?

— Que vous réussissiez ou non, le chargé d'affaires de monsieur Abel saura quel inestimable dévouement vous avez rapporté à ce malheureux jeune homme. L'or ne souille pas toujours la reconnaissance quand il tombe dans une main comme la vôtre.

Jamais Calveyrac n'aurait trouvé cette dernière phrase.

— Adieu, monsieur Champeaux. Dans une heure à l'hôtel du Réservoir.

— Vous serez seule ?

— Seule.

En se rendant à l'hôtel du Réservoir, dont une petite porte ouvre sur le fond du parc même, ainsi qu'il a été déjà dit, M<sup>me</sup> Dalzonne, revenue d'une première résolution opposée, s'avoua qu'elle ne pouvait pousser plus loin la transaction avec Champeaux sans consulter le docteur : la responsabilité l'effrayait. Dût-elle n'obtenir de lui que l'assentiment d'un homme



forcé de l'accorder à cause de l'impossibilité de rompre un traité à peu près conclu, il lui était toujours commandé de confier à Calveyrac l'état des relations entamées. Après l'avoir dispensé de tout rapprochement avec Champeaux, elle ne craignait plus de blesser sa susceptibilité en l'initiant à un projet d'où dépendait le salut d'Abel.

Le docteur l'attendait avec inquiétude ; car il ne l'avait pas revue depuis qu'elle était allée à Saint-Germain en Laye pour s'entretenir de Champeaux avec le vieil Hourdon. Il se promenait devant la petite porte de l'hôtel ; il aperçut enfin M<sup>me</sup> Dalzonne.

Son empressement fut grand à s'informer de l'entrevue avec Hourdon. Il prit les deux lettres destinées à Champeaux et à M<sup>lle</sup> de Touralbe, approuvant M<sup>me</sup> Dalzonne de ne les avoir pas employées sans l'avoir consulté. Ce qu'il n'approuva pas ce fut l'offre de deux cent mille francs faite à M<sup>lle</sup> de Touralbe par l'entremise de Champeaux afin d'arrêter le procès.

— Humiliation inutile, dangereuse peut-être ; s'écria-t-il, oui, très-dangereuse, car Champeaux, pour avoir deux cent mille francs de plus, n'a qu'à vous menacer de produire la lettre où, au milieu des plaidoiries, vous l'appellez à trai-

ter d'un arrangement. De là soupçon de corruption et de subornation de témoins.

— Oh ! mon Dieu ! tout ce que j'essaye, reprit amèrement M<sup>me</sup> Dalzonne, tourne contre moi ! Faut-il donc le laisser condamner ? Si l'on peut l'arracher à la punition infamante qui l'attend en jetant deux cent mille francs à ces deux êtres-là, pourquoi balancer ?

— Parce qu'ils en exigeront quatre cent mille, je vous le répète.

— Mais s'ils le laissent condamner pourtant, ils perdront tout.

— D'abord ils ne perdront pas tout : le tribunal allouera une forte indemnité à la partie civile ; ensuite, et je vais vous étonner, j'ai peur que mademoiselle de Touralbe n'agisse consciencieusement en tout ceci.

— Quoi, docteur ! c'est vous qui parlez ainsi ! vous supposeriez qu'Abel est vraiment coupable !

— Lui, oui ; sa volonté, non, j'en suis sûr.

— Je ne vous comprends pas.

— Et qui me comprendrait avant le dernier mot de cette redoutable énigme ? moi-même je m'agite dans une nuit épaisse. Et vous, après tout, vous expliquez-vous comment ce cordon en cheveux est resté dans la main de mademoi-

selle de Tournalbe, comment, la porte étant fermée au dedans, Abel est entré dans la chambre ? Toute notre sympathie pour Abel ne nous rend pas raison de ces deux obscurités mortellement accablantes pour lui devant des jurés.

— Alors, à vous entendre, il est sûr, il est infailible qu'il sera deshonoré, puni, diffamé pour toute sa vie ! Mais laissez-moi donc racheter son honneur et sa vie au prix de deux cent mille, de quatre cent mille francs s'il le faut, et de tout ce que j'ai ! Ma maison sera vendue ; je vais chez mon notaire... je vais...

— Restez ! Je ne vous ai pas dit que j'eusse perdu tout espoir.

— Mon ami, reprit d'une voix mourante M<sup>me</sup> Dalzonne, je sens que ma raison s'en va : je n'ai plus de forces, plus d'idées. Ah ! que je souffre ! ne m'abandonnez pas. Mais sauvez-le ! Et après, docteur, et ceci est dit devant Dieu qui m'entend, venez me demander ma main, prenez-moi pour votre femme puisque vous m'aimez, et je serai à vous d'amitié, de fidélité et de devoir, comme je fus à lui d'amour et de dévouement.

— Serait-il vrai ! s'écria le docteur. Oh ! que cette dernière fois je ne sois pas trompé du moins ! Vous ma femme !

— Vous pouvez donc le sauver ? Eh ! qu'attendez-vous alors ? demanda désespérément M<sup>me</sup> Dalzonne.

— Ce que j'attends ? Venez au tribunal.

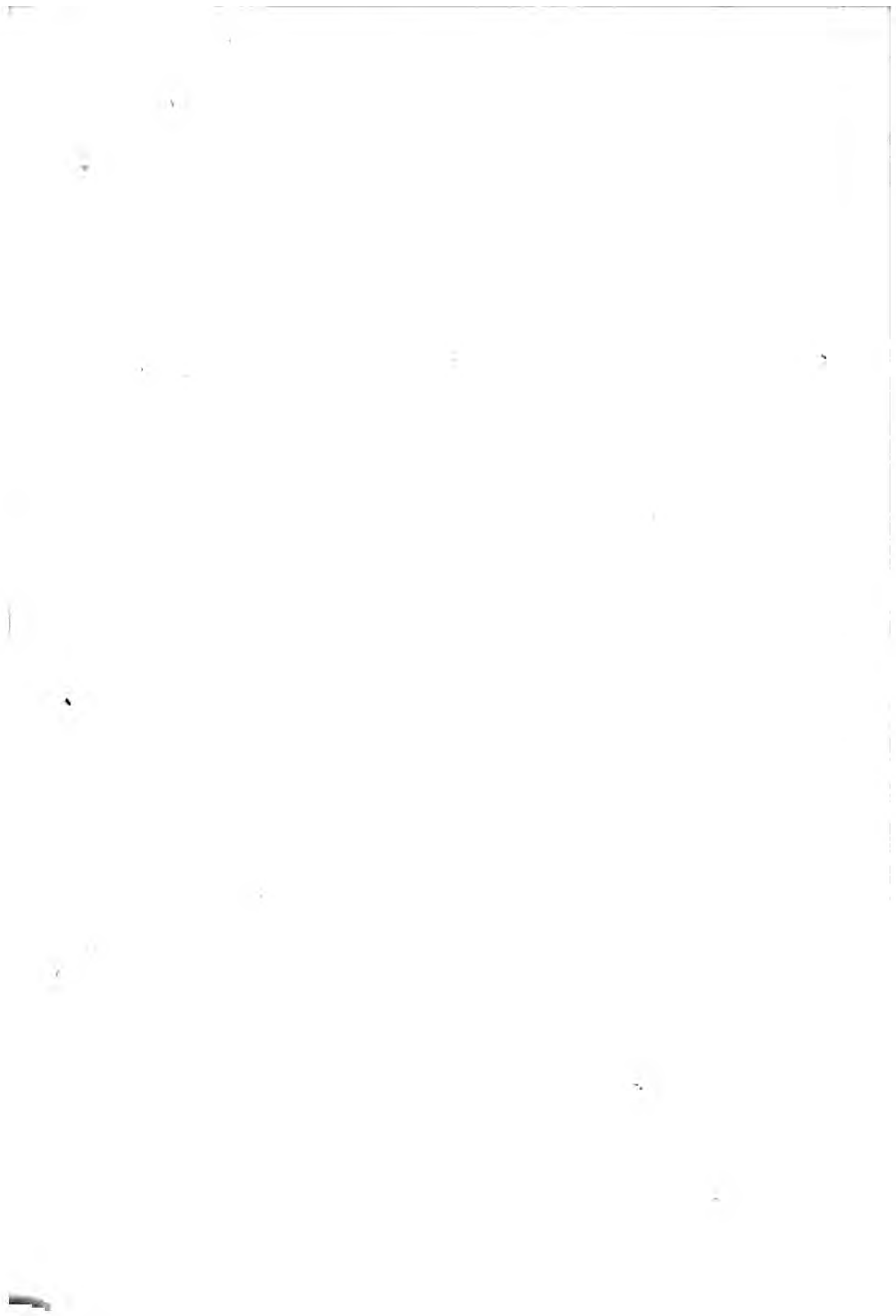
Un domestique de l'hôtel accourut du bout de l'allée.

— Madame, dit-il à M<sup>me</sup> Dalzonne, un étranger qui est dans le salon des voyageurs désire vous voir sur-le-champ.

— Monsieur, dit Calveyrac en s'approchant de Champeaux, car l'étranger c'était lui, vous venez nous demander deux cent mille francs de plus : c'est trop cher.

Le bras de M<sup>me</sup> Dalzonne trembla sur celui du docteur. La confusion de Champeaux était terrible.

C'est à présent que le sort d'Abel était aux mains de Dieu.



## XLIV

Buffon, dans son immortelle histoire des carnivores, a omis d'en décrire un d'une espèce redoutable et très-commune en France. Ce n'est ni la panthère, ni le tigre rayé, ni le boa étouffeur : c'est le procureur du roi ; car le boa dort parfois replié sur lui-même, la panthère se rassasie, le tigre n'a la fièvre que quelques heures du jour, tandis que le procureur du roi n'est jamais assouvi et a toujours la fièvre chaude de la condamnation. On s'explique à force de con-

cessions studieuses la nécessité de toutes ces races cruelles éparses sur le globe, dont elles attestent les divers âges et les différentes civilisations ; mais rien ne justifie l'exécrable utilité d'un procureur du roi, d'un homme obligé par état de salir d'avance la clémence des juges ou d'être le funeste avant-coureur de leur sévérité ; d'un homme obligé de n'être indulgent ni pour la passion, ni pour l'âge, ni pour la vertu égarée, ni pour la beauté, ni pour l'erreur, ni pour le repentir. Il y a des hommes pour accepter, au prix de deux mille francs, cette profession au-dessous de celle du bourreau ; car le bourreau est passif, et le procureur du roi tord son raisonnement, aplatit son cœur pour que tout ce qui est oublié dans l'accusé devienne faute, et pour que la faute à son tour soit délit, le délit crime et le crime déshonneur ou mort.

L'avocat défend, le juge absout ou condamne : le procureur du roi seul accuse toujours. Son esprit est une lueur de prison, sa langue un couteau. Et pourquoi cela ? parce qu'il représente, dit-on, les intérêts de la société. Société bien représentée, celle qui a besoin d'une perpétuité de condamnations pour se maintenir ! Que ne prétend-on aussi qu'elle

a besoin d'acide prussique pour raréfier ses poumons ?

Singulier rôle celui de prétendre sauvegarder la société en se constituant l'ennemi réfléchi de chacun de ses membres que le hasard appelle à la barre de la justice ! car où est ce procureur du roi si bon, si nouveau, qui jamais dans une affaire ait pris la défense du prévenu ? Ce qui leur plaît c'est l'emphase dont ils s'enivrent à pleine bouche, c'est l'accusation qui s'en arrange si bien, c'est le réquisitoire dont la cause finale est de tuer, de même que la cause finale d'un pistolet est le meurtre. Ainsi le procureur du roi est, de nos jours, l'anomalie la plus révoltante avec nos mœurs, sinon pures, du moins meilleures. Le duel s'en va, la peine de mort bat en retraite, et seul le procureur du roi nous reste, le procureur du roi, qui résume en lui, comme ignorance et cruauté, le jugement de Dieu, la torture, l'inquisition, la peine de mort, et qui, durement mais nettement défini, est une guillotine qui parle.

Il était dix heures du soir quand, en l'absence du procureur du roi de Versailles, un très-jeune substitut d'une cour éloignée, remplissant les fonctions par intérim, se leva pour prononcer le réquisitoire.



Avant qu'il fût passé outre à cette grave formalité, le président lut une lettre que lui adressait le représentant des Treize Cantons.

Le contenu de la lettre était ceci :

« Monsieur le président des assises de Versailles,

« Sur la prière de monsieur Cabassol, naturalisé Suisse depuis l'année 1820, j'ai l'honneur de vous faire part de son départ pour le canton de Genève, où sont esclavées ses immenses propriétés et ses usines. Fatigué de figurer dans un procès dont les déplacements ont porté atteinte à sa santé, qu'il espérait rétablir à la maison de santé du Pecq, il a demandé son passe-port à ma chancellerie et s'est rendu chez lui, aux environs de Genève. Il pense que son absence, dont il a cru d'avoir légalement vous prévenir, ne nuira pas à la marche d'un procès que vous dirigez, monsieur le président, avec votre sagacité bien connue.

« Agréez, monsieur le président, mes salutations respectueuses. »

M. Cabassol a des propriétés ! M. Cabassol est riche ! il est millionnaire ! se dirent d'un

seul regard, mais quel indéfinissable regard ! M<sup>me</sup> Musquette et M<sup>lle</sup> de Beaupréau. Elles qui avaient tant délaissé, négligé, méprisé Cabassol pour courtiser le malheureux Lejeune ! lui qui, n'ayant rien laissé, avait désiré être inhumé *avec quelque pompe* ! Quel soufflet de la fortune ne recevaient-elles pas ! Le riche Cabassol s'en allait ! il était parti, et avec lui la plus belle étoile du ciel de ces deux vieilles femmes !

Le baron de Fourneuf lut tout ce qui se passait dans l'âme de M<sup>me</sup> Musquette et de M<sup>lle</sup> de Beaupréau. Il alla leur dire tout bas :

— Cela paraît beaucoup vous étonner, mesdames. Je savais pourtant depuis longtemps, moi, que monsieur Cabassol était riche à millions.

M<sup>me</sup> Musquette le paya d'un regard qui eût traversé sa bosse s'il eût été de fer ; M<sup>lle</sup> de Beaupréau ne daigna pas même le regarder.

Sous le substitut du procureur du roi était rangé le magnifique auditoire des précédentes séances : les principaux médecins de la faculté de Paris, des membres de l'Institut et quelques savants étrangers.

Abel était tout en noir. Calveyrac était près de lui.

M<sup>me</sup> Pingray et M<sup>me</sup> Dalzonne étaient aussi pâles l'une que l'autre ; un profond malheur de famille semblait les avoir anéanties toutes deux du même coup.

M<sup>lle</sup> de Touralbe avait conservé le costume léger sous lequel les lithographes de Versailles l'avaient reproduite à la grande satisfaction des curieux. Bianca occupait un siège derrière elle.

Dans les traits de Champeaux on aurait pu remarquer la fausse animation que procurent quelques tasses de café prises à jeun.

Le procureur du roi se disposa à parler.

Ce jeune homme n'était pas d'une naissance inférieure à celle de l'accusé ; il n'avait pas vingt-deux ans , ou , s'il les avait , la fraîcheur virginale de son teint ne les accusait pas ; son front uni , ses lèvres roses , sa chevelure blonde , ses joues sans virilité lui auraient mérité la palme parmi les jeunes premiers des théâtres de Paris. Sous sa toge vénérable se trahissaient les mouvements anguleux du dandy ; quand elle s'ouvrait au vent de ses gestes , on apercevait du linge suave de blancheur. Sa parole adolescente n'avait pas encore la fermeté du second âge ; elle était pleine de notes sans sexe. Une femme un peu hardie eût fait baisser les

yeux à ce procureur du roi, défenseur de la société, successeur moral de Solon, de Mathieu Molé et de d'Aguesseau.

Et pourtant ce jeune homme se déchaîna d'abord contre la société, qu'il peignit à coups de phrases comme un nid de mensonges et de corruptions : plus de religion chez le peuple, plus de morale dans les familles, perversité partout où le regard se posait ; et les petites localités n'étaient pas plus que les grandes exemptes de l'épidémie. Ne fallait-il pas gémir de voir un lieu de paisible retraite comme Saint-Germain devenir le théâtre d'un crime odieux, d'un crime en horreur à la société ?

Monsieur le substitut touchait à la question essentielle ; il avait épuisé la tempête du premier point. Il n'avait rien omis, rien, si ce n'est de dire qu'aux vacances il quittait son tribunal du dernier ordre pour se rendre à Paris, où il dépensait ses journées en parties fines avec d'anciens camarades de l'école de droit. *Le nid de corruptions* ne l'effrayait pas alors, il s'y couchait de tout son long.

S'accrochant ensuite à l'accusation, il en envenima chaque incident, n'admettant pas qu'il pût s'élever un doute sur la culpabilité d'Abel. Doute ! Mais il n'y avait qu'à regarder la figure

si calme de M<sup>lle</sup> de Touralbe pour croire à sa sincérité ; et d'ailleurs les preuves sont-elles insuffisantes ? manquent-elles ? Non ! elles abondent : à qui serait ce cordon en cheveux s'il n'était à l'accusé ? et nie-t-il encore qu'il lui appartienne ? au contraire ; et, si ce n'est lui, qui donc a écrit ces lettres ? si ce n'est lui, qui donc est entré dans la chambre ? quel est cet amant hardi que personne n'a vu, ne soupçonne et n'admet ? Eh quoi ! lorsqu'on tient l'auteur du délit, lorsqu'on a des preuves de son action, on le chercherait encore !

Cependant il est regrettable, se reprit M. le substitut, de froisser tant de sympathies groupées autour de l'accusé. Nous en gémissons le premier ; mais au-dessus de la science, attentive autour de cette grande cause, au-dessus de la pitié, que nous voyons empreinte sur tant de visages, il y a la justice, première loi des sociétés.

Enfin, après un discours qui dura quatre heures, le jeune substitut conclut à ce que le nommé Abel, convaincu du crime dont il était accusé, fût condamné au maximum des peines portées par le code.

A cette dernière phrase du procureur du roi, un cri qui fait plisser les fronts part du fond de

la salle et vibre longtemps ; la salle entière a chancelé à ce cri. Ce que le plafond en s'écroulant n'eût pas fait, ce cri le produit : les auditeurs sont épouvantés. Ce cri de sang et de désespoir blêmit M<sup>me</sup> Dalzonne et M<sup>me</sup> Pingray. Abel se redresse et tombe dans les bras du docteur ; leurs poitrines palpitent en se pressant ; et tous les cœurs sont brisés et de ce long embrassement et de ce cri arraché à l'âme mortellement blessée d'une personne inconnue. La suspension fut longue ; quelques dames s'étaient trouvées mal dans les galeries. Heureuse de pouvoir mêler sans honte ses larmes à cet attendrissement universel, M<sup>me</sup> Dalzonne s'appuie et pleure sur l'épaule de M<sup>me</sup> Pingray, qui lui dit tout bas : — Courage ! courage ! courage !

La séance fut reprise pour entendre le résumé du président, chef-d'œuvre de logique et modèle de style. Au moment où le jury allait enfin se retirer dans la chambre des délibérations, Calveyrac, d'un pas ferme, s'avança vers le tribunal.

— Messieurs les jurés, dit-il, je viens vous demander en grâce de ne prononcer votre arrêt qu'à trois heures après minuit (il en est dix), et la faveur, bien grande, de ne pas vous expliquer

les motifs de ma prière, car c'est une prière que je vous adresse.

— Oui! oui! cria unanimement la salle entière comme si elle avait dû être consultée; oui! oui!

Ces paroles de Calveyrac, jetées au moment où la cause était fermée, ranimèrent les fibres souffrantes de deux mille personnes debout depuis midi; un courant galvanique les ressuscitait.

Le Jupiter olympien de la science médicale crut comprendre la pensée du docteur du Pecq.

Le président se couvrit et dit :

— La cour, consultée, fait droit à la demande du docteur Calveyrac.

— Bravo! cria la salle, bravo!

— A trois heures après minuit, le verdict du jury et l'arrêt.



## XLV

La hyène avait mordu au cœur Bergeronnette-cinq-heures. Aussi neuve au langage hyperbolique du palais qu'à ses formes menaçantes, elle crut que le réquisitoire du procureur du roi, cette pièce monstrueuse, était le jugement même de la cour. Dans son exaspération, elle imagina qu'Abel était condamné sans retour à une des peines terribles dont s'étaient entretenues autour d'elle, pendant les débats, des personnes habituées à proclamer d'avance les



sévérités du code. Pour elle tout était fini , consommé ; et dès lors que lui importait le reste , la douleur ou l'étonnement des autres ? elle avait reçu son coup mortel. Elle perça la foule , elle la déchira de son cri , et sortit de la salle sans voir l'abbé Vincent , qui , n'ayant pas trouvé de place au tribunal , l'attendait à la porte ; elle s'élança au milieu de la rue. Ce fut avec peine que l'abbé Vincent la rejoignit à une assez grande distance du palais. Il l'arrêta et lui demanda si elle avait oublié qu'il était convenu qu'ils retourneraient ensemble à Saint-Germain après le prononcé de la sentence.

— Condamné ! lui dit seulement Bergeronnette , condamné !

— Condamné ! répéta l'abbé Vincent en joignant les mains. Oh ! mon Dieu ! et ils se sont peut-être trompés ! Que je vous remercie , Seigneur , de n'être pas de ceux qui jugent !

— Oui , condamné ! murmura Bergeronnette-cinq-heures , dont le visage se trouvait éclairé par un éclat de la lune au milieu d'une rue solitaire de Versailles ; oui , condamné ! C'est fini maintenant !... Où est notre chemin ? demanda-t-elle ensuite , affectant de dompter son désespoir et ne s'apercevant pas de sa marche irrégulière , de ses soupirs , du tremblement de sa

voix et du rideau de larmes répandues sur son visage.

— Je pensais vous avoir dit ce matin que nous irions à pied jusqu'à une petite cure située à une lieue d'ici, desservie par un de mes anciens amis, et que là nous emprunterions un char à bancs et un cheval pour nous rendre chez nous. Cette cure est à Noisy, un peu à la gauche du bois de Marly.

— Eh bien, allons ! marchons ! dit sèchement Bergeronnette-cinq-heures en passant ses doigts sur ses yeux et après avoir tourné la tête une dernière fois du côté de Versailles, déjà loin d'eux derrière de longues lignes de jardins.

Ils foulèrent bientôt une de ces royales avenues tirées du centre de Versailles. C'était un chemin sablonneux au milieu, gazonné sur les côtés, s'arrondissant à l'extrémité sous les moelleux rayonnements de la lune. De tous les points de la campagne jaillissaient, rosées nocturnes des beaux jours de l'automne, ces vastes ruisseaux gorgés des émanations des grands bois, des champs de vigne et de prairies savoureuses. Bergeronnette-cinq-heures allait, allait devant elle comme sur une route familière ; l'abbé la suivait d'un pas rapide, et un peu préoccupé du chemin à tenir au moment d'entrer dans le

bois de Marly, qui brunissait à quelque distance.

Ils pénétrèrent dans le bois de Marly, et suivirent sans se parler une longue allée de trembles. Chaque feuille de ces gracieux arbres réfléchissait un rayon de la lune, et les rameaux en s'agitant secouaient sur la tête des deux voyageurs des ondées de clartés pâles. L'effet était celui des lustres de cristal; le sol était losangé de l'ombre de ces milliers de petits miroirs. A la moindre percée l'abbé Vincent allongea le regard pour découvrir le hameau où il espérait être bientôt rendu. Rien encore. Pour lumière, proche ou lointaine, la lune; pour bruit la causerie du vent dans les feuilles, ou quelques-unes de ces rumeurs indistinctes qui ressemblent à la fois au son plaintif du cor, au cri lamentable du paon, à l'écho mourant d'un cornet de pâte, à une voix souffrante qui appelle.

Si l'abbé Vincent n'eût pas été enfermé dans les étroites réserves de sa profession, il eût eu à sa portée mille prétextes naturels pour entrer dans le sujet qui faisait Bergeronnette si muette et si désolée; mais lui était-il permis de courir après cet échange de propos, où il rencontrerait à coup sûr des aveux redoutables à entendre? Prêtre, il ne le pouvait guère; homme, l'osait-

il? Homme, que de meurtrissures sourdes il avait déjà reçues! que de complaisances douloureuses il avait montrées en mettant sous le manteau de la charité ses faiblesses et son entraînement à suivre de buisson en buisson, de haie en haie cet enfant dont il était la religion! Avec quelle innocence il allait au blâme de lui-même, au regret et presque au remords, en ne sortant pas cependant de sa tente de lin et de sa tour d'ivoire!

Après une heure de marche à travers le bois il commença à s'inquiéter de l'obscurité de sa direction : toujours des arbres devant eux. Se serait-il trompé? la cure de son ami ne serait-elle pas de ce côté du bois? A qui demander le chemin? Ce fut un vif souci pour l'abbé Vincent de penser qu'il était égaré peut-être pour la nuit entière : il redoutait la fatigue d'une aussi longue marche pour Bergeronnette, déjà brisée d'être demeurée si longtemps au palais sous le poids de tant de sensations accablantes.

Comme il connaissait le caractère éprouvé de la fille de Bergerin, il lui fit part de ses craintes.

— Si ce n'est que cela, répondit-elle, n'ayez aucun souci : si nous sommes perdus nous marcherons quelques heures de plus, et, quand nous

serons las de marcher, nous nous reposerons quelque part dans le bois. La nuit est belle, je crois ; allons toujours.

Depuis trois heures qu'ils passaient ainsi d'une allée à l'autre sans atteindre à une des limites du bois de Marly, la nuit était devenue d'une sérénité ravissante : du haut du ciel descendait une immense lueur douce comme la neige, permettant de découvrir à de longues distances les cavités les plus secrètes de ce chaos de branches et de feuilles, de mouvements et de repos ; heure des pâles visions, où les vivants passent à l'immobilité de ceux qui ne sont plus de cette terre, où l'herbe frémit sans vent, et se fait velours pour que les rayons de la lune s'y couchent mieux.

Vers les deux heures de la nuit les deux amis s'arrêtèrent au milieu du chemin comme pour s'avouer qu'ils s'étaient bien réellement perdus. Près d'eux, à leur droite, blanchissait une de ces portions de bois circulairement tracées sur le terrain consacré aux manœuvres des grandes chasses. C'est là que les chasseurs disséminés à la poursuite du cerf ou du sanglier se réunissent en conseil et arrêtent la voie nouvelle qu'il convient de prendre ; c'est un espace protégé par des palissades d'arbres, creusé en

pente douce , recouvert de gazon , et quelquefois, après les pluies , plein à son centre d'une eau dormante.

— Vous êtes fatiguée , dit l'abbé Vincent : pourquoi ne nous reposerions-nous pas ici ? Il sera jour dans deux heures au plus tard , et alors il nous sera facile de sortir du bois.

— Je le veux bien , répondit Bergeronnette-cinq-heures , puisque vous le désirez. Reposons-nous.

Ils quittèrent le chemin , firent quelques pas dans le taillis , clair comme en plein midi l'été , et ils pénétrèrent dans le carrefour de chasse , que diapraient la lumière , l'ombre et les ondulations des arbres , réfléchis en éventail dans l'eau du bassin. Ils n'auraient pas été plus isolés du monde au fond d'une forêt vierge de l'Amérique du Sud. Adossée contre un arbre dont le tronc avait dévié , les mains croisées sur ses genoux , le regard dans l'eau assoupie et rousse de la mare , Bergeronnette , tranquille de visage , immobile de mouvements , écoutait au dedans d'elle le bourdonnement tempétueux de tous les bruits de la journée , et les cris des avocats , et les hurlements du procureur du roi , et les paroles assourdissantes de la foule. Elle était comme ceux qu'une voiture publique a rapide-

ment traînés sur la grande route pendant la nuit : au relais , leurs oreilles sont pleines de sifflements , la roue tourne encore près d'eux.

Près de Bergeronnette l'abbé Vincent s'était fait une place sur une inégalité de terrain ; en sorte qu'entre elle et lui se creusait un petit vallon où avaient poussé quelques tiges de joncs sauvages.

Quand Bergeronnette n'entendit plus de tumultes intérieurs et fut tombée dans le fluide somnolent de la nature , elle se tourna vers l'abbé Vincent et lui dit :

— Monsieur Vincent , savez-vous bien que depuis plus d'un an j'ai négligé des devoirs que vous m'aviez prescrits ?

— J'en suis autant fâché que vous , répondit celui-ci , ne comprenant pas trop à quelle inspiration cédaient Bergeronnette-cinq-heures en lui parlant ainsi , à cette heure et dans un tel endroit.

— Depuis ma première communion , et c'est fort mal à moi , je ne me suis plus présentée à l'église. Aussi , pourquoi ne m'en avez-vous jamais fait le reproche ?

— Vous me connaissez , Bergeronnette , et vous n'ignorez pas combien il me répugne de forcer la conscience de mes paroissiens , sur-

tout quand je les ai avertis de leurs obligations. D'ailleurs je vous ai souvent perdue de vue depuis votre première communion : vous étiez au Pecq quand j'allais à Fromainville, où, je l'avoue, j'ai un peu restreint mes visites. Mes petits élèves me prennent tant de temps !

— Le tort est à moi seule, monsieur Vincent. Combien je désire le réparer si vos bontés les permettent !

— Comment ! douteriez-vous de mon accueil ? Quand me suis-je montré sévère pour vous ?

— C'est que je ne mérite plus votre indulgence, comme autrefois quand j'étais petite fille.

D'abondantes larmes ruisselèrent sur le visage de Bergeronnette avant de pouvoir dire à l'abbé Vincent ce qu'elle attendait de lui.

Mais l'abbé Vincent, qui la connaissait comme un médecin connaît son malade, lui dit d'un ton encourageant :

— Vous n'osez pas me demander un service que je puis peut-être vous rendre. Vous étiez ainsi entreprise autrefois quand vous étiez enfant et que vous veniez me trouver au confessionnal.

— Voulez-vous être au confessionnal dans ce moment ? lui demanda Bergeronnette, qui



avait , pour ainsi dire , bu ses larmes d'un trait en prenant des forces nouvelles dans sa résolution de parler.

— Une fois , dans l'île d'Herblay , j'ai déjà refusé de vous entendre comme prêtre , s'il vous en souvient ; mais aujourd'hui j'aurais peur , en repoussant votre désir , de vous laisser croire que la religion n'est que dans l'église , où vous avez eu quelque raison de ne plus vous montrer. Je serai heureux de l'occasion qui m'aura rendu assez persuasif pour vous y ramener.

Tandis que l'abbé Vincent s'était incliné vers Bergeronnette afin d'entendre sans lui coûter d'efforts sa parole voilée , Bergeronnette , appuyant sa main sur le terrain creusé entre elle et lui , penchait son corps et tendait ses lèvres prêtes à s'ouvrir ; leurs ombres jumelles se projetaient sur la limpide surface du bassin.

— Je n'ai menti à personne , dit d'abord Bergeronnette qui , enfant encore par quelque endroit du caractère , commençait par s'accuser des choses légères pour affronter moins péniblement des aveux qui pèsent davantage.

— Vous n'êtes pas menteuse , je le sais , et votre pauvre mère vous aimait pour cela.

— J'ai eu de la haine , une bien vive haine !

— Vous ! Et pour qui ? Tout le monde vous aime , Bergeronnette.

— Pour ma marraine.

— Pour madame Dalzonne !

— Pour elle-même ; et voilà pourquoi.

L'abbé Vincent laissa tomber sa tête sur sa poitrine en recueillant une à une les paroles lentes que Bergeronnette jeta dans son oreille.

Il pâlit et frissonna.

— Est-ce vrai ce que vous dites ? Oh ! mon Dieu ! et dans cette maison de paix et de vertus domestiques ! Mais ce n'est pas vous qu'il faut absoudre. Passez ; je vous pardonne. Après ?

L'abbé Vincent eut aussi besoin de sa main pour soutenir son corps rapproché de Bergeronnette , qui parla encore plus bas.

— Et ceci est encore vrai ? dit-il dans un second étonnement. Œuvre affreuse ! Et le docteur a osé cela ! Pauvre enfant ! Et vous me demandez pardon ! et que viendront me demander les autres ? Passez ; je vous pardonne. Après ?

Tous les membres de l'abbé Vincent étaient dans un tremblement universel , ses dents se choquaient. Pour dissimuler son trouble il essaya de murmurer très-vite des paroles de prières.

— Après , dit Bergeronnette , j'ai aimé ; et j'ai aimé plus que mon père , plus que la vie , autant que mon enfant , monsieur Abel qui vient d'être condamné.

— Vous avez aimé monsieur Abel ! Et c'est lui ?...

Aucune langue humaine ne pourrait rendre la plaintive , la douloureuse stupidité de l'abbé Vincent à ces derniers mots de la confession de Bergeronnette. Dans la même minute le prêtre tuait l'homme en lui et l'homme tuait le prêtre ; il était distrait , il écoutait , il gémissait pour elle , il gémissait pour lui , il touchait une blessure et déchirait la sienne ; il cherchait à étouffer les cris d'une conscience épouvantée , et la sienne poussait des hurlements sourds en lui. Cette double convulsion n'avait pour témoins que Dieu , le silence d'une forêt , des étoiles dans l'eau ; mais ces deux êtres qui souffraient et gémissaient , tout cachés , tout petits qu'ils fussent dans cette immensité , sous ces feuilles , étaient grands par leurs douleurs , plus grands que la forêt et l'espace : l'un touchait au ciel par le repentir et le pardon , et l'autre à l'enfer par la terreur de sa pensée.

La nuit avait presque disparu quand la confession fut finie.

— Vous êtes pardonnée , dit l'abbé Vincent à Bergeronnette , tout meurtri d'en avoir tant écouté. Ne vous désolez point , ajouta-t-il : vos souffrances vous seront comptées une à une , et vous en aurez le prix là-haut , où il y a ces étoiles. Vous y trouverez toutes vos sœurs assises au pied de Dieu ; les plus malheureuses lui sont les plus chères , car quiconque n'aura point pleuré ici-bas comme étranger ne se réjouira point dans le ciel comme citoyen.

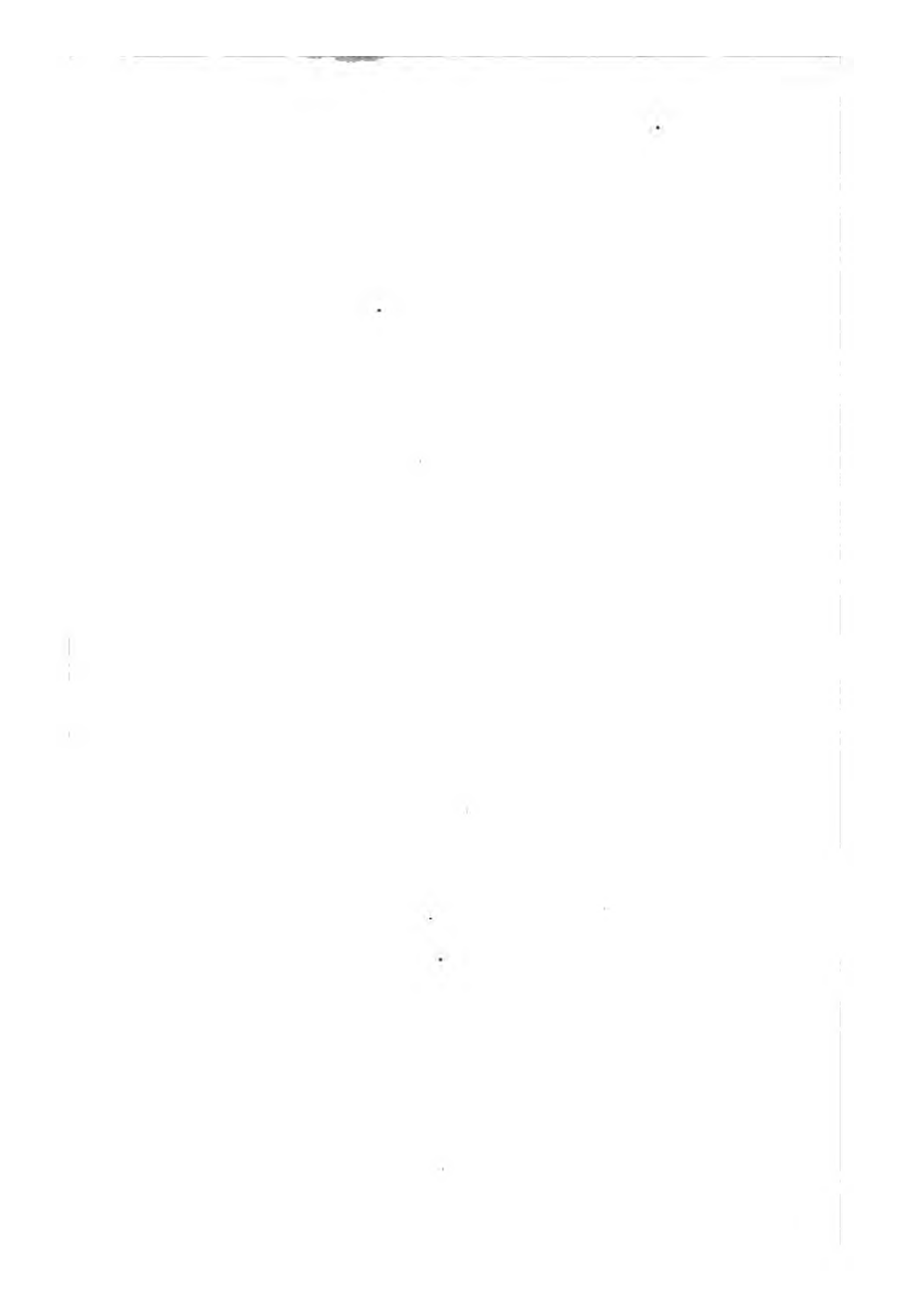
— Et j'irai bientôt , s'écria Bergeronnette en se levant comme pour approcher du ciel.

L'abbé Vincent se leva aussi , mais faible comme un enfant délicat qui a passé la nuit à veiller. Ses cheveux , affaissés par la rosée , coulaient sur ses joues de martyr.

Rachel avait pleuré sur la montagne ; mais , comme Rachel , lui aussi n'avait pas voulu être consolé.

Lorsque le jour se montra ils se remirent tristement en route. Ils arrivèrent bientôt à la pointe de Fourqueux. De là à Mareil il y a une demi-heure de chemin , et de Mareil à Saint-Germain à peine autant.

A huit heures Bergeronnette rentrait dans la ferme de Fromainville.



## XLVI

Par un effort presque surhumain, aucune des personnes qui avaient suivi le long circuit du procès ne consentit, pendant le répit de cinq heures accordé par le tribunal, à quitter sa place pour respirer l'air du dehors. Il n'était plus question de songer aux faiblesses du corps, dont la vitalité était déplacée comme dans le magnétisme. Elle s'était concentrée au front de deux mille personnes; écouter, c'était vivre. Quelques croisées avaient été ouvertes; en sorte

que l'air de la nuit rafraîchissait, un peu aux dépens de la régularité des lumières tremblantes à toutes les bouffées, l'intérieur de la salle. Par moments la lune frappait en plein sur quelque place. Alors les figures exaltées prenaient un étrange relief. Aucune absence n'avait non plus dégarni les bancs circulaires affectés aux savants et aux témoins; les uns et les autres étaient debout, et causaient avec la familiarité qui ne manque jamais de se produire à la suite d'une discussion où nul n'est resté étranger. Dans l'embrassement général, celui qui n'est pas une flamme est une étincelle; on est heureux de s'être rencontré dans la même pensée, on s'aime pour avoir éprouvé le même transport sur un mot éloquent de la défense; volontiers on croirait s'être connu toute la vie, de la joie d'avoir le même espoir dans le succès de l'opinion qu'on a adoptée.

L'opinion de l'auditoire n'était pas douteuse: Abel serait condamné; mais cette opinion n'était ni un espoir ni un vœu, quoiqu'au fond M<sup>lle</sup> de Touralbe ne fût pas détestée. Beaucoup de personnes étaient convaincues cependant qu'elle avait attiré Abel à elle autant qu'elle l'avait pu, afin de devenir sa femme, et qu'elle ne l'avait dénoncé que parce qu'elle avait vu

échouer ses prétentions. Le crime était à peu près prouvé pour tout le monde, mais la flétrissure serait une vengeance de l'orgueil. Du reste, les appréciations variaient selon les positions. Les femmes, excepté les mères d'un âge déjà avancé, s'étaient prononcées pour Abel; elles n'épargnaient pas les railleries à M<sup>lle</sup> de Touralbe; l'air flambait de ces épithètes : *originale, folle, audacieuse, impertinente, aventurière*. — Elle ne ment pas, c'est possible, pensaient ces dames; mais à quoi bon un procès, un jugement, une condamnation. — De plus dévouées encore à la cause d'Abel disaient hautement qu'elles ne rougiraient pas de l'épouser à l'expiration de sa peine.

Celui à qui toutes les sympathies étaient acquises, c'était Calveyrac. Il allait à tous par son noble visage de soldat et de savant, par sa tendresse auprès de son ami, de son malade, par sa parole mesurée, nette, ardente dans les limites de la vérité; femmes du monde, femmes du peuple l'avaient divinisé dans leur estime; c'était à qui l'aurait toujours connu; on se répétait des histoires de sa vie : Napoléon lui avait parlé! En ce moment même le grand professeur de l'Hôtel-Dieu avait posé la main sur son épaule et s'entretenait avec lui comme avec un



frère. Mais lui, Calveyrac, n'entendait ni ces éloges ni ces hommages, dont il ne se croyait pas digne; à peine prêtait-il quelque attention aux paroles de l'homme illustre appuyé sur lui: son regard allait sans cesse du fauteuil au fond duquel Abel était assis depuis la suspension de l'audience à la place de M<sup>me</sup> Dalzonne; ses cheveux rares petillaient sur son front comme les flammes grises d'un volcan. Parfois il ne regardait plus, il n'entendait pas, il ne voyait rien: il pensait: il pensait à l'heure suprême qu'il avait lui-même assignée à la sentence des juges. S'il s'était trompé! s'il avait compromis sa dignité de médecin et son affection d'homme dans un espoir dérisoire! Il serait blâmé, il serait ridicule, il serait haï, il aurait prolongé un supplice déjà si long! Il courait ensuite vers Abel, lui parlait tout bas, affectueusement, et presque avec légèreté, pour voir jusqu'à quel point il avait rendu de la force à ce corps tourmenté, de l'assurance à cette âme indécise. Quelles épreuves! et Abel y avait résisté; quelles secousses! et il n'avait pas chancelé; quel chaos! et son intelligence, aiguille remise en équilibre, s'était toujours dirigée vers la raison malgré les tempêtes du ciel et les fluctuations de la mer.

Calveyrac lui serrait la main , et allait s'asseoir entre M<sup>me</sup> Dalzonne et M<sup>me</sup> Pingray, qui ne vivaient plus que par lui depuis qu'il avait reculé avec une espérance mystérieuse la minute de l'arrêt.

Tous les témoins pourtant ne jouissaient pas du crédit de Calveyrac dans l'esprit de l'auditoire. Si l'on s'amusait beaucoup des mignardises surannées de M<sup>me</sup> Musquette et de M<sup>lle</sup> de Beau-préau, fort délabrées l'une et l'autre par l'extrême durée de la séance ; si l'on se formait une opinion assez juste du baron de Fourneuf, plus craint encore que moqué, on avait généralement pris Champeaux en aversion ; on sentait pour lui ce mépris instinctif par lequel on se porte en idée aux plus détestables extrémités envers un homme. N'est-il pas des brutalités spontanées dont il est difficile de se dégager quand on n'est pas un saint, et surtout quand on est sûr de ne pas y céder ? C'est une vacance du bon sens ; ce sont des envies méchantes, condamnables, qu'au lieu d'appeler diables bleus, *blue devils*, de l'expression anglaise qui a un autre sens, il conviendrait d'appeler diables rouges, *red devils*.

Lorsque le jury avait passé dans la salle de délibération M<sup>lle</sup> de Touralbe et Bianca s'étaient

retirées dans un cabinet attenant au parquet du procureur du roi, et sans doute dans l'intention délicate d'échapper à toute tentation orgueilleuse d'affecter un pressentiment de triomphe.

Vers une heure après minuit l'animation de l'auditoire s'affaissa, soit faute d'aliments à jeter au brasier commun, soit à cause de la loi imposée à l'homme de payer au moins son heure de tribut au silence lorsque tout accepte le sommeil autour de lui. Chaque parole s'éteignait, chaque regard se raccourcissait, chaque pensée, raréfiée par le jeûne, s'élevait au-dessus de ce calme universel afin de n'être distraite dans les hauteurs par rien d'étranger à elle-même. Il y a de la religion dans toutes les espérances.

Centre de ces ondes lentes, monotones, pressé doucement, mais partout, du poids d'un sommeil exact à l'heure, dernière trace, dans sa rigoureuse ponctualité, de sa maladie vaincue, Abel, comme aux précédentes séances, pencha son front résigné, ferma les yeux. Les signes progressifs de l'assoupissement n'échappèrent pas à la vigilance de Calveyrac ; il semblait les suivre avec une avide inquiétude. Il se rapprocha du fauteuil de l'accusé afin de s'assurer

qu'il ne tarderait pas à s'endormir. Le souffle d'Abel se retirait en frôlant doucement sa lèvre ; encore une demi-heure de ce silence étendu sur l'auditoire, et le sommeil serait complet.

La tranquillité tant souhaitée par Calveyrac ne s'altéra pas ; on eût dit qu'il l'imposait maintenant, debout près du fauteuil d'Abel endormi, et le regard fixe, lancé horizontalement sur deux mille têtes.

Dix minutes avant que trois heures ne sonnassent à la pendule de la salle, Calveyrac, dont l'attention s'était dirigée du côté de la porte par où sortiraient la cour et le jury, était devenu si impatient, si triste, si effrayé qu'on souffrait pour lui.

Que ces dernières dix minutes lui furent éternelles ! et comme il ne les oublierait jamais !

M<sup>lle</sup> de Touralbe et Bianca reprirent leurs places.

Enfin la porte s'ouvre, et la cour et le jury rentrent.

Trois heures sonnent.

— Docteur Calveyrac, parlez, lui dit le président.

— Messieurs, dit Calveyrac, j'ai l'orgueil de l'avouer, sans moi ce jeune homme n'existerait plus depuis un an ; j'ai refait sa vie et sa raison.

Aujourd'hui je ne sais plus tous les abîmes que j'ai sondés pour les ressaisir ; j'ai vieilli à la peine. Toute énergie était morte en lui : je l'ai pris doucement et l'ai relevé fibre à fibre ; tâche suspendue à chaque instant, reprise, abandonnée avec désespoir. Cependant, au fond de son cœur engourdi je sentis un jour vibrer deux cordes : celle de la bienfaisance et celle de l'amour. Je m'arrêtai, je retirai furtivement la main de peur de les briser, j'attendis. Le corps devait vivre d'abord : le corps eut mes soins ; le philosophe se cacha, le médecin agit. Dès que je crus comprendre que la tête était assez forte pour contenir, sans éclater, l'action de la pensée, je retournai à ces deux cordes précieuses. Ce ne fut pas en vain que j'y touchai. Quel ébranlement soudain ! la générosité déborda : immensément riche, Abel répandit son or sur tout ce pays. Je le faisais passer comme par hasard près d'une misère, et il la couvrait le lendemain sans me le dire. C'était bien, c'était fait. Nous avançons peu, mais nous avançons. Ainsi je lui inspirai des devoirs, des inquiétudes ; je meublai son temps, je peuplai ses jours et ses heures : la veille était liée au lendemain par le souci d'un mal à réparer, le lendemain au jour suivant par la préoccupation

du service rendu. Ne cherchez plus une chaumière en ruines autour de Saint-Germain. Rêveuse comme le malheur, son âme ne se retrouvait plus, à force d'avoir marché dans la solitude; elle ne comprenait que l'erreur et le désespoir. De toutes ces flammes errantes, stériles, livides, dévastatrices je composai un seul rayon, net, fécond, lumineux. Je l'avais rendu généreux, je le fis aimant. Sa tendre amitié pour madame Dalzonne, ange de bonté qui est là devant vous...

La voix de Calveyrac trembla. Il y eut une pause dans son discours.

Il reprit en soupirant :

— Cette tendre amitié me servit de premier échelon pour le faire arriver à un sentiment plus doux et plus exclusif. Des occasions s'offrirent qui nous aidèrent. La meilleure nous sembla l'arrivée de mademoiselle de Touralbe à la maison de santé.

— Docteur ! docteur ! cria une voix.

Toute la salle en frémissant reconnut la voix d'Abel, voix qui sortait des entrailles du sommeil.

Un indéfinissable sourire plissa la figure du docteur, qui dit : — Écoutez-moi toujours.

— Nous crûmes, madame Dalzonne et moi,

qu'Abel éprouverait aussitôt de l'amour pour mademoiselle de Touralbe : nous l'engageâmes dans cette occupation du cœur. L'entreprise n'était pas sans obstacles ; je ne marchais qu'en second dans le travail des combinaisons propres à la faire réussir. Ma complice, madame Dalzonne, dictait les lettres qu'Abel remettait à mademoiselle de Touralbe. Vous connaissez ces lettres. Nous étions sincères en lui imposant le joug de cette passion, car nous ne reculions pas en idée devant un mariage possible. Mais nous ne réussîmes pas : mademoiselle de Touralbe n'aima pas Abel, et Abel, ce que nous n'avions pas prévu, aima ailleurs.

Champeaux eut un mouvement de dénégation. Il se levait : Calveyrac lui remit sans parler la lettre de Hourdon.

— Après l'avoir lue d'un trait Champeaux se dit en s'asseyant :

— Je tuerai cet homme ! Hourdon mourra !  
A peine remarqua-t-on l'incident.

Calveyrac reprit :

— Oui, Abel aimait ailleurs. Hier n'avez-vous pas entendu un cri déchirant au milieu de l'audience, un cri qui a démenti mademoiselle de Touralbe ? Ce cri échappait à celle qu'aimait réellement Abel.

— Ouvrez-moi ! ouvrez-moi donc ! murmura Abel en dormant ; ouvrez-moi !

L'étonnement de la salle se renouvela : l'accusé parlait en dormant ; il s'agitait.

— Il aimait, continua Calveyrac, une jeune fille dont le nom ne sortira pas de ma bouche, dût ce nom prononcé par moi entraîner l'acquiescement de l'accusé. Je ne dénonce personne, je ne déshonore pas.

La foule n'aurait pas obéi si on lui eût interdit à coups de canon le droit d'exhaler le grand bruit qu'elle fit à ces paroles de Calveyrac. Les élans de l'enthousiasme et de l'admiration rompirent les poitrines.

— C'était, poursuivit-il, une fille de la campagne, accueillie pendant quelques mois à la maison de santé.

Abel se dressa à demi sur son fauteuil. Il était endormi ; une sueur de rêve l'inondait. Il répéta :

— Ouvrez-moi ! ouvrez-moi donc ! moi qui vous aime !

Ensuite Abel se leva entièrement et fit quelques pas à tâtons comme s'il eût cherché une porte le long d'un corridor. Quand il crut l'avoir rencontrée il frappa d'abord doucement, puis plus fort, enfin très-fort, s'impatientant, suppliant qu'on lui ouvrît.



Comme on écoutait ! comme on tremblait !

Voyant qu'on ne lui ouvrait pas, Abel murmura :

— Bergeronnette ! maintenant que je sais que c'est vous, ouvrez-moi, Bergeronnette !

— Cette jeune fille s'appelle donc Bergeronnette ? demanda le président, ou plutôt la salle entière d'une seule voix.

Calveyrac inclina la tête : il avait répondu.

— Eh bien ! voilà, reprit Calveyrac avec une lucidité prophétique, avec une netteté d'accent à defier toute incrédulité, eh bien ! voilà comment Abel s'est introduit dans la chambre de mademoiselle de Touralbe ! Il a frappé et l'on a ouvert... Vous avez ouvert ! insista Calveyrac en immobilisant du regard M<sup>lle</sup> de Touralbe.

Et il ajouta :

— Parce que vous ignoriez sans doute qui frappait. Dans le trouble d'un premier sommeil rompu vous avez ouvert, et alors vous avez été enlacée dans les bras d'un homme endormi. Cet homme était Abel, mais Abel qui allait chercher, non pas vous, mais celle qu'il vient de nommer lui-même, celle qui avant vous avait occupé votre chambre, la chambre bleue.

Abel, endormi, flottait sur les bras de Calveyrac.

— Voilà la vérité et la vraisemblance : mademoiselle de Touralbe a ouvert sa porte à un somnambule.

Si Calveyrac, debout sur le trépied de la sybille antique, eût évoqué du tombeau l'ombre de quelque victime pour confondre l'audace d'un criminel impuni, il n'aurait pas plus vivement ébranlé l'esprit de la pâle assemblée témoin de cette scène si terrible et pourtant si simple de somnambulisme. Jurés, juges illuminés d'une clarté soudaine, témoins frappés de surprise, accusateurs anéantis, le peuple, Calveyrac lui-même, éprouvaient l'épouvante dans la conviction. Un jour de sortilège se répandait sur ce dernier épisode d'un procès changeant tout à coup et brusquement de face, s'éclaircissant de lui-même sur toute son étendue, brisant le soupçon sur la tête de l'accusé, se réduisant, d'une action crue criminelle, à n'être que le fait du sommeil d'un malade dont la passion s'était manifestée sans le concours de sa volonté.

Voilà la vérité foudroyante qui éclata si miraculeusement aux yeux de tous, que tous auraient signé de leur sang l'innocence d'Abel.

Aucune parole de démenti ne sortit de la bouche de M<sup>lle</sup> de Touralbe, à qui toute confu-

sion fut épargnée par l'adresse de Calveyrac à mettre sur le compte de l'égarement naturel d'un sommeil soudainement brisé une déposition erronée.

Rien ne se comparerait à l'abattement de Champeaux.

Comprenant de quel poids serait son suffrage dans un moment si solennellement acquis à la physiologie médicale, le célèbre professeur de l'Hôtel-Dieu prit un des flambeaux posés sur la table des juges, et le plaça tout ardent devant les yeux ouverts du somnambule.

Les yeux d'Abel ne se fermèrent pas.

— Il dort profondément, dit l'illustre médecin. J'en étais déjà convaincu.

Ce témoignage entraîna l'opinion, il dissipa les derniers doutes.

Les juges se levaient pour délibérer une dernière fois.

Calveyrac les retint par ces mots :

— Messieurs, j'ai à vous prouver, pour l'honneur de la médecine, que cette scène de somnambulisme n'est point un coup de théâtre arrangé par le charlatanisme. Ce phénomène du sommeil, mes illustres confrères ici présents vous l'attesteront, est le résultat ordinaire des grandes maladies nerveuses dont la guérison a

traîné en longueur. Obligé d'interroger toutes les causes qui pouvaient me donner l'explication d'une action que , malgré votre arrêt , je n'aurais pas crue possible, je suis arrivé, de recherche en recherche, à supposer, à soupçonner que le somnambulisme n'y était pas étranger. Je n'ignorais pas qu'Abel en éprouvait les effets, et qu'ils avaient même survécu à sa maladie. Témoin comme vous des accès de sommeil dont il a été saisi à chaque audience, j'ai calculé que c'était vers trois heures de la nuit qu'il atteignait la période du somnambulisme. C'est aussi à trois heures de la nuit, messieurs, qu'il s'est trouvé dans la chambre de M<sup>lle</sup> de Touralbe.— Il me reste à vous dire, messieurs, que si je n'ai pas tenté plus tôt devant vous une expérience aussi décisive, c'est qu'il m'importait de connaître si l'intelligence de mon malade, soumise à tant de déchirements, y résisterait. Elle y a résisté : j'avais sauvé l'homme comme je sauverai l'accusé.

A peine Calveyrac avait fini de parler, et les juges et le jury s'étant retirés, que la foule enivrée passa par-dessus les bancs et s'élança dans le cercle des témoins pour voir, pour presser, pour entourer d'hommages le pauvre médecin du Pecq. Ses deux mains n'étaient plus

libres, on les voulait de toutes parts. Deux jeunes femmes l'embrassèrent avec une effusion de sœur, et avec tant de joie et de larmes qu'il en fut ému; et le peuple, qui est toujours si grand, si beau, si juste dans ses appréciations, ne se lassait pas de saluer d'énergiques approbations leur ami le docteur Calveyrac.

Champeaux avait quitté l'audience, honteux comme un procureur du roi obligé de subir un acquittement.

Et M<sup>me</sup> Dalzonne! comme son regard était une prière à Dieu, un long remerciement à Calveyrac!

La tête d'Abel reposait sur les genoux de M<sup>me</sup> Pingray.

Enfin la cour rentra.

La main sur le cœur, le président du jury dit :

— Non : sur toutes les questions, l'accusé n'est pas coupable. Ordonne qu'il sera mis sur-le-champ en liberté.

Quoique prévu, l'acquittement remua le cœur de l'assemblée, lasse, brisée, mais trouvant encore des forces pour ce bonheur, pour cette satisfaction immense conquise par trois jours d'espérances haletantes. On s'embrassait dans la salle comme si chacun avait obtenu l'acquittement d'un frère ou d'un fils.

Abel, éveillé et soutenu par le docteur du Pecq d'un côté et par M<sup>me</sup> Pingray de l'autre, traversa la salle entre une haie de joie et une haie d'attendrissement. Quel rêve ! quel réveil pour lui ! quelle nuit !

Et derrière venait M<sup>me</sup> Dalzonne, qui avait rejeté son voile sur son visage pour qu'on ne vît pas ses pleurs. Une voix lui dit tout bas (c'était une voix de femme) :

La plus heureuse c'est vous, madame, n'est-ce pas ?

M<sup>lle</sup> de Touralbe et Bianca étaient sorties par une autre issue.

De Fourneuf, le chapeau à la main, semblait dire par son sourire incroyable : Le coupable, cela aurait pu être moi puisque ce n'est pas lui.

Heureuses mais tout empreintes encore de la tristesse éprouvée au sujet de Cabassol, madame Musquette et M<sup>lle</sup> de Beaupréau marchaient derrière de Fourneuf.

A la porte du tribunal celui qui avait été député pour assister à cette grande cause, au nom de la science médicale et comme le plus renommé entre les plus dignes, celui-là, que la mort devait dans quelques années ravir à l'Europe, qui le pleure encore et le pleurera

toujours , posa ses lèvres savantes sur le front de l'obscur médecin du Pecq et lui dit :

— Maintenant, frère, à Paris ! Paris vous attend : c'est là qu'on couronne.

## XLVII

Épuisée par des fatigues de tous genres, M<sup>me</sup> Dalzonne, qui n'avait été soutenue jusqu'à la fin du procès que par les miracles de la volonté, manqua de force quand il fallut retourner à Saint-Germain. Privée de l'énergie factice née d'une situation violente, elle s'affaissa au point d'être obligée de rester à l'hôtel du Réservoir et de garder le lit. C'est que la secousse avait été rude, c'est qu'elle avait ébranlé en elle les ombrages les plus épais et les plus doux de



son existence. Asiles paisibles, sa mémoire et son cœur avaient été fouillés pendant trois mois avec l'impudence qu'y met la justice, et ses pensées, même les plus précieuses à garder, celles dont le regard ne contemple la beauté que dans un demi-jour furtif et à l'angle de l'écrin entr'ouvert, perles orientales de la solitude, avaient passé du reliquaire aux assises. Depuis que l'exaltation du dévouement avait fait place à la joie réfléchie du succès elle s'abandonnait à la douleur des hontes éprouvées. Arrivée au but, elle était tombée; et, couchée sur la palme, elle mesurait, triomphante mais abattue, et la longueur de la course et les précipices du bord.

Pendant les deux jours qu'elle fut retenue par son indisposition à l'hôtel du *Réservoir*, Abel et M<sup>me</sup> Pingray restèrent avec elle, laissant passer devant et M<sup>me</sup> Musquette et M<sup>lle</sup> de Beaupreau, et même de Fourneuf, quoique monsieur le baron ne fût pas sans se plaire infiniment dans la très-aristocratique ville de Versailles. Mais il avait au Pecq ses habitudes de médiosance : son ironie y respirait plus librement.

Quelle jouissance céleste pour M<sup>me</sup> Dalzonne de voir, d'entendre près d'elle, autour de son fauteuil, Abel libre, Abel rétabli, riche et puis-

sant d'une santé reconquise ! Elle fermait parfois les yeux afin de réunir les douceurs du rêve et celles de la réalité et afin de tenir son bonheur et d'en douter encore, de craindre un instant et de se rassurer aussitôt, ineffables coquetteries de l'âme humaine. Elle avait cruellement souffert depuis trois mois, elle avait dévoré bien des affronts depuis le jour où elle avait paru sur le banc des témoins ; mais que ce moment rendait légères ses peines passées ! que la grève du rivage semblait douce à tout son corps meurtri, qui s'y délassait en regardant briller l'étoile au haut du ciel tranquille ! La belle étoile était Abel, incliné sur elle, lui conseillant des soins, lui présentant de sa main chérie la boisson du malade, main effleurée du souffle, caressée, bénie, car elle guérissait encore mieux que la boisson offerte. Divine compensation ! elle qui avait tant soigné autrefois, elle était soignée à son tour ; elle qui avait été la charitable, l'attentive, l'aimante, la miséricordieuse femme, elle goûtait la félicité d'être l'objet de l'attention et de l'amitié ; après avoir été l'ange qui console, elle était l'ange consolé. C'est que M<sup>me</sup> Dalzonne avait acquis le droit d'aimer sans contrainte depuis qu'elle avait tant enduré pour son amour. La crainte du monde

s'était dissipée par la nécessité d'affronter le monde, et elle se sentait enhardie de toute la hardiesse avec laquelle on l'avait arrachée à l'ombre de ses timides opinions.

Mais si les événements la dégageaient des entraves de l'opinion, si l'air circulait plus largement autour de sa pensée affectueuse, les mêmes événements l'obligeaient à ne pas récuser l'attachement d'Abel pour une autre femme qu'elle; dure expiation, feuille amère sous le fruit embaumé. Plus elle se plongeait dans la contemplation d'Abel, astre levé sur elle, et plus elle voyait entre elle et lui s'épaissir l'ombre, de même qu'en astronomie le cristal qui rapproche le plus est celui dont l'eau menteuse exagère le plus aussi les masses d'air intermédiaires.

Elle ne se faisait pas illusion sur l'amour d'Abel pour Bergeronnette; et comment en aurait-elle eu la possibilité après tant de preuves? Mais elle acceptait son malheur; car la royauté superbe des premières affections était vaincue, cette royauté où ne s'admet pas le partage, où l'on aimerait mieux tout perdre que de souffrir une seule prétention étrangère. Il y a une heure infaillible dans la vie d'une femme. Sonnet-elle : le manteau impérial descend des épaules,

le sceptre s'incline, la couronne chancelle. C'est l'instant des concessions. Que de larmes ! et qu'il faut cacher encore, de peur qu'on ne veuille pas prendre pour de la générosité ce qui en réalité n'en est pas, car l'abdication n'est au fond que peur, et douloureuse perspective de délaissement.

Et, comme elle avait risqué de tout perdre, elle se sentait encore tristement satisfaite malgré le partage auquel elle était obligée de souscrire. N'eût-elle pour sa part que le privilège d'avoir le plus souffert, elle la croyait la plus digne, car il se crée au fond du cœur de celle qui a la persuasion d'avoir aimé la première une légitimité de droits pleine de force et qui se suffit longtemps.

Pourquoi Abel eût-il essayé de la dissuader quand il allait dégager sa liberté d'une manière franche et ouverte ? Il acceptait une position qu'elle avait d'avance acceptée. Déjà il s'occupait de Bergeronnette en présence de M<sup>me</sup> Dalzonne. L'un et l'autre, sans se craindre, sans se cacher, parlaient d'elle, de son affection, de son courage. Ils s'estimaient davantage de cette sincérité, pénible mais fidèle expression de la probité constante de leur caractère. Si un silence trop prolongé indiquait chez M<sup>me</sup> Dalzonne une faiblesse momentanée, un retour au passé,

Abel relevait d'un mot cette tête frappée de mélancolie. Son langage, moins tendre que l'amour mais moins réservé aussi que l'amitié, empruntait à ces deux sentiments leurs plus persuasives expressions ; et ce mélange, qui avait toujours marqué le coin de son attachement pour M<sup>me</sup> Dalzonne, portait son baume et sa consolation aux endroits découverts et blessés. Elle n'était plus l'amante, mais elle était plus que la simple amie, plus que la chaste sœur, un être intermédiaire et bon ; c'était la personnification courageuse, rare d'une passion qui, au lieu de mettre entre elle et l'objet aimé le cloître et le voile, avait laissé tomber, à des conditions plus dures de résolution, la raison, le simple bon sens, voile léger sans doute et qu'il faut rattacher toujours par une perpétuelle vigilance.

Sans redouter d'être entendue de M<sup>me</sup> Pingray, protectrice maternelle de leurs entretiens, M<sup>me</sup> Dalzonne s'empara de la main d'Abel et lui dit, faisant force d'âme, qu'elle serait heureuse le jour où il donnerait son nom à la jeune fille de Bergerin, à celle qui s'était élevée si haut au-dessus de sa naissance par ses sacrifices et son dévouement. Elle parla de sa rivale avec une impartialité touchante ; elle insista

sur les qualités dont elle était douée, sur la précocité de sa raison, sur sa bonté naïve ; elle fut sublime de fermeté. Sa parole simple, lente, cordiale avait l'austérité des dernières volontés d'un mourant.

— Aimez-la comme je vous ai aimé, Abel, continua-t-elle : je crois qu'elle n'aura rien à envier à aucune femme. J'ai eu autrefois de graves torts envers elle : elle ne vous en parlera jamais, je le sais. Pardonnez-les-moi pour elle, mon ami, afin qu'il n'y ait plus entre nous qu'un passé où nous puissions nous rencontrer sans douleur tous les trois.

M<sup>me</sup> Dalzonne se tut un instant.

Abel était à ses pieds, baisant les pans du châle qui l'enveloppait

— Ne lui défendez pas, reprit-elle ensuite, de m'avoir pour amie. Je le sens, cette sévérité me tuerait ; je ne vivrais pas avec la pensée que vous ne me croiriez pas digne d'être la confidente de votre femme. Elle vous en aimera mieux, mon ami...

Elle s'arrêta une seconde fois.

Abel pleura.

— Ne pleurez pas ainsi, mon ami : je n'aurais pas le courage de poursuivre. Ne me regardez pas, ou ne pleurez plus.

— Partons ! dit-elle : j'ai tout dit ; partons pour Saint-Germain ! Je suis mieux, je suis tout à fait bien.

Elle se leva.

— Je suis plus forte que vous ne pensez, mes amis, ajouta-t-elle quand elle fut debout, et blanche comme une morte. Je vous le prouverai bientôt : je serai à votre mariage ; oui, j'y serai. Allons ! ne pleurez plus, Abel. N'est-ce pas à moi à servir de mère à Bergeronnette ? Je lui dois le voile et l'assistance ; ma place est à ses côtés le jour de la cérémonie. Dieu m'en donnera la force... Mais vous pleurez toujours, Abel ; et vous aussi, madame Pingray, vous aussi ! Prenez-donc exemple sur moi.

Triste exemple ! La douleur muette, sèche et altérée de M<sup>me</sup> Dalzonne n'était pas la moins déchirante.

— Encore une fois partons ! Mais que faisons-nous ici ? partons !

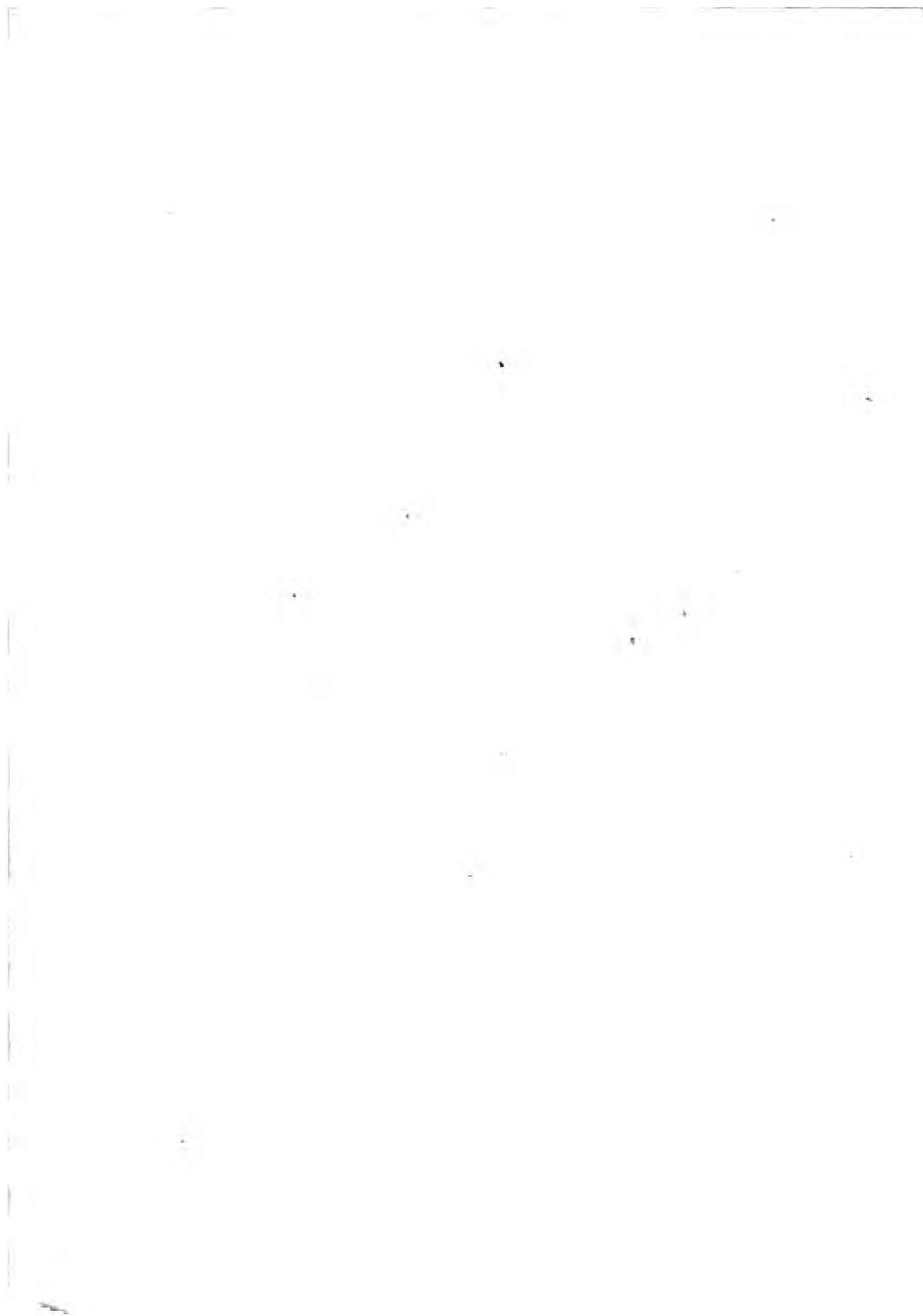
En s'arrêtant à la porte de l'appartement, elle ajouta d'une voix éteinte :

— Mon ami, j'ai aussi un présent à vous offrir, à vous, le mari de Bergeronnette. Je ne vous cacherai pas ce qu'il me coûte... Vous ne me comprenez pas... Tenez, je vais pleurer, je pleure comme vous maintenant... Mais où êtes-vous, madame Pingray ?

— Vous vous appuyez sur mon bras. Venez ! vous êtes mal ici, ma fille. Partons, je vous en prie, je le veux.

— Conduisez-moi... Oui, appelez-moi votre fille... Partons !





## XLVIII

Le silence qui avait accompagné les trois amis pendant leur rapide voyage de Versailles au Pecq régnait encore entre eux après qu'ils eurent été réinstallés dans la maison. Ils s'étaient réunis dans la chambre de M<sup>m</sup>e Dalzonne, qui avait fait avertir les domestiques qu'elle ne serait visible pour personne dans la journée, excepté pour Calveyrac. Qu'on l'attendait impatiemment, malgré la touchante préoccupation de revoir le foyer aimé, de retrouver dans le

cadre de la croisée le paysage du bois du Vésinet, archipel de verdure et de sable !

Il était dans le vœu le plus ardent d'Abel et de M<sup>me</sup> Dalzonne de revoir le docteur pour savoir de lui ce qu'était devenue Bergeronnette-cinq-heures depuis la fin du procès et depuis son retour à Fromainville. Que son esprit avait dû être agité, à elle aussi, pauvre enfant, et sa joie grande après l'acquiescement si inespéré d'Abel ! Ils allaient savoir tout ce qu'elle avait dit, tout ce qu'elle avait souffert, tout ce qu'elle avait pensé, en attendant de la revoir, dans la journée même, à la maison de santé, avec son père Bergerin, à qui une solennelle proposition serait soumise. Ainsi s'expliquait l'impatience muette d'Abel et de M<sup>me</sup> Dalzonne, l'un et l'autre au fond très-diversement affectés des mêmes pensées. M<sup>me</sup> Pingray les observait dans leur inquiétude, à laquelle elle prenait une part affectueuse.

Et comme M<sup>me</sup> Dalzonne devinait bien ce que trahissaient les lueurs sereines par instant répandues sur le visage d'Abel ! — Il sourit, se disait-elle, à l'heureux avenir qu'il prépare à sa jeune femme. Dans son âme il remercie Dieu d'être riche, pour qu'elle le soit en une heure. Il songe à tout ce qu'il lui donnera ; il parcourt

en idée, penché sur son épaule, le chemin qui les mènera tous deux au fond de son pays. Voilà les plaines, voilà les moissons, voilà les campagnes, voilà les lacs qui seront à lui et à elle ! voilà le vieux château qu'ils habiteront ensemble ! Et moi je resterai ici ! je serai seule ! seule, mon Dieu !

M<sup>me</sup> Dalzonne passa doucement la main sous son châle et dégrafa le corsage de sa robe. Elle étouffait.

La porte de l'appartement s'ouvrit : c'était Calveyrac.

— Mon ami ! dit Abel dès qu'il vit entrer Calveyrac, donnez-nous des nouvelles de Bergeronnette !

Calveyrac se tut, mais non comme celui qui ne sait pas, mais avec la douleur de celui qui craint de parler.

— Pourquoi ne l'a-t-on pas vue ici ? Vous avez dû passer à la ferme de Fromainville : que vous a-t-on dit ?

— On ne l'a pas revue à la ferme depuis l'autre jour, où elle s'y arrêta un instant après son retour de Versailles.

— Mais cela fait trois jours, remarqua Abel traversé d'un sinistre pressentiment, trois jours entiers !

— Oui, trois jours entiers , répondit en soupirant le docteur. J'espérais aussi la rencontrer à la Frette , chez sa tante.

— Eh bien ? demanda Abel.

— On ne l'a pas vue chez sa tante.

— Peut-être l'abbé Vincent, dit M<sup>mo</sup> Dalzonne, pourrait nous apprendre où elle est.

— Je me suis également rendu chez l'abbé Vincent, qui n'en a pas entendu parler.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Abel , où peut-elle être allée ? Que je suis effrayé de cette absence !

Calveyrac serra la main d'Abel.

— Serait-elle?... Mais elle serait donc morte, docteur, que vous êtes si triste et que vous ne parlez pas ?

— Vous vous souvenez du cri qu'elle a poussé à l'audience quand le procureur du roi a conclu contre vous ?

— Mais, docteur, ce n'était pas là l'arrêt de la cour, reprit M<sup>mo</sup> Dalzonne.

— Sans doute , mais elle a pris le réquisitoire pour l'arrêt, la malheureuse enfant, ce que j'ai compris en interrogeant l'abbé Vincent, qui, vous le savez , l'avait accompagnée chaque fois au tribunal , et qui l'avait ramenée à Fromainville.

— Quelle destinée ! murmura M<sup>me</sup> Dalzonne effrayée des conséquences qu'une telle erreur avait pu produire dans l'esprit affaibli de Bergeronnette. Pauvre amie ! pauvre enfant ! Mais qu'a-t-elle dit ? qu'a-t-elle pensé ? qu'a-t-elle résolu ensuite ? L'abbé Vincent doit le savoir puisqu'ils étaient ensemble , puisqu'ils sont, dites-vous, revenus ensemble de Versailles.

— Oui, répéta Abel, qu'a-t-elle dit ? qu'a-t-elle résolu ?

— Elle a demandé à se confesser à l'abbé Vincent, qui lui a accordé cette pieuse satisfaction la nuit de leur retour ici.

— Docteur, vous ne nous disiez pas cela !

— Je croyais qu'en me voyant vous ne m'interrogeriez pas sur Bergeronnette.

— Elle est donc perdue pour moi , perdue ! s'écria Abel partageant enfin le découragement du docteur. Oui , perdue ! Cette absence de trois jours ! Ni chez elle ni chez ses parents ! Nulle part ! Et cette confession faite à l'abbé Vincent après le réquisitoire du procureur du roi , cette fatale confession ! Bergeronnette n'est plus ! Je le pressentais : j'allais être trop heureux ! Le bonheur était là , j'y touchais : il s'abîme. Elle n'est plus ! Quoi ! morte ! morte avec sa jeunesse et son amour pour moi ! Chère enfant que j'ai

tuée ! Car je l'ai tuée ! Elle m'a cru condamné ! elle m'a vu déshonoré , flétri , mort , car je serais mort de cela , et elle a voulu partir avant moi ! Ah ! madame , vous ne saviez pas combien je l'aimais ! Elle avait été si compatissante aux mauvais jours , et ils ont été si longs ! Et , quand j'allais essayer de la payer de tant de tendresse et de pitié , mourir ! Oh ! mon Dieu ! mourir ! Je ne puis le croire ! c'est une idée impossible !... Mon amie , dit-il à M<sup>me</sup> Dalzonne en la consultant comme si elle avait eu le pouvoir de changer les choses , dissuadez-moi ! n'est-ce pas que c'est impossible ? N'aurais-je retrouvé la raison , la santé , la force que pour perdre tout cela au moment d'en jouir ! Que ne suis-je encore malade , et la savoir encore vivante , là-bas , pauvre enfant , à Fromainville , dans sa ferme ! Bonne , belle , divine amie ! mon âme , ma sœur , ma compagne ! que devenir maintenant ?... Je vous afflige , madame ! dit Abel en regardant douloureusement M<sup>me</sup> Dalzonne ; mais vous l'aimez aussi ! Et vous , docteur , vous mon ami , venez , allons ! allons encore la chercher , demandons-la partout ! Oh ! votre immobilité me tue ! Mais vous êtes donc convaincu , bien convaincu qu'elle est morte ?... Non ! je ne le crois pas ! Vous partagez mon espoir , vous , mon amie ,

qui comprenez ma désolation ! Voyez , docteur : madame Dalzonne pense comme moi.

— Il y a peut-être encore quelque espérance, murmura M<sup>me</sup> Dalzonne.

— Vous le pensez , n'est-ce pas ? Oh ! rendez-moi la vie alors en m'aidant à retrouver Bergeronnette !

M<sup>me</sup> Dalzonne se leva , disposée à suivre Abel partout où il voudrait aller.

— Venez ! s'écria-t-elle quoique toute meurtrie de ces élans d'amour et de désespoir d'Abel pour Bergeronnette , venez !

— Ah ! je vous remercie, mon amie ! Allons tous les deux seuls , puisque le docteur ne veut pas nous accompagner.

Abel et M<sup>me</sup> Dalzonne se préparaient à sortir sans savoir même de quel côté ils se dirigeraient.

— Démarche inutile , dit Calveyrac en les retenant tous deux. Où iriez-vous ?

— Laissez-moi sortir ! laissez-nous aller ! cria Abel. Vous êtes cruel ! Restez , vous , mais ne nous empêchez pas de passer.

— Est-ce que je ne vous suivrais pas , répondit Calveyrac en pressant Abel sur sa poitrine , si je n'étais sûr de l'inutilité de votre course ? A qui vous adresseriez-vous , mon ami , que je



n'aie déjà interrogé ? dans quel endroit iriez-vous où je ne sois déjà allé ? Depuis deux jours je n'ai pas passé devant un village , un hameau , une maison sans y chercher notre pauvre Bergeronnette ; voilà quarante-huit heures que je marche et que j'interroge !

— Alors tout est fini ! dit Abel ; je ne chercherai plus que dans le ciel !

Il s'affaissa sur un fauteuil , et il y demeura dans une fixité d'airain semblable à celle dont il fut frappé le jour de son attaque de catalepsie.

— Docteur, regardez ! Vous rappelez-vous ? Quelle effrayante analogie !

— Ne craignez rien , répondit Calveyrac : la douleur est formidable comme la cause qui l'a produite , mais le danger est loin. Voyez : déjà il pleure.

— Ami , dit tout bas Calveyrac en passant son bras autour du cou d'Abel , ami ! il vous reste un beau devoir à remplir sur la terre , et c'est Bergeronnette qui vous le lègue en la quittant !

Il ajouta en étreignant Abel comme un fils chéri :

— Ce devoir se personnifie dans la moitié d'elle-même , dans son plus vivant souvenir,

dans son sang , dans son image... Tenez ! s'écria le docteur en courant à la chambre voisine et en revenant aussitôt , tenez !

— Quel est cet enfant ? s'écria Abel en étendant les bras et en arrachant de ceux du docteur l'enfant qu'il avait apporté.

— C'est le vôtre ! c'est votre fils !

— Mon fils ! Joies de ma vie ! J'ai un fils ! et Bergeronnette est sa mère ! n'est-ce pas ? Votre visage à tous deux me le dit.

— Et c'est moi qui serai sa mère maintenant ! dit M<sup>me</sup> Dalzonne en posant le bel enfant sur ses genoux et en l'embrassant de mille et mille baisers avec un inexprimable sentiment de jalousie vaincue et de céleste abnégation.

— Il se nomme Abel comme vous , dit le docteur en voyant les nuages de la mort s'ouvrir et se dissiper sur le front d'Abel et l'aurole sublime de la paternité en prendre la place.

L'innocente créature s'était endormie sur le sein de M<sup>me</sup> Dalzonne ; son sourire s'était fermé sous ses paupières angéliques , et sa petite corolle de bouche laissait échapper un souffle pur. Un gracieux bonnet de velours violet orné d'un filet d'or pressait son front , coiffure orientale semblable à celle que portait le joyeux et im-

pertinent enfant qui arrêta un jour, pendant une de leurs promenades, Abel et le docteur dans la forêt.

Ils se surprirent tous les trois à adorer ce messie couvert des rayons roses du sommeil.

Incident singulier que n'avait pas remarqué d'abord M<sup>me</sup> Dalzonne, le docteur était revêtu de son vieil habit de médecin aux armées.

La contemplation du bel enfant répandait une tranquillité bénie autour d'Abel; il souriait sous ses pleurs; c'était la rosée et le soleil après une nuit d'orage.

— Et maintenant, dit M<sup>me</sup> Dalzonne, que nos calamités sont finies, je suis prête, docteur, à tenir ma promesse. Quand voulez-vous que je sois votre femme? Je vous appartiens.

Abel sortit de sa rêverie à ces paroles de M<sup>me</sup> Dalzonne.

— Ceci vous étonne, Abel. J'avais dit au docteur de vous sauver et que je serais sa femme, car il m'aime, lui!

— Je comptais, je l'avoue, sur la fidélité de votre serment, répondit le docteur; mais c'est là un dévouement que je n'accepterai pas, madame. Vous vous êtes engagée dans l'exaltation de la douleur, et je ne dois pas l'oublier. Je vous rends votre parole : vous êtes libre,

madame ; et vous êtes sauvé , vous , mon ami ! Adieu donc à tous deux ! je pars ! Mon frère n'est plus riche : ce frère , dont j'étais appelé à partager la grande fortune , une révolution commerciale l'a ruiné ; il est pauvre aujourd'hui , et il m'appelle à lui du fond de sa misère pour relever sa famille ; une lettre reçue pendant les débats de votre procès m'a instruit de sa position. Pourquoi vous en aurais-je attristé ? Je pars , je vais exercer ma profession dans la Nouvelle-Hollande.

— Non , mon ami , non ! vous ne ferez pas cela ! s'écria Abel en se jetant au cou du docteur. Nous qui vous devons tant !

— Vous ne me devez rien , ami , que votre pardon , dont j'ai besoin pour le repos de ma conscience , car je me suis trompé souvent. Vous m'avez fait riche , Abel : je vous rends votre don , qui m'avait ébloui , car j'ai été si longtemps pauvre ! Ce château , ces terres , ces revenus ne m'ont été acquis , ne le voyez-vous pas ? que par l'ascendant que j'avais pris sur vous : cela est mal ; reprenez-les. Le médecin vous devait ses soins ; il vous les a donnés , il vous a guéri : son temps payé , vous êtes quitte. Vous m'avez été reconnaissant , oh ! je n'en doute pas ; j'ai votre amitié : pourquoi davantage ?

— Non ! vous accepterez tout, docteur ! Mais la vie que vous m'avez rendue !

— Il est de mon devoir de la rendre, mon ami. Voudriez-vous lier votre reconnaissance au souvenir d'un malhonnête homme ? Pardonnez-moi aussi, madame, d'avoir souffert que vous me promissiez votre main. Votre serment vous a été surpris à votre insu et au mien, il vous a été dérobé par la puissance que vous me saviez d'anéantir l'accusation d'un mot, d'un seul mot. C'est encore le médecin qui vous a circonvenue, dont l'autorité vous a fait plier le genou : vous vouliez devenir ma femme pour sauver Abel ; c'était là un marché, une condition que vous consentiez à subir. Je vous aime bien, madame, mais je n'y consens plus. Pardonnez-moi, mais je vous ai tant aimée !

Que le docteur était grand de sa probité en parlant ainsi sur deux têtes courbées par ces paroles tristes, douloureuses, irrévocables !

— Quant au reste de ma vie, je ne sais ce que ma conscience en dira plus tard. C'est bien mêlé, bien obscur. J'ai tenté pour vous, comme médecin, mon ami, des choses dont je frémis comme homme ; j'ai porté la main sur l'œuvre de la création et j'ai failli la troubler. Tant mieux si vous ne me comprenez pas. Vivez heu-

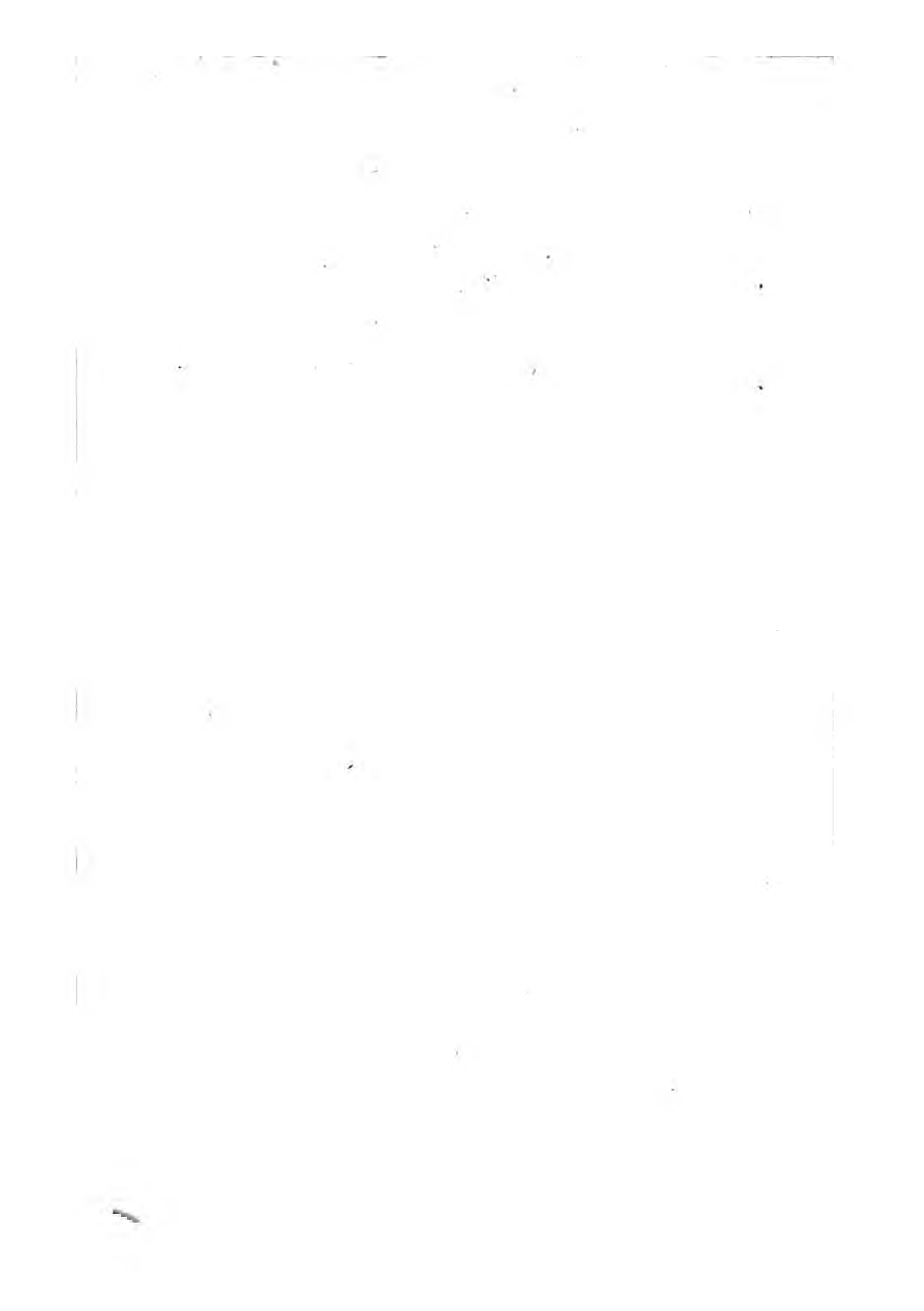
reux : voilà votre fils ! Adieu, madame... Adieu, mon ami !

— Embrassez-moi, docteur, cria M<sup>me</sup> Dalzonne dans un frénétique élan et en s'évanouissant dans les bras de Calveyrac.

— Et vous, courage, mon ami ! dit-il d'une voix émue à Abel en lui montrant son fils et en déposant M<sup>me</sup> Dalzonne sur un fauteuil.

Calveyrac resta ensuite immobile et debout à la même place, dans l'attitude du soldat qui se roidit devant le feu de l'ennemi au moment de la grande mêlée. Son œil était fixe, et pourtant ses paupières palpitaient ; sur sa poitrine bombée roulaient des larmes qu'il ne sentait pas couler. Il s'essayait à son vieux stoïcisme militaire en passant ses mains sur son habit boutonné, pauvres mains toutes tremblantes ! Il les glissa sous le bord des parements comme pour arrêter et raffermir son maintien ; puis il regarda le ciel, poussa un soupir, et il s'écria d'une voix militairement résolue :

— En route !



Trois mois après le dénouement de cet épisode domestique Bergeronnette-cinq-heures n'avait pas encore été retrouvée, malgré les infatigables recherches d'Abel et de M<sup>me</sup> Dalzonne.

Une nuit d'hiver, par une abondante chute de neiges, Bergerin crut entendre la voix de sa fille qui l'appelait. Il ouvrit la fenêtre ; il s'était trompé : c'était le cri mélancolique d'un oiseau du Nord qui émigrerait. Il tua l'oiseau.

Champeaux, on s'en souvient, avait dit à la dernière audience du procès d'Abel, après avoir lu la lettre de Hourdon, où probablement se trouvait quelque menace de révélation peu honorable : — Hourdon mourra.



Hourdon n'était pas mort ; mais, un soir qu'il traversait la forêt, il reçut une balle dans l'épaule, plus heureux dans cet assassinat que le docteur Delpech, de Montpellier, tué pour avoir comme lui abusé d'un secret.

L'abbé Vincent a obtenu de l'évêque du diocèse la permission de ne plus remplir aucun devoir de sa charge. Il n'officie plus ; il n'est plus prêtre que de nom. Il a même renoncé à ses goûts de naturaliste.

Près du Mont-Valérien il est une église de village où un vieux prêtre fait, deux fois la semaine, l'instruction aux petits enfants : c'est là que l'abbé Vincent se rend avec exactitude et que, la tête basse, les mains jointes, il écoute.

FIN.

4126655

